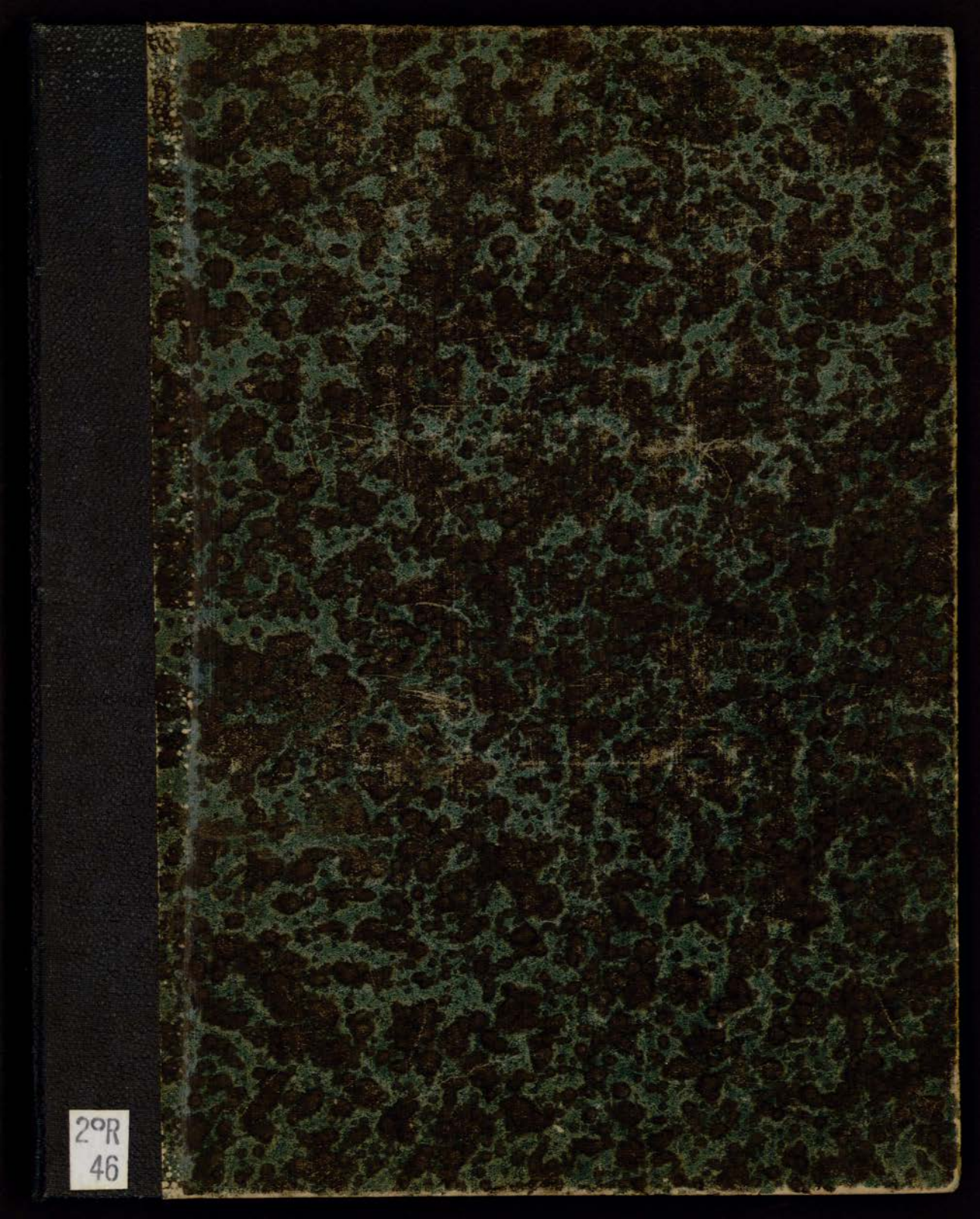


The image shows the front cover of an antique book. The cover is bound in a material with a dense, mottled pattern of dark brown and forest green. The texture appears slightly worn, with some lighter areas where the pattern has faded or the material has been rubbed. On the left side, there is a vertical strip of dark, possibly black, material, likely the spine or a half-binding. In the bottom left corner, there is a small white rectangular label with the text "2ºR" on the top line and "46" on the bottom line.

2ºR
46

BIBLIOTHEQUE
LOUIS FERRAND

N° 3513

Achat des Musées Nationaux
Musée des Arts et Traditions Populaires

HISTOIRE
DES QUATRE FILS
AYMON,

20R
46

TRÈS-NOBLES, TRÈS-HARDIS ET TRÈS-VAILLANS
CHEVALIERS.

NOUVELLE ÉDITION, ORNÉE DE 8 GRAVURES.



A ÉPINAL,
CHEZ PELLERIN, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

1836.

AVIS AU LECTEUR.

QUOIQUE, selon l'opinion de plusieurs personnes, les livres qu'on appelle romans aient plus de récréations que de vérités, toutefois qui les saurait bien examiner, n'y trouverait point de fautes d'artifices, mais bon sujet en tout, principalement en cette histoire de Charlemagne, du duc Aymon et de son fils Regnault. Car on ne doute point que Charlemagne, qui donne commencement à ce livre, n'ait régné heureusement, et fût son devoir pour réprimer la fausse loi des païens, agissant par de continuelles guerres pour détruire les croyans d'icelle; tellement que sa mort donna grandes réjouissances, non-seulement aux Sarrasins, mais encore à la maudite hérésie arienne, pullulant déjà du temps de ce bon roi. Et vous pourrez trouver aux Annales d'Aquitaine, partie II, chap. 6, et Ançon-la-Belle, liv. 6 de Gal. Plût à Dieu qu'un pareil zèle fût imité dans ce temps!

Le duc Aymon, du pays de Saxe, eut quatre fils, l'un desquels eut nom Regnault, surnommé Montauban, à cause du château que le roi lui donna; il n'est rien de plus vrai: nul ne peut nier les prouesses, les grandes vertus et la prompte obéissance envers son souverain seigneur que possédait ledit Regnault, et principalement la bonne volonté qu'il avait de détruire ladite secte sarrasine, pleine de tromperies.

Touchant la voie souterraine dudit château de Montauban, de laquelle parle le vingtième chapitre de ce livre, et par où se sauvèrent Regnault et les siens affamés par le long siège, c'est chose contenue en la vraie histoire de Froissard, 3^e volume, chap. 58; et dans le même est aussi parlé de l'antiquité de la maison de Regnault de Montauban. Au reste, il y a plusieurs choses pour passe-temps et récréation des nobles esprits, et qui n'aiment point trop d'attachement à âpre lecture, après avoir satisfait aux choses les plus nécessaires. Je ne suis pas le seul en cette mode de procéder, car Homère, Virgile et plusieurs autres ont enrichi leurs histoires de beaucoup d'ornemens; autrement elle eût été froide en sa brièveté. C'est pourquoi, cher Lecteur, vous voudrez bien égaler cette histoire, tant pour les raisons susdites, que pour épargner ma peine; je l'ai mise en tel état, que si vous la conférez avec les vieux exemplaires qui ont eu cours jusqu'à présent, vous la trouverez purgée de toute erreur, accommodée à la vérité des anciennes annales et autres fidèles histoires, et ornée également pour l'accroissement de notre langue française.

HISTOIRE

DES

VAILLANS CHEVALIERS, QUATRE FILS AYMONT.

Comme l'Empereur Charlemagne fit chevaliers les quatre fils Aymont, et comme le duc Beuves d'Aigremont tua Lohier, fils de Charlemagne, et le fut aussi.

ON lit dans l'histoire du roi Charlemagne, qu'une fois, aux fêtes de la Pentecôte, il se tint une grande cour à Paris, après qu'il fut revenu des guerres de Lombardie, où il y avait eu un grand combat contre les Sarrasins, dont le chef se nommait Guerdelin le Fêne, qui fut vaincu par Charlemagne. Il y eut de tués beaucoup de ducs, comtes, princes, barons, chevaliers, comme Salomon de Bretagne, Noël, comte du Mans; messire Arnoul de Freculon, messire Galeran de Bouillon, et plusieurs autres grands seigneurs. Les douze pairs de France vinrent à la cour, plusieurs Allemands, Anglais, Normands, Poitevins, Berales et Lombards s'y trouvèrent; il y vint entr'autres le vaillant duc Aymon de Dordogne, qui avait amené ses quatre fils, savoir: Regnault, Allard, Guichard et Richard, qui étaient beaux et très-courageux, et principalement Regnault, qui était le plus grand que l'on pût trouver au monde, car il avait sept pieds de hauteur. Quand le roi vit toute la cour assemblée, il adressa ainsi la parole aux barons: Mes frères et amis, vous savez que c'est par votre valeur que j'ai fait la conquête d'un grand nombre de villes, et ai mis sous ma puissance beaucoup de Sarrasins, témoin l'infidèle Guerdelin que j'ai vaincu, et à qui j'ai fait embrasser la religion chrétienne; quoique j'aie perçu

beaucoup de noblesse par la faute de plusieurs de nos vassaux qui n'ont pas voulu nous secourir, quoique nous les eussions mandés, comme Gérard de Roussillon, le duc de Nanteuil et le duc Beuves d'Aigremont, qui sont tous trois frères, dont je me plains à vous: car si ce n'eût été messire Salomon qui vint nous secourir avec trente mille combattans, et messire Lambert Berruyer, Geoffroi de Bordelle, avec Galeran de Bouillon qui portait notre étendard, nous étions vaincus, et par la faute de trois frères qui ne voulurent point se rendre à nos ordres, principalement le duc d'Aigremont, malgré qu'ils m'aient tous prêté serment de fidélité. Je lui demanderai encoire de me servir avec toute sa puissance, et en cas qu'il me refuse, je manderai tous mes sujets et amis, et j'irai assiéger Aigremont, et si nous pouvons le tenir, je le ferai pendre et écorcher tout vif, avec son fils Mangis; je ferai aussi brûler sa femme, et mettrai tout son pays à feu et à sang.

Alors le duc Naimes de Bavière se leva et dit au roi: Sire, il n'est pas nécessaire de vous courroucer; mais si vous m'en croyez, vous enverrez un messenger au duc d'Aigremont, vous le ferez accompagner. Il faut que ce soit un homme prudent qui remontre au duc ce dont vous le chargerez, et suivant sa réponse, vous verrez ce que

vous aures à faire. Le roi lui répondit : J'approuve votre conseil. Alors il pensa en lui-même quel messenger il choisirait qui serait assez hardi pour faire son message auprès du duc Beuves ; personne n'osa se proposer, car plusieurs étaient de sa famille, comme le duc Aymon de Dordogne, qui était son cousin germain, car ils étaient quatre frères du même père et de la même mère. Le roi fut irrité et jura qu'il détruirait le pays du duc. Il appela ensuite son fils Lohier, et lui dit : Mon fils, il faut que vous fassiez ce message, vous menerez avec vous cent chevaliers bien armés, vous direz au duc Beuves, que s'il ne se rend à ma cour pour la Saint-Jean prochaine, j'irai assiéger Aigremont et détruire son pays, je le ferai pendre et son fils, et je ferai brûler sa femme. Sire, dit Lohier, je ne crains rien, je m'acquitterai bien de votre message. Alors Charlemagne fut fâché d'avoir chargé son fils de ce message, mais puisqu'il l'avait dit, il fallait l'accomplir. Le lendemain matin Lohier et ses gens s'habillèrent, ils montèrent à cheval et vinrent devant le roi. Lohier dit à son père : Sire, nous sommes prêts d'exécuter vos commandements. Mon fils, je te recommande à Dieu, et le prie de veiller sur toi et tes gens. Lohier partit avec sa compagnie, et fut regretté, non sans cause, par son père.

Les messagers partirent donc contre Aigremont, menaçant le duc Beuves ; mais un espion les entendit, vint aussitôt vers Aigremont, et raconta au duc comme les messagers du roi venaient vers lui, menaçant et ayant le fils du roi à leur tête. Le duc dit alors à ses barons qui s'étaient rendus à la cour à cause des fêtes de la Pentecôte : Seigneurs, le roi m'estime bien peu de vouloir que j'aie le servir avec tous mes gens, et de m'envoyer son fils aîné pour me faire des menaces ; chers barons, que conseillez-vous de faire en cette circonstance ?

Alors un sage et prudent chevalier, nommé messire Simon, se leva et lui dit : Sire, je vous conseille de recevoir honorablement les messagers du roi, car vous savez qu'il est votre seigneur, et que c'est agir contre Dieu et raison que de combattre contre son seigneur. N'ayez aucun égard à votre famille, ni à ce que vos frères Gérard de Roussillon et le duc de Nanteuil n'ont pas voulu lui obéir. Sachez que le roi est puissant, et peut détruire vous et vos biens si vous n'obéissez. Le duc lui répondit qu'il n'en ferait rien, et qu'il lui donnait un mauvais conseil ; car, dit-il, j'ai trois frères qui m'aideront à soutenir la guerre

contre lui ; j'ai aussi quatre neveux qui sont tous courageux. La duchesse lui dit : Croyez votre conseil, car jamais on ne vous conseillera d'avoir guerre contre votre seigneur ; la loi de Dieu le défend. Accordez-vous avec lui, ne prenez point garde à vos frères, comme vous le conseille messire Simon. Lors il regarda la duchesse avec un air irrité, et lui défendit de lui parler davantage de cela. Il y eut de vives contestations dans le palais d'Aigremont, car les uns disaient que la duchesse conseillait bien, les autres mal. Le duc dit alors à ceux qui lui conseillaient de ne pas obéir au roi, qu'il leur en saurait bon gré, et que tant qu'il vivrait il ne lui obéirait point ; au contraire, qu'il trouverait des amis pour lui faire la guerre. Les messagers du roi arrivèrent au château d'Aigremont, qui est situé sur un rocher : il était flanqué de grosses tours, tellement que par sa situation et sa force il était imprenable, excepté par famine. Lohier dit aux seigneurs qui étaient avec lui : Considérez cette forteresse et le fleuve qui passe au pied, je ne crois pas qu'il y ait sa pareille dans toute la chrétienté. Un chevalier, nommé Savari, dit alors à Lohier : Sire, il me semble que le roi votre père fait une grande folie d'entreprendre de détruire le duc d'Aigremont, car il est très-puissant ; je crois qu'il aura bien autant de gens pour combattre que le roi votre père, s'il venait l'attaquer ; il faudrait qu'ils fussent de bon accord ; mais je sais bien que si le roi votre père le tenait, tout l'or du monde ne l'empêcherait pas de le faire pendre et écorcher tout vif. Je vous supplie de parler au duc Beuves avec douceur, car il est bien orgueilleux, il pourrait y avoir une difficulté entre vous et lui qui tomberait sur nous, nous sommes trop peu.

Lohier répondit qu'il parlerait prudemment ; mais s'il nous dit quelque chose de désagréable, il en souffrira le premier. Ils arrivèrent à la porte du château d'Aigremont, où ils frappèrent ; le portier leur demanda : Seigneurs, qui êtes-vous ? Ami, dit Lohier, ouvrez-nous la porte, nous désirons parler au duc Beuves de la part du roi. Attendez un instant, je vais parler à monseigneur le duc ; alors il alla au palais et dit au duc qu'il y avait beaucoup de gens d'armes à la porte, Monseigneur, vous plaît-il que je les fasse entrer ? Oui, dit le duc, car je ne les crains pas. Le portier leur ouvrit. Lohier et ses gens entrèrent et montèrent jusqu'au donjon du château ; le duc dit à ses barons : Je vois venir le fils aîné du roi ; s'il me parle honnêtement, il fera bien, car s'il dit quelque chose qui me

déplaît, j'en aurai raison. Beuves était accompagné de deux cents chevaliers. Cependant Lohier entra avec ses gens bien armés dans la salle du palais : elle était déjà bien remplie de noblesse, le duc était au milieu d'eux, auprès de lui étaient la duchesse et son fils Mangis, qui n'avait pas son pareil dans l'art de la nécromancie et dans les armes. Lohier entra donc à la tête de ses gens, il parla en cette manière : Que le Dieu tout-puissant garde et conserve le roi, puisse-t-il confondre le duc d'Aigremont ! le roi mon père vous mande que vous vous rendiez à Paris avec cent chevaliers pour le secourir où il plaira de vous envoyer, et aussi pour rendre raison de ce que vous n'avez pas été avec lui en Lombardie contre les Sarrasins ; car c'est par votre faute que sont morts Baudoin, seigneur de Melun, Geoffroi de Bordeille et plusieurs autres combattants : vous serez pris et conduit en France comme traître, vous serez écorché tout vif, votre femme brûlée, et vos enfans exilés ; faites ce que le roi vous commande, car vous êtes son sujet.

Quand le duc Beuves eut ainsi entendu parler Lohier, fils du roi Charlemagne, il commença à s'irriter, et dit à Lohier qu'il n'irait pas vers le roi, qu'il ne tenait de lui ni forteresse ni château, et qu'il s'en irait contre lui avec toute sa puissance pour détruire le royaume de France. Alors Lohier lui dit : Vassal, comment osez-vous ainsi répondre ? si le roi savait vos menaces, il viendrait vous détruire ; songez que vous êtes son sujet et que vous devez lui obéir. Ainsi venez servir le roi et me croyez, car si vous ne le faites, il vous fera brûler et jeter vos cendres au vent. Quand le duc Beuves l'entendit parler ainsi, il se leva et dit que malheureux était celui qui venait faire un pareil message de la part de Charlemagne, et qu'il n'en rendrait jamais nouvelles. Il y eut un noble chevalier des gens du duc Beuves qui lui dit : Monseigneur, gardez-vous de faire cette folie ; laissez dire à Lohier ce qu'il voudra, vous n'en valez ni plus ni moins ; vous savez combien Charlemagne est puissant, car vous êtes son sujet et tenez de lui votre château d'Aigremont et votre terre ; agissez ainsi, et vous ferez sagement : car de vous élever contre votre seigneur, il ne peut que vous en arriver mal. Le duc, l'entendant parler, lui dit : Taisez-vous, je ne tiendrai rien de lui tant que je pourrai porter les armes et monter à cheval : je manderai mes frères Gérard de Roussillon, le duc de Nanteuil et Garnier son fils ; nous irons ensuite attaquer le roi Charlemagne ; en quelque lieu que je le rencontre, je lui ferai ce qu'il pense de moi.

Tout l'or de Paris n'empêcherait pas que je ne fasse mourir le messenger qui me menace, j'osais-je être mis en pièces. Lohier lui dit : Je ne vous estime ni ne vous redoute. Le duc Beuves, piqué de ces paroles, s'écria : Barons, saisissez-vous de lui, il faut qu'il périsse. Ils n'osèrent s'opposer à ses volontés, ils tirèrent tous leurs épées et se jetèrent sur les gens de Charlemagne. Lohier cria à son enseigne, et commença avec ses gens à se défendre. Ils se battirent dans la salle du palais, et le bruit s'en répandit bientôt dans toute la ville ; alors vous enssiez vu bourgeois et artisans avec des haches et des épées, d'autres avec des bâtons ; ils étaient environ sept mille, mais l'entrée du palais était étroite, les Français y étaient et les empêchaient d'y entrer facilement. Que ce jour fut terrible et malheureux ! Ceux qui avaient moins de force furent obligés de combattre courageusement : Lohier, voyant que ses gens avaient le dessous, frappa un chevalier si rudement, qu'il le renversa mort aux pieds de Beuves. Il dit ensuite : Dieu tout-puissant, qui naquîtes du sein d'une vierge, et souffrites la mort et passion pour racheter l'humanité, daignez me garantir de mort ! je sais bien que si vous ne me secourez, jamais le roi mon père ne me reverra. Le duc Beuves dit à Lohier : Dieu veuille que ce soit aujourd'hui votre fin ! Non, dit Lohier ; alors il donna un si grand coup d'épée au duc, que le sang coulait dans la salle ; il dit alors : Je savais bien que vous n'en échapperiez pas. Le duc, furieux, courut sur lui et le frappa si cruellement, qu'il le renversa mort à ses pieds. Ainsi périt malheureusement Lohier, fils aîné du roi Charlemagne ; le cruel duc Beuves lui coupa la tête. Quand les gens de Lohier virent que leur maître était mort, ils perdirent courage ; de cent qui étaient venus avec Lohier, il n'en restait plus que vingt : le duc en fit tuer dix, et dit aux dix autres : Promettez-vous, sur votre foi de chevaliers, que vous porterez votre seigneur Lohier à son père Charlemagne ; vous lui direz que je lui renvoie son fils qu'il m'a malheureusement pour lui envoyé, je vous laisserai aller à ce prix ; vous lui direz que je ne lui avancerais pas un denier, qu'au contraire j'irai le trouver avec cent mille combattants et ravagerai son pays. Sire, répondirent-ils, nous ferons ce qu'il vous plaira de nous commander. Ils firent faire une bière pour y mettre le corps, ils le mirent sur une charrette, et partirent de la ville.

Quand ils furent dans la campagne, ils se mirent à pleurer en disant : Hélas ! que dirons-nous au roi quand il apprendra votre mort ? il nous

fera mourir : ainsi attristés ils allèrent droit à Paris. Le roi Charlemagne y étant, dit un jour à ses barons : Je suis inquiet de mon fils Lohier que j'ai envoyé à Aigremont, j'ai peur qu'il n'y ait eu du bruit avec le duc Beuves, qui est homme orgueilleux ; je crains qu'il ne l'ait tué ; mais je jure par ma couronne que s'il l'a fait, j'irai contre lui avec cent mille hommes, et le ferai pendre. Sire, dit le duc Aymon, s'il a mal agi, vous ferez bien d'en tirer vengeance ; il est votre vassal, il doit vous respecter et vous servir ; il tient sa terre de vous, je serais fâché qu'il vous eût manqué. J'ai ici mes quatre fils, savoir : Regnault, Allard, Guichard et Richard, qui sont fort courageux et qui vous serviront à votre volonté. Je vous sais bon gré des offres que vous me faites ; je veux que vous les ayez pour que je les fasse chevaliers, je leur donnerai assez de villes. Le duc Aymon envoya aussitôt chercher ses fils, et les fit présenter au roi, qui, à peine les eut-il vus, les trouva très-beaux. Regnault parla le premier, et dit au roi : Sire, s'il vous plaît de nous faire chevaliers, nous vous serons à jamais dévoués. Le roi appela son sénéchal, et lui dit : Apportez-moi les armes qui furent au roi de Chypre, que j'ai tué à la bataille de Pampelune, je les donnerai à Regnault comme au plus vaillant de tous ; je donnerai d'autres armes à ses trois frères. Le sénéchal apporta les armes qui étaient très-belles. Ainsi furent armés les quatre fils du duc Aymon de Dordogne ; et Oger le Danois, qui était de leur parenté, mit les éperons au chevalier Regnault. Le roi Charlemagne ceignit son épée, fit Regnault chevalier, et lui dit : Dieu vous augmente en bonté, honneur et courage. Regnault monta ensuite sur le bon cheval Bayard qui n'eut jamais son pareil, car il eût couru dix lieues sans être las.

Il avait été nourri dans l'île de Brescau, et Maugis, le fils du duc Beuves d'Aigremont, l'avait donné à son cousin. Le vaillant Regnault portait à son cou un écu peint, il faisait briller son épée et était très-beau chevalier. Le roi fit dresser une quinzaine à laquelle il fit joindre les nouveaux chevaliers. Ils joindrent vaillamment, mais Regnault remporta le prix. Les actions de Regnault plurent infiniment au roi, qui lui dit : Regnault, dorénavant vous viendrez en bataille avec nous. Je vous remercie, dit Regnault, je vous promets de vous servir fidèlement, et jamais ne vous manquerai. L'empereur Charlemagne après les joûtes s'en retourna en son palais, et dit à ses barons : Je suis inquiet de ce que mon fils Lohier ne revient point ;

je crains qu'il ne lui soit arrivé quelque accident, car la nuit dernière j'ai songé que la foudre tombait sur lui, et que le duc d'Aigremont vint et lui trancha la tête ; mais je jure que si cela est ainsi, il n'aura jamais la paix avec moi. Sire, dit le duc Naimes, je ne crois pas cela, et on ne doit pas y ajouter foi. Le roi répondit : Si cependant cela est, je manderai Normands, Berruyers, Flamands, Allemands, Bavarois, Anglais et Lombards, avec lesquels j'irai le détruire. Il arriva aussitôt un messenger bien fatigué et blessé. Charlemagne, qui était aux fenêtres, descendit du palais avec le duc Naimes de Bavière et Oger le Danois. Le messenger salua profondément le roi et lui dit : Sire, vous avez fait une grande folie d'envoyer votre fils demander l'obéissance au duc Beuves d'Aigremont. Votre fils lui demanda hardiment, mais le duc, qui est extrêmement fier, l'ayant entendu, le fit prendre, et dit qu'il ne vous rendrait jamais de réponse. Aussitôt il s'éleva un combat où votre fils a été tué par le duc Beuves avec presque tous vos gens, excepté moi et neuf autres qui apportent votre fils dans une bière, et moi qui suis blessé ; le messenger tomba alors en faiblesse. Le roi, saisi de douleur, commença à dire : Grand Dieu ! quel malheur je viens d'apprendre, je n'y pourrai survivre. Le duc Naimes le consola et lui dit : Sire, ne vous abandonnez pas ainsi à la douleur, faites enterrer votre fils honorablement, vous irez ensuite attaquer le duc, et le détruire lui et son pays. Le roi se consola, et approuvant les avis du duc de Naimes, il dit à ses barons de se préparer pour aller au-devant du corps de son fils ; ils exécutèrent aussitôt ses ordres. Quand ils furent à dix lieues de Paris, ils rencontrèrent le duc Naimes, Oger le Danois, Samson de Bourgogne et d'autres grands seigneurs qui amenaient le corps de Lohier dans une bière. Le roi mit pied à terre et s'avança vers la bière, il leva le tapis, et voyant que son fils avait la tête tranchée, il s'écria : Que je dois donc haïr le duc Beuves, d'avoir ainsi défiguré mon fils ! Il embrassa tout sanglant et dit : Ah ! mon fils, vous qui étiez si vaillant chevalier, je prie Dieu qu'il mette votre âme en son saint paradis. Alors Thierry l'Ardenois et Samson de Bourgogne firent conduire la bière jusqu'à Saint-Germain-des-Prés, où il fut enterré honorablement comme fils de roi. Nous allons parler maintenant du bon duc Aymon et de ses quatre fils qui étaient à Paris.

Mes enfants, dit le duc Aymon, vous savez que le roi Charlemagne est irrité à juste titre, parce

que mon frère, votre oncle, a tué son fils Lohier ; je sais bien qu'il ira contre lui, mais nous n'irons pas. Allons à Dordogne, et si le roi veut lui faire la guerre, nous l'aiderons alors. Ils montèrent à cheval, partirent pour Laon, et de là ils allèrent à Dordogne. Quand la dame vit venir son seigneur avec ses quatre fils, elle en fut bien joyeuse et vint au-devant, demandant si Regnault et ses frères étaient chevaliers, le duc Aymon lui répondit qu'oui ; elle lui demanda ensuite pourquoi ses fils ne restaient pas auprès du roi, et il lui raconta comment le duc Beuves d'Aigremont avait tué le fils aîné du roi. Elle fut bien fâchée de cette nouvelle, car elle connaissait bien que c'était la perte de son mari, d'elle, de ses enfants et de toutes leurs terres. Regnault menaçait beaucoup le roi ; la dame, voyant cela, lui dit : Mon fils, je te prie de m'écouter : aime et respecte ton souverain seigneur, tu seras aimé de Dieu ; et vous, monseigneur Aymon, je suis surprise que vous ayez quitté le roi et sa cour sans congé, lui qui vous a fait tant de bien et qui a donné de si riches armes à vos enfants, et les a faits chevaliers, plus grand honneur ne pouvait-il faire à vous et à vos enfants ; je vous prie de ne vous en pas mêler ; car cet été vous verrez que le roi ira sur votre frère. Par mon conseil, servez le roi notre seigneur, car si autrement vous faites, vous serez déloyal. Dame, pour Dieu je voudrais bien avoir perdu mon cheval et la moitié de ma terre, et que mon frère le duc Beuves n'eût pas tué Lohier. Nous laisserons de parler du duc Aymon et de ses fils, et parlerons du roi, qui regrettait la perte de son fils.

Pendant que Charlemagne se désolait, il vint un messenger qui lui dit qu'Aymon et ses quatre fils étaient retournés dans leur pays, dont le roi fut irrité, et jura qu'avant qu'il mourût, Aymon et ses quatre fils le payeraient bien cher, et que le duc Beuves d'Aigremont et toute sa famille ne pourraient s'y opposer. On prépara le dîné, auquel le roi ne mangea presque point, tant il était triste. Salomon lui servit d'échanson ce jour-là, et après le dîné le roi dit à ses barons : Seigneurs, le duc Beuves m'a fait outrage d'avoir tué mon fils Lohier ; mais, s'il plaît à Dieu, je l'irai voir cet été et détruire toute sa terre, et si je puis l'atteindre, je m'en vengerai par rapport à Aymon et ses fils que j'ai faits chevaliers, et dont je me repens. Sire, dit le duc de Naimes, votre fils est mort par malheur ; mandez vos gens, allez vers Aigremont, et si le duc Beuves se présente, vendez-lui chèrement la mort de votre fils. Naimes, dit

le roi, vous êtes prudent et sage, je suivrai votre avis. Alors il renvoya plusieurs de ses barons, leur recommandant d'aller se préparer dans leur pays, et de revenir au premier jour d'été. Ainsi fut fait comme le roi l'avait ordonné ; et pour lors le bruit courut à Rome que Charlemagne faisait recrue de gens d'armes, tant que le duc Beuves en fut instruit, et de son côté il manda tous ses parents et amis, et principalement ses frères Gérard de Roussillon et le duc de Nanteuil. Ils se trouvaient environ quatre-vingt mille combattants qui se promettaient bien de défendre le château. Le duc Beuves dit à son frère Gérard : Ne craignez rien, j'espère remporter la victoire ; allons vers Troies, et là, nous combattrons courageusement, avec l'aide de Dieu.

Ce fut au commencement du mois de mai que Charlemagne attendait ses gens qui devaient venir. Il n'attendit pas long-temps, car Richard de Normandie arriva avec trente mille hommes ; le comte Guichard vint après, avec un aussi grand nombre ; Salomon de Bretagne arriva aussi, avec beaucoup de Poitevins, Gascons, Normands, Bernois et Bourguignons, qui logèrent tous auprès de Saint-Germain. Le roi ayant appris que tous ses gens étaient arrivés, fit disposer son armée, et composa son avant-garde de quarante mille combattants, qui étaient conduits par Richard, Galeran de Bouillon, Guidelon de Bavière, Ysachar de Nemours, Oger le Danois, et Estou, fils d'Obdon. Ils partirent de Paris, et marchèrent vers Aigremont. Après quelques journées de marche, Oger le Danois, qui menait l'avant-garde, vit venir un messenger qui lui demanda à qui appartenaient ces gens. Oger répondit que c'était à Charlemagne ; il lui dit qu'il voudrait bien lui parler, et Richard le mena vers lui. Le messenger salua respectueusement le roi, et lui dit qu'il était de Troies ; que le gouverneur le suppliait de lui envoyer du secours, parce qu'autrement il serait obligé de rendre la ville au duc d'Aigremont et à ses deux frères. Quand Charlemagne entendit que Troies était assiégée par le duc Beuves et ses frères, il fut fâché, et jura par Saint-Denis de France, qu'il irait avec son armée, et que s'il pouvait tenir le duc d'Aigremont, il le ferait mourir. Il appela Naimes de Bavière, Godefroi de Frise, le duc Galeran, et leur dit : Barons, allons au secours de Troies avant qu'elle soit prise : ils répondirent tous que très-volontiers ils marcheraient vers Troies.

L'avant-garde arriva avec l'oriflamme que portait Oger, Richard de Normandie, le duc Galeran,

et trente-deux mille combattans avec eux ; leur messenger allait devant eux. Quand ils furent près de la ville, il y vint un nouveau messenger dire à Galeran que le roi venait pour les secourir. Aubert, il y a grande compagnie, dit Gérard de Roussillon à ses frères, étant tout le premier à l'avant-garde : ils marchèrent tous l'un contre l'autre. Quand Oger le Danois vit venir Gérard de Roussillon, il dit à Richard de Normandie : Voyez comme Gérard de Roussillon nous pense mal mener ; or, pensons à nous bien défendre, afin que l'honneur en soit au roi et à nous. Alors ils laissèrent courir les chevaux de part et d'autre.

Gérard frappa un Allemand de sa lance, tellement qu'il l'abattit mort ; il prit son enseigne et cria Roussillon ; alors commença une bataille terrible. Oger, voyant que l'on tuait tous ses gens, devint furieux, et frappa un chevalier à mort : Gérard de Roussillon, voyant cela, renversa mort un des gens d'Oger : la bataille devint très-sanglante ; on voyait de part et d'autre des lances brisées, des hauberts démaillés, le champ de bataille était jonché de morts et de mourans qui nageaient dans des ruisseaux de sang. Le duc d'Aigremont vint à bride abattue, et frappa si rudement Oger, seigneur de Péronne et de Saint-Quentin, qu'il l'étendit mort à ses pieds, alors il cria Aigremont. Son frère de Nanteuil et tous ses gens vinrent vers lui ; ils marchèrent aussitôt contre les gens du roi ; il y vint d'autre part des Poitevins, Allemands et Lombards qui étaient du parti du roi : ils se mêlèrent, et le combat devint plus terrible, car il y avait là de vaillans chevaliers. Richard de Normandie y montra son courage, car il donna la mort à un chevalier qui était aimé de Gérard de Roussillon, qui jura de venger la mort de ce chevalier ; alors il cria Roussillon : son frère le duc de Nanteuil vint aussitôt le secourir, et lui dit : Frère, je serais d'avis de nous en retourner, car voici le roi et ses gens, et si nous les attendons, ils nous feront mauvais parti. Pendant qu'ils marchaient, Galeran de Bouillon tua devant eux un des neveux de Gérard, Gérard, comme étant insensé, envoya chercher le duc Beuves, qui vint aussitôt le secourir. D'autre part, le roi assembla ses gens, et ce jour-là il périt environ quatre mille hommes, tant de part que d'autre. Le duc Beuves frappa messire Gauthier de Pierrette en son écu, tellement qu'il lui passa sa lance au travers du corps, et cria Aigremont. Le combat fut sanglant, et Richard de Normandie montra sa valeur, car il joûta contre le duc d'Aigremont

tellement, qu'il lui perça son écu et le blessa ; puis il dit : Votre perte est inévitable ; malheureux le jour où vous fîtes périr Lohier ! En disant ces mots, il le frappa sur son casque ; comme la coiffe était d'acier, le coup tomba sur le cou du cheval et l'abattit, sans cela le duc Beuves était mort. Alors le duc Beuves se releva promptement, l'épée à la main, frappa un chevalier nommé messire Simon, et le tua. Vinrent ensuite Oger, Naimes, Galeran de Bouillon, Noël du Mans, le comte Salomon, Léon de Frise, l'archevêque Turpin, et Estou, fils d'Obdon, car à cette bataille il y avait beaucoup de noblesse.

Charlemagne vint dans ces entrefaites, criant : Barons, ne le laissez pas échapper, car il ne nous resterait que la honte. Alors il mit sa lance en arrêt, et frappa Gérard de Roussillon d'une telle force, qu'il le renversa par terre ; il serait péri infailliblement, si ses frères ne l'eussent secouru. D'autre part vint Oger le Danois, qui frappa un chevalier des gens de Gérard de Roussillon ; il le fendit, dont il tomba mort sur-le-champ. Quand Gérard vit périr ce chevalier, il réclama Dieu et la Vierge, en disant : Hélas ! j'ai perdu aujourd'hui de très-bons chevaliers. Le duc Beuves, de son côté, priait Dieu de vouloir bien le garantir de la mort et de tomber entre les mains du roi. Le soleil était prêt à se coucher, et les combattans de part et d'autre étaient fatigués : les trois frères s'en retournèrent fort irrités dans leur tentes, principalement Gérard, qui à cette journée avait perdu son cher cousin Aymon et cent autres de sa compagnie ; il commença à dire : Maudite l'heure où le fils du roi est mort. Le duc Beuves vint tout sanglant, comme s'il eût été bien blessé. Quand Gérard le vit, il se prit à soupirer tendrement, lui disant : Beau-frère, vous êtes blessé à mort. Non, dit-il, je serai bientôt guéri. Alors Gérard jura qu'au soleil levant il commencerait un si grand combat avec le roi, qu'il y périrait trente mille hommes. Ne le faites pas, dit le duc de Nanteuil ; mais si vous voulez me croire, nous enverrons au roi trente des plus sages chevaliers, nous lui demanderons trêve, lui promettant que notre frère le duc Beuves lui récompensera la mort de son fils. Vous savez que nous sommes ses sujets, et que ce serait mal agir que de l'attaquer à main armée, car s'il avait perdu tous les gens qu'il a amenés, avant un mois il en aurait deux fois autant, et nous ne pourrions long-temps lui résister.

Ses frères lui répondirent qu'ils s'en rapporte-

raient à ses avis ; ils conclurent entr'eux d'y envoyer quand le jour serait venu ; ils firent faire une bonne garde, et firent ensuite préparer des messagers pour les envoyer au roi. Quand ils furent prêts, Gérard de Roussillon leur dit : Seigneurs, remontez bien au roi que nous sommes bien fâchés de la mort de son fils Lohier, et que notre frère le duc Beuves s'en repent ; s'il lui plaisait avoir pitié de nous, nous irions le servir où bon lui semblera nous envoyer, avec dix mille combattans ; vous priez le duc Naimes de vouloir bien s'employer pour nous.

Quand les messagers eurent appris ce qu'ils devaient exposer au roi de la part des trois frères, ils montèrent à cheval, portant des rameaux d'oliviers en signe de paix, et vinrent auprès du roi ; ils le saluèrent humblement, et messire Brienne lui porta la parole : Sire, je prie Dieu qu'il vous donne bonne et longue vie ; sachez que le duc Gérard de Roussillon, le duc Beuves d'Aigremont et le duc de Nanteuil, nous ont envoyés pour vous demander grâce et vous supplier de leur pardonner la mort de votre fils, dont ils sont bien fâchés ; le duc Beuves vous mande particulièrement que, si vous le voulez, il viendra vous servir lui et ses frères avec dix mille combattans. Sire, souvenez-vous que Dieu a pardonné sa mort à ses ennemis ; ainsi il vous plaira leur pardonner. Quand le roi eut entendu les messagers des trois frères, il fronça le sourcil, et, se cachant le visage, il ne répondit rien ; un peu après il leur parla en ces termes : Il fallait que le duc d'Aigremont eût perdu le sens commun quand il a fait périr si indignement mon fils Lohier, que j'aimais tendrement ; il est mon vassal malgré lui. Sire, répondit messire Etienne, je suis certain qu'il vous fera droit au rapport de votre conseil. Nous en consulterons, répondit le roi. Il se retira et appela le duc Naimes de Bavière, Oger le Danois, messire Salomon, Noël du Mans, Galeran de Bouillon, Oger de Langet, Léon de Frise, et leur dit : Seigneurs, voici les messagers du duc Beuves d'Aigremont et de ses frères, qui mandent qu'il me viendront servir où bon me semblera, avec dix mille combattans. Si la mort de mon fils était à pardonner, ils resteraient mes vassaux et ne tiendraient leurs seigneuries que de nous. Sire, dit le duc Naimes, je vous conseille de leur pardonner, car ils sont hardis et très-courageux. Le roi suivit le conseil du duc Naimes, et pardonna aux trois frères ; il appela les ambassadeurs, et leur dit qu'il pardonnerait la mort de

son fils Lohier, à condition que le duc Beuves, d'Aigremont viendrait le servir à la Saint-Jean prochaine, avec dix mille combattans, tous bien armés ; il leur dit de venir au plutôt prêter serment de fidélité. Les messagers partirent et retournèrent vers le duc à qui ils racontèrent leur négociation, qui plut beaucoup aux trois frères. Gérard de Roussillon dit : Il est trop juste de nous dépouiller de nos habits et aller tout nus vers le roi lui demander grâce d'avoir offensé sa majesté. Ils se mirent tout nus en chemise, et parurent bien accompagnés de quatre mille chevaliers.

Le roi, voyant venir les trois frères avec les barons, appela le duc Naimes et plusieurs barons, et leur dit : Ne sauriez-vous dire quels gens ce sont là ? Sire, dit le duc Naimes, c'est le duc Beuves d'Aigremont avec ses gens qui viennent demander grâce. Le duc Beuves parut aussitôt ; il se jeta aux pieds du roi, et lui dit : Sire, je viens vous demander grâce ; nous nous sommes rendus à vos ordres : j'ai tué votre fils inconsidérément ; mes frères et moi nous nous sommes rendus à vous ; nous vous servirons de toutes nos forces où il plaira de nous envoyer, et de toute notre vie ne manquerons de vous être fidèles. Quand le roi le vit devenu si humble, il en eut pitié, et lui pardonna la mort de son fils. Alors il leur fut permis de se réunir et de s'embrasser les uns les autres. Ainsi furent apaisés le roi et les barons par les conseils du duc Naimes ; les trois frères jurèrent et promirent au roi de le suivre quand il l'ordonnerait. Ils prirent congé du roi, qui fit promettre au duc Beuves qu'il reviendrait le servir à la Saint-Jean prochaine. Le roi retourna vers Paris ; et les trois frères retournèrent en leur hôtel, car ils pensaient être bien réconciliés avec le roi.

Un peu avant que la Saint-Jean-Baptiste arrivât, le roi tenait sa cour à Paris ; le duc Beuves ne manqua pas de s'y trouver comme il l'avait promis ; il partit d'Aigremont avec deux cents chevaliers, et se mirent en chemin pour venir vers le roi et le servir où il voudrait l'employer. Comme le roi était à Paris, il y vint vers lui le comte Gauclon, Foulques de Morillon, Harare et Bé-ranger ; ils dirent au roi que le duc Beuves d'Aigremont venait avec deux cents chevaliers, et ils lui dirent aussi : Comment pouvez-vous accepter les services d'un homme qui a tué votre fils notre cousin ? si vous voulez, je vous en vengerai. Ce serait trahison, dit le roi, nous lui avons donné

sauf-conduit; toutefois faites à votre volonté, mais je ne prends rien sur moi; prenez bien garde que le duc d'Aigremont est d'une grande famille, vous pourriez bien le payer cher. Sire, répondit Ganélon, ne vous inquiétez point, il n'y a personne assez hardi pour combattre contre ma famille et moi. Je vous promets de partir demain matin avec deux mille combattans, et nous nous vengerons. Le roi répéta que c'était trahison. Qu'importe, dit Ganélon, il a bien tué votre fils par trahison. Faites donc comme vous voudrez, pour moi, je ne m'en mêle aucunement. Le lendemain matin, Ganélon et ses gens partirent de Paris avec quatre mille combattans; ils s'arrêtèrent dans la vallée de Soissons, et y rencontrèrent le duc Beuves et ses gens. Quand Beuves les vit venir, il dit à ses gens: Voici venir des courtisans; je ne sais ce que ce peut être, continua-t-il, car le roi est vindicatif; et s'il y a avec lui des traîtres, c'est surtout Foulques de Morillon. J'ai songé cette nuit qu'un griffon venait d'en haut et perçait mon écu et mes armes, il me déchirait les entrailles, et pas un de mes hommes ne lui échappa. Un des chevaliers lui dit qu'il ne devait pas s'effrayer d'un pareil songe. Je ne sais, dit le duc, ce que Dieu me réserve; mais je suis dans une inquiétude extrême. Il commanda aussitôt à chacun de s'armer, ce qui fut bientôt exécuté. Le comte de Ganélon et Foulques de Morillon s'avancèrent à grands pas, et vinrent droit au duc Beuves, lui disant qu'il avait bien mal agi d'avoir tué Lohier, fils aîné du roi, mais qu'il en subirait la peine avant qu'il fût nuit. Quand le duc l'entendit, il commença à dire: Grand Dieu! qui pourrait se méfier des traîtres? Je croyais que le roi n'était pas aussi traître; je vois le contraire, mais je vous assure que je vendrai cher ma vie à celui qui osera m'attaquer. Alors ils commencèrent un combat terrible, dans lequel Ganélon tua Régier, cousin du duc Beuves, et il s'écria: Frappez, chevaliers, ils ont bien mal fait d'avoir tué mon cousin Lohier. Ils se jetèrent à grande force sur les gens du duc, qui se défendit vaillamment, et frappa un chevalier, nommé messire Faucon, tellement qu'il l'abattit mort à terre. Il se mit ensuite à regretter ses deux frères et ses neveux. Hélas! cher fils, où êtes-vous à présent? Que n'êtes-vous ici pour me secourir! si vous saviez ma situation, vous viendriez à mon secours. Ah! duc de Nanteuil et Gérard de Rousillon, vous ne me reverrez jamais. Que n'êtes-vous instruits de la malheureuse entreprise du roi et du comte Ganélon, qui veulent me faire mourir

cruellement! et vous, mes chers neveux Regnault, Allard, Guichard et Richard, j'ai grand besoin de vous. Ah! très-courageux Regnault, s'il plaisait à notre Seigneur que vous fussiez informé de la trahison à laquelle je suis livré, je suis bien persuadé que vous emploieriez toutes vos forces et votre courage pour m'en tirer.

Le combat fut terrible, mais le duc Beuves d'Aigremont ne pouvait pas résister à tant de gens, car il n'avait avec lui que deux cents chevaliers, et les autres plus de quatre mille: on voyait des membres épars sur le champ de bataille, ce qui représentait un spectacle affreux. Ganélon vint ensuite frapper Tessaume de Blois, le tua, et fit reculer les gens du duc Beuves. Le duc d'Aigremont vit bien qu'il fallait partir; il frappa un chevalier à mort, et se battait en désespéré. Grand Dieu! quel dommage de l'avoir trahi, car depuis il y a eu plusieurs villes et châteaux ruinés, beaucoup de nobles y perdirent la vie. Le traître Ganélon fit une si grande destruction des gens du duc Beuves, que de deux cents barons qu'il avait amenés, il n'en restait plus que cinquante. Le duc Beuves leur dit: Vous voyez que si nous ne nous défendons pas vaillamment, nous sommes tous morts; ainsi il faut que chacun de nous en vaille trois. Alors le duc Beuves frappa un chevalier nommé Hélié, tellement qu'il le renversa mort à terre, puis cria à haute voix: Frappez, barons. La vallée était belle, on entendait le bruit des coups qui retombaient sur les casques. Un nommé Griffon de Hauteuille frappa le cheval du duc à la poitrine, de manière que le cheval tomba sous lui, en sorte que le duc croyant atteindre le chevalier Griffon, laissa tomber le coup sur le cheval et le blessa; le comte Ganélon vint alors sur le duc d'Aigremont, et lui passa sa lance au travers du corps; le duc Griffon le jeta dans la foule et lui passa son épée au travers du corps, en disant: Voilà la mort de Lohier vengée entièrement. Le traître Ganélon et le seigneur de Hauteuille remontèrent à cheval, ils allèrent contre les gens du duc qui se rendirent, car il n'en était plus resté que dix; ils leur firent jurer et promettre qu'ils porteraient le duc Beuves d'Aigremont, ainsi que l'on avait porté le corps de Lohier à Paris; lesdits chevaliers promirent de le faire.

Ils mirent le corps dans une bière, puis ils se mirent en chemin. Quand ils furent un peu éloignés de la place où l'action s'était passée, ils commencèrent à regretter la perte de leur maître et



Le traître Ganélon tue le duc Beuves d'Aigremont.

maudirent la trahison que le roi leur avait faite. Ainsi partirent les chevaliers dans la plus grande tristesse, faisant porter le corps du comte Beuves d'Aigremont, qui ne cessa de saigner pendant l'espace de quatre lieues. Ils arrivèrent à Aigremont : les nouvelles parvinrent bientôt à la duchesse, qui ne les eut pas plutôt apprises, qu'elle et son fils Maugis en eurent un chagrin très-considérable. Les gens de ville et d'église furent au-devant de leur seigneur. Quand la duchesse vit son seigneur mort, elle tomba en faiblesse : les gens d'église emportèrent le corps dans la maîtresse église, où l'évêque l'enterra honorablement et célébra son service. Son fils Maugis commença à dire : Grand Dieu ! quel dommage que ce seigneur ait été tué par une trahison aussi cruelle ! si je vis longuement, le roi et les traîtres qui ont agi ainsi, le payeront cher. Il consola ainsi sa mère, et lui dit : Prenez patience, car mes oncles et mes cousins m'aideront à venger la mort de mon père. Nous laisserons à parler du duc Beuves d'Aigremont, et retournerons au traître Griffon et à Ganelon, son fils, qui, avec leurs gens, s'en retournèrent à Paris.

CHAPITRE II.

Comme Griffon et Ganelon, après avoir tué le duc Beuves, s'en retournèrent à Paris, et comme Regnault tua Berthelot, neveu de Charlemagne, d'un coup d'échiquier en jouant aux échecs, et de la guerre qui en résulta.

Aux fêtes de la Pentecôte, l'empereur tint sa cour à Paris, après avoir fait la paix avec les frères du duc Beuves d'Aigremont ; à cette fête vinrent Guillaume l'Anglais, Galeran de Bouillon, quinze rois, trente ducs et quarante comtes. Il y vint aussi le duc Aymon de Dordogne, avec ses quatre fils, à qui le roi dit : Je vous aime vous et vos enfans, et je veux que Regnault soit mon sénéchal, les autres frères auront aussi mes faveurs. Sire, dit Aymon, je vous remercie du grand honneur que vous me faites ainsi qu'à mes enfans. Sachez que nous vous servirons loyalement, mais vous m'avez bien fâché quand, par trahison, vous avez fait mourir le duc Beuves, mon frère, après lui avoir donné un sauf-conduit. Si je ne craignais votre puissance, nous nous en vengerions ; mais d'autant que mon frère Gérard vous a pardonné, je vous pardonne aussi. Aymon, dit le roi, vous pensez mieux que vous ne dites, car l'offense qu'il m'a faite d'avoir tué mon fils Lohier, méritait bien cela ; ainsi c'est l'un pour l'autre, et qu'il n'en soit plus question. Soit, dit le duc Aymon. Alors Regnault, Allard, Guichard et Richard vinrent et dirent au roi : Sire, vous nous avez fait venir devant vous, mais sachez que nous ne vous aimons point, parce que vous avez fait mourir notre oncle le duc Beuves d'Aigremont. Le roi, les ayant entendus, rougit de colère, et dit à Regnault : Malheureux, retire-toi, car sans la compagnie, je te ferais mettre dans une prison si obscure, que de long-temps tu ne verrais la lumière. Sire, dit Regnault, ce ne serait pas la raison qui peut vous en empêcher ; mais puisque vous ne voulez pas entendre parler, nous nous tenons belle sur l'assemblée de quinze rois, trente ducs et quarante comtes. Ils allèrent entendre la messe, revinrent au palais et se mirent à table, excepté le roi, Saelmon et le duc Godefroi, qui servirent ce jour-là. Regnault ne put manger, à cause de l'outrage qu'il avait reçu, et disait en lui-même : Hélas ! je ne pourrai donc pas me venger de celui qui a fait mourir mon oncle si cruellement ! Mais ses frères le remirent un peu. Après le dîner, les barons sortirent pour aller se divertir, et Berthelot, le neveu du roi, appela Regnault pour jouer aux échecs, qui étaient d'ivoire et d'échiquier d'or massif : ils jouèrent ensemble, et il s'éleva une dispute si vive entre eux, que Berthelot insulta Regnault et lui fit sang ; Regnault, se sentant blessé, jura qu'il s'en vengerait ; il prit aussitôt l'échiquier, et en frappa si rudement Berthelot sur la tête, qu'il l'étendit mort à ses pieds. Alors il se fit un grand bruit dans le palais au sujet de Berthelot, que Regnault fils d'Aymon avait tué. Le roi s'écria aussitôt : Barons, prenez garde que Regnault ne vous échappe, car si je puis le tenir, je le ferai mourir cruellement, parce qu'il a tué mon cher neveu. Ils coururent tous sur lui ; mais, aidé de ses parens, il se défendit courageusement, et il y eut un combat sanglant dans tout le palais ; Maugis, cousin de Regnault, faisait grand carnage. Pendant que ces horreurs se passaient dans le palais, Regnault, ses trois frères et Maugis se retirèrent, et étant montés à cheval, ils partirent de Paris et ils s'en retournèrent vers Dordogne. Quand l'empereur sut que Regnault et ses frères étaient partis, il fit armer deux mille chevaliers pour les poursuivre ; mais Regnault et ses frères ne s'arrêtèrent point qu'ils ne fussent en lieu de sûreté, alors ils firent paître leurs chevaux, et Regnault commença à dire : Grand Dieu ! qui avez souffert la mort et passion pour nous, daignez aujourd'hui préserver mes

frères et mon cousin de tomber entre les mains du roi ! Les Français les poursuivaient, et un chevalier, qui était monté sur un meilleur cheval que les autres, atteignit Regnault et lui dit : Chevalier audacieux, vous vous rendez au pouvoir de Charlemagne. Regnault se retourna, et d'un coup de lance l'abattit à ses pieds, il prit ensuite le cheval qu'il donna à son frère Allard ; il vint à un autre, et le tua d'un coup d'épée qu'il lui donna sur la tête, il donna le cheval à son frère Guichard. Un des chevaliers du roi vint et s'écria : Malheureux, je vous livrerai au roi qui vous fera tous pendre. Nous ne craignons rien, lui répondit Regnault ; alors il le partagea d'un grand coup d'épée et se saisit de son cheval, qu'il donna à son frère Richard qui en avait besoin.

Les trois frères bien montés, et Regnault sur Bayard, ayant son cousin monté en croupe, étaient poursuivis par le roi, mais en vain, car la nuit était si obscure, que les quatre frères et leur cousin arrivèrent en assurance à Dordogne, où ils trouvèrent leur mère qui courut les embrasser et leur demanda où était leur père, et s'ils étaient sortis de la cour avec disgrâce. Oui, madame, lui répondit Regnault, car j'ai tué Berthelot, neveu du roi, parce qu'il m'a maltraité jusqu'au sang. Quand la dame l'eut entendu parler, elle tomba en faiblesse ; Regnault la fit revenir, et elle lui dit : Mon fils, pourquoi avez-vous agi de la sorte ? vous vous en repentirez un jour et serez la cause de la perte de votre père ; ainsi je vous prie d'aller prendre beaucoup d'or et d'argent dans mon trésor, et de vous en aller, car si votre père vous trouve, il vous rendra au roi. Dame, lui dit Regnault, croyez-vous que notre père soit assez cruel pour nous livrer à notre ennemi ?

Regnault, ses trois frères et Maugis ne voulurent rester plus long-temps ; ils prirent beaucoup d'or au trésor de leur mère et partirent en l'embrassant les larmes aux yeux, car elle n'espérait jamais les revoir. Ils partirent tous avec leur cousin Maugis, et entrèrent dans la forêt des Ardennes, dans la vallée aux Fées ; ils vinrent à la rivière de Meuse, où ils firent bâtir un beau château au pied duquel passait ladite rivière. Quand ce château fut fini, ils l'appellèrent Montfort, c'était le plus fort qu'il y eut depuis là jusqu'à Montpellier ; car il était environné de trois murs et de profonds fossés, et ils n'appréhendaient pas le roi, sinon par trahison. Le roi était à Paris, qui regretta la perte de son neveu Berthelot : il fit venir devant lui le bon duc Aymon, et le fit jurer que jamais il n'aiderait

ses enfans, et qu'en tel lieu il les trouverait, s'il pouvait les prendre, il les livrerait. Aymon n'osa le contredire et lui jura tout, dont il fut repris. Après cette promesse faite, il s'en alla fort irrité de Paris, et retourna à Dordogne. Quand la duchesse le vit, elle se mit à pleurer ; il devina bientôt le sujet, et lui demanda où étaient ses enfans. Sire, je n'en sais rien ; mais pourquoi souffrîtes-vous que Regnault tuât Berthelot ? Regnault est un des plus vaillans chevaliers qu'il y ait eu depuis long-temps, car toute l'assemblée n'a pu l'empêcher de tuer Berthelot. Regnault avait dit auparavant au roi de lui faire raison de la mort de son oncle, mais le roi le traita outrageusement, ce qui, avec la dispute qu'ils eurent aux échecs, fut cause de la mort de Berthelot. Le roi m'a fait promettre que si je puis tenir mes enfans, j'en irai les lui mener, et que de moi ils n'auront aucun secours, ce que je suis bien fâché d'avoir promis.

CHAPITRE III.

Comme Charlemagne assiégea Montfort, où il fut vaincu deux fois ; comme Montfort fut brûlé, et de la vengeance de Regnault, qui détruisit la plus grande partie des gens de son père.

L'HISTOIRE du roi Alexandre ne contient point de faits aussi mémorables qu'en firent les quatre fils Aymon, car après que Charlemagne les eut fait bannir du royaume de France, il tint cour plénière à Paris, et les barons y étant assemblés, il vint un messager qui, s'agenouillant devant lui, lui dit : Sire, je viens du grand bois des Ardennes, où j'ai trouvé les quatre fils Aymon dans un château qu'ils ont fait faire. Quand le roi l'entendit, il fut surpris, et dit à ses barons : Seigneurs, je vous prie de m'aider à venger l'outrage que m'ont fait les quatre fils Aymon. Les barons répondirent d'une voix unanime qu'ils étaient prêts à le servir, et ils lui demandèrent la permission d'aller dans leur pays pour s'armer comme il convenait, ce qu'il leur accorda aussitôt. Ils partirent tous pour leurs terres, mais ils revinrent bientôt à Paris en bon équipage ; le roi les reçut honorablement, et peu après ils partirent de Paris, et furent coucher à Mont-Lion ; le lendemain le roi se mit en route et donna la conduite de son avant-garde au comte Regnier de Montpellier qui avait une grande haine contre Regnault. Quand ils furent en chemin, le roi appela Regnier, Guyon d'Aufort, le comte Garnier, Geoffroi, Longeon, Oger le Da-

nois, Richard de Normandie et le duc Naïsmes de Bavière, et leur dit : Seigneurs, je vous prie de faire diligence afin que nous puissions prendre les quatre fils Aymon. Naïsmes lui répondit : Nous le ferons. Ils firent sonner les trompettes et rallier l'armée; ils vinrent ensuite à Molins que l'on nommait Aspes. Quand ils furent arrivés, ils aperçurent le château de Montfort : étant arrivés à Aspes ils trouvèrent les trois frères de Regnault qui venaient chasser au bois des Ardennes. Richard, le jeune, portait un cor que Regnault aimait beaucoup; ils étaient au nombre de vingt chevaliers : comme ils retournaient à Montfort, Richard regarda du côté de la Meuse, et aperçut l'armée du roi; il appela Guichard son frère, et lui dit : Quels sont ces gens que je vois là? J'ai ouï dire à un massager que le roi devait nous assiéger. Comme ils conversaient, Guichard vit que l'avant-garde était guidée par Regnier. Richard s'avança et demanda au comte Regnier qui étaient ces gens. Ce sont les gens du roi qui viennent assiéger un château que les quatre fils Aymon ont fait bâtir, je prie Dieu qu'ils puissent réussir. Richard lui répondit : Je suis ami de Regnault, ainsi je ne vous sais pas bon gré de ce que vous dites, car je suis obligé de le défendre. Alors il piqua Regnier si vivement, qu'il le renversa mort; il prit son cheval et le donna à un de ses écuyers. Les Français commencèrent à crier Montjoie-S.-Denis, et les frères de Regnault, Montfort. Il y eut un combat sanglant, car tous les gens de Regnier qui faisaient l'avant-garde furent mis en pièces. Un écuyer vint rapporter au roi que son avant-garde était déruite, et que Richard, frère de Regnault, avait tué Regnier. O Dieu! dit le roi, j'aurais pu perdre Regnier. Il appela ensuite Oger le Danois, et lui dit : Allez avec le duc Naïsmes au secours de notre avant-garde que Richard a presque détruite, avec trois cents chevaliers bien armés. Mais ils se sont déjà retirés dans Montfort avec tout le butin qu'ils ont fait. Quand Regnault vit ses frères revenir avec les dépouilles ennemies, il ne put s'empêcher de les embrasser et de leur demander où ils avaient fait un butin si considérable. Ils lui répondirent : Sachez que le roi vient vous assiéger avec toute son armée; nous revenions de chasser mes frères et moi dans le bois des Ardennes, nous avons rencontré l'avant-garde de Charlemagne sous la conduite du comte Regnier, nous avons combattu ensemble, mais grâce à Dieu nous les avons vaincus; nous en avons tué une partie, et le reste a pris la fuite; nous avons amené le butin que

vous voyez; le comte Regnier est mort ainsi que plusieurs de ses gens.

Regnault leur dit : Je suis charmé que vous ayez fait un pareil butin sur nos ennemis; seigneurs, le temps est venu de se montrer vaillants; que chacun songe à faire son devoir, montrons notre courage au roi. Quand Regnault eut dit cela, ils répondirent : Seigneur, ne craignez rien, nous ne vous manquerons pas.

Ayant entendu la réponse de ses gens, il commença à faire fermer la porte et lever le pont; ils aperçurent de loin Oger avec trois cents chevaliers qui suivaient Richard, qu'il vit rentrer au château; il s'en retourna raconter au roi ce qu'il avait fait. Quand il entendit parler Oger, il fut bien irrité, et jura que jamais il ne retournerait en France que Regnault ne fut pris, et s'il le pouvait prendre, il le ferait pendre et ferait traîner son frère à la queue d'un cheval. Sire, dit Oger, vous le devez, il nous a donné bien de la peine. Sire, dit Foulques de Morillon, nous vous en vengeons, faites investir le château. Volontiers, dit le roi. Il fit sonner de la trompette, et commanda d'environner le château de Montfort. Ce château était bâti sur un rocher, au pied duquel passait la Meuse, d'autre part il y avait une grande forêt, et de l'autre côté une belle prairie. Quand les gens du roi furent logés, il monta à cheval et fut avec peu de compagnie visiter le château, et après l'avoir bien considéré, il dit en lui-même : Grand Dieu! que ce château est fortifié, il dit ensuite à ses gens de penser à bien combattre, car nous ne sommes pas encore à la fin de cette guerre. Il fit arborer son pavillon sur une riche escarboucle qui brillait comme une torche ardente, une pomme d'or de très-grand prix au-dessus. Quand les tentes furent dressées, il entra, fit appeler le duc Naïsmes, et lui dit de ne pas monter à cheval de huit jours, sinon pour s'amuser; car je vais demander du secours partout le royaume, et faire venir des vivres en abondance avant que le château soit assailli. Le duc Naïsmes lui répondit : Sire, vous pouvez mieux faire si c'est votre plaisir; envoyez un messager à Regnault, qui lui dira qu'il vous rend son frère Richard, et vous abandonnez son pays : s'il vous le rend, faites-lui trancher la tête, et s'il le refuse, il faudra soutenir la guerre. Le roi lui répondit : Je ne puis m'assurer d'un messager fidèle. Sire, dit le duc Naïsmes, Oger et moi ferons le message. Je le veux bien, dit le roi, et vous en saïs bon gré, car jamais vous ne m'avez abandonné. Le duc Naïsmes et Oger se préparèrent; ils prirent un rameau

vert pour montrer qu'ils étaient messagers, et ils s'en allèrent seuls. Quand Allard vit venir les chevaliers, il leur demanda qui ils étaient. Seigneur, nous sommes messagers du roi qui nous a envoyés vers Regnault. Allard vint dire à son frère qu'il y avait deux messagers du roi qui voulaient lui parler; on les conduisit devant Regnault, qui les reçut favorablement, et les fit asseoir sur un banc; le duc Naïsmes lui dit ensuite : Le roi vous mande que vous envoyiez votre frère Richard pour en faire à son plaisir; si vous ne le faites, il vous défie et dit que jamais il ne vous laissera qu'il ne vous ait pris, et s'il peut vous tenir, il vous fera tous mourir.

Quand Regnault entendit ces paroles, il rougit du mal-talent et lui dit : Naïsmes, par la foi que je dois à Dieu, si ce n'était que je vous aime, je vous ferais couper les bras, car vous m'avez bien desservi, vu que vous êtes mon parent; vous auriez dû me défendre. Dites au roi qu'il n'aura pas mon frère Richard, qu'il laisse ses menaces, et que nous ne le craignons pas. Partez, car votre présence nous devient à charge. Le duc Naïsmes de Bavière et Oger ne firent aucune demeure; mais partirent sans plus tarder, et retournèrent vers le roi, auquel ils contèrent tout ce que Regnault leur avait dit.

Quand Charlemagne entendit cette réponse, il fut si irrité, qu'il commanda l'attaque du château; il n'y avait que trois portes : à la première Guy et Foulques de Morillon, le comte de Nevers et Oger le Danois furent mis; le duc de Bourgogne et le comte Athundes étaient à la seconde; à la troisième était le vieux Aymon, qui était venu pour combattre contre ses enfans. Le château fut assiégé par un grand nombre de gens, mais Regnault fit une chose dont il eut grand honneur; il dit à ses gens : Seigneurs, je vous prie que vous ne montiez à cheval jusqu'à ce que vous entendiez sonner de la trompette; car je vois les gens du roi qui sont fort occupés, et nous n'aurions pas d'honneur de faire une sortie sur eux; mais quand ils seront un peu reposés, nous leur montrerons notre prouesse.

Au château de Montfort il y avait une fausse porte sur le rocher, par laquelle Regnault et ses frères sortaient à couvert quand bon leur semblait : Regnault connut bien qu'il était temps de sortir sur ses ennemis; il appela Samson le Bordelais, qui était venu à son secours et avait amené avec lui cent chevaliers, et leur dit : Seigneurs, il est temps que nos ennemis sachent qui nous sommes; si nous demeurons davantage, le roi pourra dire que nous sommes lâches. Après que Regnault eut

dit ces paroles, il vint vers son frère Richard, et lui dit : Je ne vous manquerai jamais, car je vous aime autant que moi-même, je vous regarde comme le meilleur de tous les chevaliers. Alors il l'embrassa et dit à ses frères : Faites sonner de la trompette pour préparer la sortie, pour montrer au roi qui nous sommes; si Dieu voulait que nous puissions prendre le comte d'Estampes, j'en serais fort joyeux, car de tous nos ennemis, c'est lui que je crains le plus; il ne pourra nous échapper, il est toujours à l'avant-garde. Alors les quatre frères et tous ceux de leur compagnie s'armèrent et sortirent tous par la fausse porte du château sans faire de bruit : ils tombèrent avec tant de précipitation et de fureur sur l'armée du roi, qu'ils renversèrent soldats, tentes et pavillons. Il fallait voir Regnault monté sur Bayard, et les armes qu'il faisait, car celui qu'il rencontrait pouvait se regarder comme malheureux. Il n'atteignait personne qu'il ne le renversât. Quand les gens du roi virent leurs ennemis, ils coururent aux armes et vinrent contre les gens de Regnault. Le vieux Aymon entendit le bruit, monta à cheval lui et ses gens, et se mit en bataille contre ses enfans. Regnault, voyant son père, fut bien fâché et dit à ses frères : Voici notre père, cédonz-lui la place, je ne voudrais pas qu'aucun de nous le frappât. Ils se tournèrent d'autre part, mais leur père vint sur eux, et les maltraita cruellement. Regnault, voyant que son père les attaquait si vivement, lui dit : Mon père, vous faites mal, vous devriez nous secourir, vous nous faites pis que les autres : il me paraît bien que vous ne nous aimez pas; il vous déplait que nous soyons si courageux contre le roi, car vous nous avez déshérités. Nous avons fait faire ce petit château pour notre retraite, et vous-même venez le détruire, ce n'est pas bien agir; si vous ne nous faites pas de bien, ne nous faites pas de mal. Je vous jure que si vous avancez, je vous donnerai un tel coup d'épée, que vous aurez lieu de vous en repentir.

Aymon fut très-irrité d'entendre son fils parler ainsi, car il connaissait bien Regnault; mais il ne pouvait faire autrement, tant il redoutait le roi; ainsi il se retira sans rien dire à son fils.

Pendant que Regnault faisait des reproches à son père, le roi Charlemagne, Aubry, Oger, le comte Henri, et Foulques de Morillon arrivèrent; quand Regnault les aperçut, il fit sonner la trompette pour rallier ses gens : quand ils furent réunis, un chevalier, nommé Thiéri, fit courir son cheval contre les gens de Regnault, mais quand

Allard le vit, il piqua son cheval et courut sur Thiéri, le frappa si rudement, qu'il lui passa son épée au travers du corps : quand le roi vit tomber le chevalier Thiéri, il fut si irrité, qu'il commença à dire : Seigneurs, prenez vengeance de ces malheureux qui nous maltraitent. Quand le vieux Aymon entendit ainsi parler le roi, crainte d'en être blâmé, il piqua son cheval, et frappa si cruellement un chevalier de ses gens, qu'il lui abattit la tête. Père, lui dit son fils Regnault, vous agissez bien mal de tuer ainsi mes gens, mais si ce n'était pas la crainte d'être blâmés, nous nous en vengerions. Il dit ensuite : Ah ! ma mère, quel chagrin pour vous d'apprendre tous les maux que mon père nous a faits aujourd'hui. Quand Foulques de Morillon vit que les gens de Regnault se défendaient courageusement, il s'écria : Sire, que vois-je ? je pense qu'on vous oublie ; faites arrêter les traîtres, et qu'ils soient tous pendus aussitôt.

Les Français ayant entendu ce que disait Foulques de Morillon, piquèrent leur chevaux et frappèrent sur les gens de Regnault avec tant de fureur, qu'ils les firent reculer. Allard, voyant reculer ses gens, en fut si irrité, qu'il mit l'épée à la main et repoussa les ennemis avec tant de fureur, que les Français en furent surpris ; il y eut beaucoup de chevaliers tués, personne n'osait se trouver devant Regnault, car il renversait tout ce qui se trouvait à son passage ; les parens n'épargnèrent pas leur famille, car ils se tuaient comme des bêtes. Yon de Saint-Omer, qui montait un fort cheval, renversa mort à ses pieds un chevalier nommé Guyon. Regnault en fut irrité, il prit son enseigne et dit à ses gens : Faites en sorte que j'aie ce cheval, je serais très-fâché de ne pas l'avoir, car je le mettrais avec Bayard. Quand Guichard aperçut le désir de son frère, il piqua son cheval, tua Yon et amena le cheval vers son frère Regnault, lui disant : Voici le cheval que vous avez tant désiré. Regnault le remercia de ce présent et lui dit : Nous avons maintenant deux chevaux auxquels nous pouvons nous fier ; montons dessus promptement. Guichard, entendant son frère, monta sur son cheval, donna le sien en garde à un écuyer. Quand Regnault revint à la bataille, et qu'il vit son père, il fut si irrité que peu s'en fallut qu'il ne perdît les sens, et lui dit par reproche : Mon père, vous ne vous faites pas estimer d'agir aussi mal contre nous que vous le faites. A Noël et Pâques, on doit se réconcilier avec ses ennemis, mais vous ne le faites pas ; au contraire vous venez nous attaquer à force ouverte, et nous faites du mal au-

tant qu'il est en votre pouvoir ; vous ne nous traitez pas comme vos enfans. Le duc Aymon dit alors à Regnault : Prenez bien garde, car si Charlemagne peut vous tenir, tout le monde ne vous garderait pas d'être pendu. Père, dit Regnault, laissez cela, venez nous aider, et le roi sera bientôt détruit. Va ! malheureux, Dieu te maudisse ! dit le père, je suis trop vieux pour commettre une trahison. Père, dit Regnault, je vois bien que vous ne nous aimez pas, prenez garde à moi ! Après avoir dit ces paroles, il piqua Bayard, frappa un nommé Guymard, et le tua. Aymon, voyant que ce chevalier était tué, piqua son cheval, et armé d'un bâton de fer, il ordonna le combat, car il voyait bien que ses gens avaient le dessous. Il commanda aux Français de se retirer, il était temps de commencer : et comme on se préparait à le faire, Bérard le Bourguignon frappa si rudement Simon le Bernois, qu'il le renversa mort à ses pieds.

Quand les quatre fils Aymon virent que Simon était mort, ils en furent bien fâchés ; ils piquèrent leurs chevaux et fondirent à travers les rangs pour se venger de ses ennemis : Regnault fit bien ressentir sa présence, car il fit périr trois cents chevaliers que le roi regretta beaucoup. Allard fendit la presse, vint joûter contre le comte d'Estampes, et lui passa sa lance au travers du corps, dont il mourut sur-le-champ. Quand Richard vit cela, il vint auprès d'Allard, et l'embrassa en lui disant : Bon frère, bénie soit l'heure à laquelle vous êtes né, car vous nous avez vengé d'un grand ennemi. Il fit sonner la trompette pour rallier ses gens. Quand le roi vit le grand dommage que les quatre fils Aymon lui faisaient, il s'écria : Seigneurs, retirons-nous et retournons à nos tentes ; je vois que nous ne pourrions prendre ce château que par la famine, car ils sont très-courageux. Quand les barons entendirent son commandement, ils lui dirent qu'ils étaient prêts à obéir, et comme ils voulaient partir, Regnault vint à bride abattue et fit reculer les gens du roi jusqu'à leurs tentes ; ils firent prisonniers Antoine, Guenereux, le comte de Nevers, et Thierry l'Ardenois, car personne ne pouvait résister à Regnault ni à ses frères. Dès qu'il vit les gens du roi prendre la fuite, il fit sonner la retraite, et ses gens se retirèrent joyeusement au château ; pour lui et ses frères ils marchèrent derrière eux. Aymon leur père voulut s'opposer à leur marche, mais Regnault frappa si rudement le cheval de son père, qu'il le renversa mort, car il ne voulut pas tuer son père. Quand Aymon vit

son cheval tué, il mit l'épée à la main pour se défendre ; mais sa défense aurait été de bien peu de valeur, car ses enfans l'auraient fait prisonnier, si Oger ne l'eût secouru. Que vous semble de vos fils, lui dit-il ? Ils sont trop courageux. Quand Aymon fut remonté de cheval, il dit à ses gens : Poursuivons ces misérables, car s'ils vivent long-temps, ils nous feront du tort. Regnault, voyant son père qui pressait ainsi ses gens, tourna Bayard, et, secouru de ses frères, firent fuir les gens de leur père, car personne ne pouvait endurer le courage de Regnault. Le roi, voyant le grand courage de Regnault, fit le signe de la croix, piqua son cheval, alla vers Regnault, et lui dit : Je vous défends d'aller plus avant ! Quand il vit le roi, il se retira et dit à ses gens : Retirez-vous, voici le roi ; je ne voudrais pas que personne de nous mit la main sur lui. Quand les gens de Regnault entendirent ces paroles, ils retournèrent dans leur château, bien contents de leur journée ; quand ils furent tous entrés, ils firent lever les ponts, se désarmèrent, puis s'assirent à table : il y avait avec eux grand nombre de prisonniers. Après le souper, Regnault remercia son frère de ce qu'il avait tué le comte d'Estampes.

Charlemagne, voyant que Regnault était entré dans le château, s'en retourna dans sa tente, et jura que jamais il ne partirait de là qu'il n'eût pris le château et les quatre fils Aymon. Ils furent treize mois au siège de Montfort, ne passant pas une semaine sans combattre, et quand ils ne combattaient pas, ils allaient à la chasse. Regnault parlait aux Français pour avoir la paix, et disait à Oger : Sire, je vous prie de dire à Charlemagne que personne ne nous prendra jamais, parce que notre château est bien muni de vivres ; dites-lui qu'il ne cherche point à prendre par force ce qu'il peut avoir de bonne volonté : il peut avoir le château et nous aussi ; je lui remettrai le château de Montfort, pourvu que mes frères, nos gens et moi sortent sains et saufs, et que la guerre finisse, car il y a long-temps qu'elle dure. Oger lui répondit : Je vous promets que je le dirai au roi, et s'il veut me croire, il le fera. Comme Regnault et Oger parlaient ensemble, Foulques de Morillon arriva, et dit à Regnault : Vous êtes un insensé, je vous ai entendu : vous nous laisserez Montfort, car il n'est point à vous. Foulques, dit Regnault, vous m'avez souvent desservi : je vois bien que la mort de Berthelot est l'unique sujet de la haine de Charlemagne contre moi ; vous savez bien que c'était à mon corps dé-

fendant ; je vous prie de dire au roi qu'il nous fasse grâce ; si vous le faites, vous n'en pourrez retirer que de l'honneur. Foulques lui répondit : Toutes vos propositions ne pourront vous sauver la vie ni à vos frères. Foulques, lui dit Regnault, vous nous menacez trop, sachez que nous valons mieux que vous ; ainsi agissez comme vous voudrez.

Charlemagne fit battre l'arrière-ban dans tout son royaume pour rassembler ses troupes ; quand ce fut fait, il dit à ses barons : Seigneurs, je suis bien irrité contre les quatre fils Aymon, qui ont détruit mon pays ; leur château est si bien fortifié, qu'on ne peut le prendre que par la famine : or, je vous demande avis sur ce que je dois faire, et suivrai ce que vous me direz. Les barons ne répondirent rien à cette plainte du roi ; mais le duc Naimes lui dit : Sire, voulez-vous me croire ? je vous donnerai un bon avis : retournons en France, et dans un meilleur temps nous reviendrons assiéger ce château. Je vous assure que Regnault n'est pas si enfermé qu'il ne puisse aller chasser quand bon lui semble ; homme qui peut entrer et sortir, n'est pas bien assiégé. Regnault et ses frères sont des chevaliers si courageux, que l'on ne peut pas si facilement les détruire ; tel est mon conseil. Hernier de la Seine dit ensuite : Seigneurs, voici mon conseil : donnez-moi le château et cinq lieues de terrain aux environs, je vous promets qu'avant un mois je vous rendrai Regnault et ses frères prisonniers. Le roi lui répondit : J'y consens, si vous faites ce que vous me proposez. Sire, répondit Hernier, je vous promets de réussir.

Hernier de la Seine dit au roi : Sire, il me faut un bon capitaine avec mille chevaliers courageux ; je les ferai passer sans bruit sous la montagne, et je les menerai devant le château. Le roi envoya chercher aussitôt Guyon de Bretagne, lui commanda de choisir mille combattans, et de faire tout ce que dirait Hernier. Quand Hernier fut armé de tout point, il monta à cheval, alla jusqu'à la porte du château de Montfort, et dit à tous ceux qui gardaient la porte : Seigneurs, je vous prie d'avoir pitié de moi et de me faire entrer, autrement je suis mort, car Charlemagne me poursuit pour me faire pendre, à cause que je lui ai dit beaucoup de bien de Regnault : j'ai quelque chose à lui dire, s'il veut m'entendre. Quand les gardes l'eurent entendu s'exprimer ainsi, ils baissèrent le pont et le laissèrent entrer, en le saluant humblement ; mais ce traître les trompait cruellement. Le roi fit préparer Guyon de Bretagne et mille chevaliers avec

lui, et l'envoya passer sans bruit sous la montagne; il les fit embusquer près du château en attendant ses ordres.

Hernier fut introduit dans le château de Montfort. Regnault n'eut pas plutôt appris qu'il était arrivé un chevalier de Charlemagne, qu'il l'envoya chercher; quand on l'eut amené devant lui, il lui demanda qui il était; il lui répondit: Sire, j'ai nom Hernier de la Seine; j'ai attiré l'indignation du roi rapport à vous, c'est pour cela que je me suis réfugié ici. Ami, dit Regnault, puisque vous êtes de mon parti, soyez le bienvenu; dites-moi, je vous prie, comme est disposé le camp du roi? Sire, dit Hernier, ils souffrent beaucoup, ce qui est cause que bien des barons n'y peuvent rester, dont le roi est bien fâché; je vous promets que si l'armée s'éloigne, vous pourrez gagner. Ami, dit Regnault, si cela est, je suis content.

Quand l'heure du souper fut venue, Regnault et ses frères se mirent à table, et soupèrent joyeusement avec le traître Hernier. Après le souper, les chevaliers allèrent se coucher, car ils étaient très-fatigués, parce qu'ils n'avaient cessé de batailler. Hernier, pour cette nuit, fut très-bien traité, car Regnault l'avait recommandé. Quand tous les chevaliers furent endormis, Hernier ne dormait pas, mais il se leva et s'arma; il alla ensuite au pont, coupa les cordes qui le soutenaient, monta sur la muraille et trouva celui qui faisait le guet; il lui coupa la gorge après lui avoir ôté les clefs; il alla ensuite ouvrir la porte. Alors Guyon de Bretagne, voyant le château ouvert, entra dedans lui et ses gens, et ils firent main-basse sur tout ce qu'ils recontraient. Dieu sauva Regnault et ses frères de cette cruelle trahison. Les valets d'écurie, qui s'étaient enivrés, allèrent se coucher. Quand ils furent tous endormis, le cheval d'Allard, qui était extrêmement orgueilleux, commença à faire noise aux autres; Richard et Allard, entendant le bruit des chevaux, se levèrent aussitôt, et aperçurent reluire les armes au clair de la lune; ils allèrent au lit où avait couché le traître Hernier, mais ils ne le trouvèrent pas, ce qui les surprit beaucoup. Alors Regnault s'éveilla et demanda: Qui êtes-vous? laissez dormir les chevaliers. Allard s'écria: Regnault, nous sommes trahis, car Hernier introduit les gens de Charlemagne ici, et ils détruiront les nôtres. Quand Regnault l'eut entendu, il se leva promptement, s'arma et cria fort haut: Mes amis, du courage! nous en avons besoin plus que jamais. Regnault n'avait que trente chevaliers avec lui dans le donjon, car tous

les autres étaient dans la basse-cour, qui ressemblait à une petite ville, dans laquelle Guyon, à la tête de ses gens, faisait un grand carnage.

Regnault, voyant venir Hernier avec cent chevaliers, s'écria: Mes frères, avancez, car si Dieu ne veut nous secourir, nous sommes perdus. Alors ils se mirent à combattre avec tant de fureur, que personne n'en approchait qu'il ne lui en coûtât la vie: la basse-cour commençait à s'émouvoir, et le combat devint très-opiniâtre. Quand les gens de Charlemagne virent que ceux du donjon se défendaient fort bien, ils mirent le feu à la basse-cour et commencèrent à abattre les maisons; le feu en peu de temps atteignit le donjon. Regnault, se voyant ainsi surpris, dit à ses frères: Que ferons-nous ici? si nous y restons, nous périrons, car le feu augmente. Il dit ensuite à ses frères de le suivre. Ils sortirent par la fausse-porte, mais ils furent plus embarrassés qu'auparavant, car ils ne savaient de quel côté se tourner. Voyant que le château était tout en flammes, ils se retirèrent dans un souterrain, et y défendirent courageusement leur vie. Hernier les aperçut, et vint avec ses gens les assaillir. Regnault se défendit courageusement, mais il pensa qu'il devait aller secourir leurs gens, et ils sortirent du souterrain.

Le combat recommença plus fort, car Regnault mettait en pièces tout ce qui se trouvait devant lui: il avait mis son écu derrière lui, et à grands coups d'épée il fit une telle destruction des gens de Charlemagne, que la terre était toute couverte de sang. Quand Regnault vit ses ennemis ainsi détruits, il dit à ses frères: Nous avons bien tort de nous cacher ainsi; pensons à bien combattre, les traîtres seront bientôt vaincus. Il parvint jusqu'à la porte du château, qu'il ferma, et leva le pont; il revint ensuite dans la mêlée, où ses frères détruisaient les chevaliers.

CHAPITRE IV.

Comme Regnault, après avoir détruit les gens de Charlemagne, fit pendre les douze qui étaient restés, et tira Hernier à quatre chevaux, brûler ensuite ses membres, et en jeter les cendres au vent.

Le traître Hernier était en la mêlée du donjon, Regnault avait fermé la porte et levé le pont, c'était pourquoi il ne craignait plus l'armée du roi; il se mit dans la mêlée si vivement, avec ses frères, qu'il ne resta que le traître Hernier et douze autres. Quand Regnault vit qu'ils étaient tous détruits, ils prirent le traître Hernier, et le lièrent chaque

membre à la queue d'un cheval; on fit monter chaque cheval par un page, ils le firent tirer à quatre chevaux, ainsi il fut démembré; après qu'il fut mort, Regnault fit faire un grand feu, fit jeter les douze dedans, et fit jeter les cendres au vent.

Charlemagne eut bientôt appris que Regnault avait détruit tous les gens d'Hernier, l'avait fait tirer à quatre chevaux, et fait pendre plusieurs de ses gens. Charlemagne dit en lui-même: Que je suis maltraité par ces quatre chevaliers! J'ai bien mal fait quand je leur ai donné l'ordre de chevalerie. On a bien raison de dire que l'on donne souvent des armes contre soi; je suis désespéré. Leur oncle tua mon fils Lohier, Regnault mon neveu Berthelot que j'aimais si chèrement; et ils viennent de pendre mes gens et faire mourir les autres. Je ne pourrai donc pas me venger de quatre simples chevaliers? mais je ne partirai point d'ici que je ne sois vengé ou je perdrai tout. Sire, dit Foulques de Morillon, vous avez raison, cependant Regnault ne vous craint point; car il n'eut point fait pendre vos gens en dépit de vous. Le duc Naimes lui dit: Sire empereur, si vous m'eussiez cru, vous n'eussiez pas perdu les meilleurs de vos gens; mais vous avez voulu croire Hernier, et vous voyez ce qui vous est arrivé. L'empereur, entendant ce que Naimes disait, reconnut la vérité, et ne sut que répondre; mais il baissa la tête de honte. Regnault et ses frères montèrent sur les murs et regardèrent autour du château; ils virent la basse-cour, où tous les vivres et la garnison étaient en proie aux flammes. Regnault dit alors à ses frères: Nous allons perdre nos vivres; nous sommes heureux d'avoir sauvé nos jours; il est impossible que nous restions davantage ici. Frère, dit Allard, vous parlez sagement, nous suivrons votre avis, nous ne vous quitterons jamais.

Quand les trois frères se furent accordés, ils préparèrent leurs meilleures affaires, et attendirent jusqu'à la nuit; quand tout fut préparé, ils montèrent à cheval, et Regnault leur dit: Seigneurs, combien sommes-nous? Nous sommes, répondit Allard, environ cinq cents. C'est assez, dit Regnault, mais que ferons-nous? Tenons-nous tous bien ensemble sans rien craindre, nous gagnerons l'Allemagne, et si les gens de Charlemagne nous attaquent, il faudra nous défendre courageusement et tâcher de l'emporter sur eux. Quand il fut temps de monter à cheval, Regnault monta sur Bayard, et les autres chacun sur le

leur; ils firent ouvrir la porte, et sortirent sans bruit. Quand ils furent sortis, Regnault regarda tristement le château, et dit: Adieu, beau château, quel dommage de te voir ainsi détruit! Il fût bâti il n'y a que quatre ans. Nous sommes forcés d'y laisser nos richesses.

Quand Allard vit Regnault si triste, il lui dit: Frère, vous avez bien tort de vous attrister ainsi, vous qui êtes un des plus vaillants chevaliers que je connaisse; consolez-vous, je vous jure, au nom de tous les saints, qu'avant qu'il soit deux ans, vous aurez votre château qui en vaudra plus de quatre. Partons, car nous n'avons plus affaire ici. Frère, dit Regnault, j'ai toujours trouvé de la prudence dans vos avis. Prenez l'avant-garde entre vous et Guichard, Richard et moi serons derrière. Sire, dit Allard, soit fait comme il voudra. Alors Allard et Guichard se mirent à la tête avec cent chevaliers, ils mirent les chariots au milieu; Regnault et Richard venaient après, avec le reste de leurs gens; mais les gens de Charlemagne les aperçurent. Quand le roi sut que Regnault se sauvait, il fut très-irrité, et fit crier aux armes; alors l'armée se mit en mouvement. Quand Allard et Guichard, qui allaient devant, virent qu'ils ne pouvaient passer sans combattre, ils piquèrent leurs chevaux contre Charlemagne. Regnault prit avec lui vingt des plus vaillants chevaliers, et leur dit: Prenez ces sommiers et passez devant sans vous arrêter, j'irai aider mes frères. Sire, lui répondirent-ils, nous ferons vos commandements. Regnault piqua Bayard, courut dans la mêlée, où il montra toute sa valeur et fit trembler les gens de Charlemagne; ceux de Regnault passèrent au-delà de l'armée, et Charlemagne perdit plusieurs de ses gens dans cette journée. Quand Regnault eut passé, il trouva ses sommiers et ses chevaliers qui les conduisaient; il en fut bien charmé, et dit à ses frères: Marchons. Il suivait ses gens avec son frère Guichard; Charlemagne, ayant appris que Regnault s'en allait, fut bien joyeux de ce qu'il avait laissé le château; mais il les fit poursuivre par son armée; Regnault fit marcher ses gens devant lui, et en donna la conduite à Allard et à Guichard, à qui il dit: Si les gens du roi vous attaquent, vous vous défendrez tous très-courageusement. Charlemagne s'avança, suivi d'Oger le Danois, du duc Naimes de Bavière, Foulques de Morillon et plusieurs autres. Charlemagne, qui était bien monté, apercevant les quatre frères, leur cria: Avec l'aide de Dieu, vous périrez, malheureux que vous êtes; c'est

aujourd'hui que je vous fais tous pendre. Sire, dit Regnault, il n'en sera pas ainsi que vous le dites; car, si Dieu nous donne la force, nous nous défendrons courageusement. Alors il vint comme un forcené pour frapper Charlemagne, mais il manqua son coup. Dames Hugesse mit entre Charlemagne et lui, et eut le cœur percé du coup de lance que Regnault voulait donner à Charlemagne, qui cria à ses gens : Seigneurs, saisissez-vous de ces malheureux; s'ils nous échappent, je ne serai jamais content. Regnault revint vers ses gens, et leur dit : Seigneurs, ne craignez rien tant que je serai en vie, marchez hardiment et sans rien craindre. Pendant treize lieues ils furent poursuivis par les gens de Charlemagne; mais il ne perdirent pas un seul homme, et ils vinrent jusqu'à la rivière. Le roi appela tous ses barons, et leur dit : Seigneurs, laissons la poursuite, ce serait folie de les poursuivre, car nos chevaux sont très-fatigués. Je crois que Regnault a le diable à son commandement pour agir comme il le fait; restons auprès de cette rivière. Sire, répondirent les barons, nous nous conformerons à vos ordres. Alors on déchargea les sommiers et l'on dressa les tentes. Le roi fit ôter ses armes, et préparer à manger; car de toute la journée ils n'avaient pu le faire.

Quand Regnault fut éloigné de l'armée de Charlemagne, il trouva une belle fontaine bordée de verdure; cet endroit lui parut délicieux, et dit à ses frères : Voici un endroit propre à faire paître nos chevaux. Sire, dit Allard, vous avez raison. Alors ils déchargèrent leurs sommiers et les firent paître; mais les chevaliers ne se trouvèrent pas à leur aise, car ils n'avaient rien à manger.

Jusqu'ici Charlemagne ne pouvait se flatter de s'être vengé des quatre fils Aymon. Il avait campé vers la rivière où il s'était lassé de poursuivre Regnault. Le lendemain au jour, Charlemagne dit au duc Naimes : Que ferons-nous? Sire, dit Naimes, si vous me voulez croire, nous retournerons en France, je crois qu'il est inutile d'aller plus avant, parce que le bois est épais et la rivière trop périlleuse. Comme le roi et le duc Naimes parlaient ensemble, ils virent venir plusieurs chevaliers : dès qu'ils furent approchés, le roi appela Bridelon, Regnier et Oger, et leur dit : Je veux que vous retourniez à Paris avec moi. Ils furent tous bien contents, et dirent au roi : Sire, c'est le meilleur avis que vous puissiez suivre. Charlemagne fit publier dans le camp que chacun plât bagage pour s'en retourner. Sire, dirent les barons, nous sommes à vos ordres. Chacun alors se mit

en route. Le roi retourna à Paris, et les barons chacun dans leur pays. Quand Charlemagne fut arrivé à Paris, il fit venir ses barons devant lui, et leur dit : Seigneurs, mon pouvoir est donc de bien peu de valeur, puisque je n'ai pu me venger des quatre fils Aymon. Je pense qu'ils retourneront en leur pays ou en leur château; s'ils y retournent, nous irons les assiéger de nouveau. Sire, dit le duc Naimes, ils ne le feront pas; ils sont dans la forêt des Ardennes, mais elle est si grande que je pense qu'ils y mourront de misère. Cela pourrait bien être, dit Charlemagne; que mille maux puissent leur arriver! Alors il se tourna vers Oger, et lui dit : Prenez avec vous Gérard, Foulques l'Allemand et aussi Dion de Montdidier, puis vous donnerez le congé aux autres. Sire, dit Oger, vos ordres seront exécutés. Les barons firent ce que le roi avait ordonné, ils donnèrent congé à tous les chevaliers, qui retournèrent chacun dans leur pays. Comme le duc Aymon s'en retournait, il arriva vers la fontaine où ses fils se reposaient. Quand il les aperçut, il dit à ses gens : Seigneurs, conseillez-moi comme je dois agir contre mes enfants; si je les attaque, leur perte est certaine, et j'en serai fâché; si je ne les attaque point, je serai un parjure; mais à Dieu ne plaise que je passe pour un traître. Sire, dit Emofroid, si vous attaquez vos enfants, vous ne ferez point mal, puisque vous l'avez promis au roi; prenez garde d'être parjure! Vous parlez juste, lui répondit Aymon, je ferai si bien que je ne serai point blâmé. Alors il appela deux de ses chevaliers, et leur dit : Allez vers Regnault et ses frères, et les défiez de ma part. Sire, dirent les chevaliers, vous nous commandez une chose qui nous répugne, mais puisque vous le voulez, nous le ferons. Alors ils allèrent vers Regnault, qui fut bien fâché de voir des messagers de son père. Il dit à ses frères : Seigneurs, armons-nous, sans cela nous serions bientôt vaincus; car je connais toute la colère de mon père contre nous. Frère, dit Richard, vous avez raison. Cependant les chevaliers arrivèrent auprès de Regnault, qui alla au-devant d'eux, et leur demanda : Seigneurs, qui êtes-vous, et quel sujet vous amène ici? Alors un des chevaliers lui dit : Nous venons vous défier de la part de votre père. Seigneurs, dit Regnault, je m'en suis douté quand je vous ai aperçus venir; retournez, et dites à mon père de vouloir bien nous accorder trêve; il ne serait pas naturel de voir un père qui combattait ses propres enfants. Sire, dit le chevalier, préparez-vous toujours à vous défendre, car il vous attaquera. Les cheva-

liers s'en retournèrent, et dirent à Aymon qu'ils avaient fait leur message. Quand le vieux Aymon les eut entendu, il ne resta pas long-temps, il piqua son cheval et courut sur ses enfants. Regnault, voyant venir son père au-devant de lui, lui dit : Hélas! mon père, que faites-vous? nous n'avons pas de plus cruel ennemi que vous; si vous ne voulez par nous défendre, du moins ne nous faites pas de mal.

Malheureux, dit Aymon, voulez-vous donc toujours demeurer dans les bois? vous ne valez pas un fétu; pensez à vous défendre, car si vous êtes pris, vous périrez dans les tourmens. Père, dit Regnault, vous avez tort; je me défendrai donc puisqu'il le faut, je ne puis faire autrement. Quand Aymon entendit cela, il courut sur ses enfants la lance baissée, comme si c'eût été des étrangers. Regnault cria à ses frères, et leur dit : Seigneurs, pensons à nous défendre, le danger est pressant. Il piqua Bayard, et se mit dans la mêlée, où il combattit avec tant de courage, que les gens de son père en furent surpris. Le combat s'animait; mais Regnault fut obligé d'abandonner, parce que son père avait plus de monde.

Regnault, voyant que de cinq cents hommes il ne lui en restait plus que cinquante, dont plusieurs étaient blessés, le duc Aymon ayant bien perdu des siens, se sauva sur une montagne, toujours poursuivi par son père, qui pensait bien se saisir d'eux. Quand Regnault se vit sur cette montagne, il dit à ses frères : Ne quittons pas ce lieu, il est très-propre pour nous défendre. Il eut quantité de chevaliers de tués, et le bon cheval d'Allard y périt : son maître, le voyant mort, mit aussitôt l'épée à la main, et se défendit vaillamment; Richard courut auprès de lui pour le secourir; Aymon et ses gens s'efforçaient de le prendre. Le combat devint encore plus terrible qu'auparavant, et Allard aurait été pris. Si Regnault ne l'eût secouru en se jetant dans la mêlée et renversant son père. Vous avez mal agi contre mon frère, lui dit-il. Il retira Allard et le fit monter en croupe. Quand Bayard se sentit chargé de deux écuyers, il se tint la tête haute, et se redressa tellement, que Regnault en fut surpris. Il combattit long-temps ayant son frère en croupe, et il se retira. Les quatre fils Aymon, excepté Regnault, étaient harrassés par la fatigue : de temps en temps Regnault recourait sur ses ennemis. Quand il vit que ses gens étaient bien éloignés, il piqua Bayard et vint les rejoindre, son cheval volait avec une vitesse incroyable.

Pendant que Regnault s'en retournait, Emo-

froid, qui était un des vaillans chevaliers de Charlemagne, vint monté sur un cheval dont le roi lui avait fait présent; quand il fut près de Regnault, il lui dit : Traître, vous allez périr ou être pris; je vous remettrai entre les mains de Charlemagne. Il donna un coup dans l'écu de Regnault, et lui, comme un désespéré, le frappa si rudement, qu'il le renversa mort à ses pieds; il prit ensuite le cheval par la bride, et dit à Allard : Mon frère, montez sur ce cheval, je vous le donne. Allard le remercia du beau présent qu'il lui faisait. Alors il descendit de dessus Bayard et monta sur le cheval d'Emofroid; il le piqua et vint joûter contre un des chevaliers de son père, nommé Alfroid, si rudement, qu'il le tua. La bataille recommença plus fort qu'auparavant; car à ce moment il y eut de tué un des meilleurs chevaliers d'Aymon, qui s'écria : Seigneurs, vengeons la mort d'Emofroid, le bon chevalier que le roi m'avait donné. Quand ses gens l'entendirent ainsi parler, ils se jetèrent comme des furieux sur Allard, lui firent abandonner la place, et si ce n'eût été une petite rivière, Regnault et ses frères eussent eu beaucoup d'affaires.

Si Regnault eût eu seulement cinquante chevaliers au passage de la rivière, il eût détruit tous les gens de son père; mais, faute de gens, il fut obligé de quitter la place, et ne put sauver avec lui que quatorze chevaliers, ce qui le chagrina beaucoup, de voir que de cinq cents hommes il lui en restait si peu; ils auraient peut-être bien été pris, si ce n'eût été la rivière. Regnault, voyant tant de gens périr dans cette affaire, ne put retenir ses larmes : l'histoire rapporte qu'Aymon son père pleurait aussi. Après avoir versé un torrent de larmes, il dit : Hélas! mes enfants, que j'ai de douleur d'avoir causé votre perte; vous vivrez donc désormais errans et fugitifs, vous manquez de tout, et je ne puis vous secourir. Après avoir donné un libre cours à ses larmes, il ordonna d'enterrer tous les morts; il fit mettre Emofroid sur une litière, et s'en alla à Dordogne, où il ne coucha qu'une nuit; le lendemain, il fit porter la litière par deux mules, et alla à Paris devant le roi, auquel il dit : Sire, comme je m'en retournais dans mon pays, j'ai trouvé mes enfants avec cinq cents chevaliers dans le bois des Ardennes; j'ai voulu les prendre prisonniers, mais je n'ai pu, car ils m'ont fait beaucoup de mal.

Je les ai détruits, à la réserve de quatorze, qui se sont échappés avec eux; mais avant que je les eusse tués, ils ont tué votre chevalier Emofroid,

et nous les avions pris si ce n'eût été la rivière. Quand le roi entendit ces paroles, il en fut si irrité, qu'il devint furieux, et dit à Aymon : Parbleu, votre excuse est bien mauvaise ; car jamais corbeau ne mangea ses petits ; ce n'est pas à moi à qui vous en pourriez imposer. Quand Aymon entendit le roi lui parler avec tant de colère, il lui dit : Sire, sachez que ce que je vous dis est la pure vérité ; je suis prêt à l'affirmer à la face du ciel et des hommes. Aymon, dit le roi, je vous connais, car s'il ne dépendait que de vous, vos fils seraient seigneurs de France. Sire, dit Aymon, si vous êtes irrité, je n'en suis pas cause ; de plus, s'il se trouve un chevalier qui veuille soutenir ce que vous avancez, je lui prouverai qu'il est un fourbe. Vous n'avez jamais aimé vos plus fidèles chevaliers, vous avez préféré des flatteurs, et il n'en est jamais résulté que du mal. Il remonta à cheval, et retourna dans son pays sans prendre congé du roi ; peu s'en fallut qu'il ne lui remit son service. Il arriva à Dordogne, où il trouva la duchesse qui venait au-devant de lui, et lui demanda comme il avait agi.

Le duc Aymon répondit qu'il avait bien mal agi ; car, dit-il, j'ai trouvé nos enfans au bois des Ardennes, je les attaquaï cruellement pour tâcher de les prendre, ce que je n'ai pu faire ; au contraire, ils ont endommagé mes gens, et en ont tué un grand nombre. Il est vrai que sans la valeur de Regnault, j'aurais pris Allard ; mais il le retira de la bataille, et le fit monter en croupe sur Bayard ; il fit ensuite un si grand carnage, que personne n'osait aller à sa rencontre ; il a tué Emofroid, un chevalier du roi, il a même emmené son cheval malgré nous. Je retournai à Paris, je racontai au roi ce qui s'était passé. La duchesse l'interrompit en lui disant : Vous avez agi cruellement de leur avoir fait tant de maux ; vous qui devriez les défendre, vous leur faites pis que les autres. Ne sont-ils pas vos enfans ? Hélas ! vous devriez avoir pour eux l'amitié d'un père : bénie soit l'heure où ils sont nés ; je voudrais qu'ils vous eussent fait prisonniers, afin de leur faire rendre ce qu'ils ont perdu. Je suis bien aise de ce que le roi est irrité contre vous ; car il ne pourra faire de mal ni à vous, ni à vos enfans. Le duc Aymon dit : Dame, vous avez raison, je vous promets dorénavant de ne leur faire plus aucun mal.



Comme après que le duc Aymon eut vaincu ses enfans, ils se retirèrent dans la forêt des Ardennes, comme des bêtes sauvages ; comme ils allèrent ensuite trouver leur mère, qui leur donna de l'argent pour combattre Charlemagne.

APRÈS que Regnault et ses frères eurent été longtemps dans la forêt des Ardennes, ils commencèrent à marcher ; ils n'osaient aller dans les villes pour acheter des vivres ; ils étaient cependant bien pressés par la faim et le froid à cause des neiges ; la plupart des gens mouraient. Regnault et ses frères en échappèrent, ils n'avaient que quatre chevaux, Bayard et trois autres, et n'avaient ni blé, ni avoine à leur donner ; ils ne vivaient que de racines, pourquoi les chevaux étaient si maigres, qu'à peine pouvaient-ils aller, excepté Bayard qui se portait bien, car il vivait mieux avec des racines, que les trois autres avec de l'avoine. Les quatre vaillans fils Aymon menèrent long-temps cette vie malheureuse ; leurs armures étaient rouillées, leurs selles et leurs brides étaient pourries ; ils étaient devenus noirs et velus. Regnault avait un air si terrible, qu'aucun homme n'osait en approcher. Quand il se vit si malheureux, il dit à ses frères : Je suis fort surpris que nous ne prenions aucun avis sur notre malheur, je crois que nous avons perdu courage ; nous ne serions pas si malheureux que nous sommes : nos harnois et nos chevaux ne valent plus rien, et nous n'avons plus d'argent pour en acheter ; prenons donc conseil sur ce qui nous reste à faire.

Quand Allard eut entendu Regnault parler ainsi, il lui dit : Bon frère, il y a long-temps que je m'en suis aperçu, mais je craignais de le dire, appréhendant que vous n'en fussiez pas content ; mais si vous le voulez, je vous donnerai un bon conseil. Nous avons souffert ici bien des peines, et ne pouvons aller en aucun pays ; car vous savez que tous les barons de France, nos père et mère et tous nos parens nous haïssent mortellement. Si vous voulez me croire, nous irons tout droit auprès de notre mère à Dordogne. J'espère qu'elle ne nous abandonnera pas. Nous y prendrons un peu de repos, ensuite nous irons servir un grand seigneur, et nous acquerrons de la gloire. Frère, dit Regnault, vous avez raison, je vous promets qu'ainsi sera fait. Quand les autres entendirent le conseil qu'Allard avait donné, ils commencèrent

à dire : Frère, nous savons que vous donnez un bon conseil à Regnault, et nous sommes tous prêts à le suivre. Les quatre frères attendirent que la nuit fût venue, puis montèrent à cheval, et se mirent en marche ; ils marchèrent tant, qu'ils arrivèrent à Dordogne. Ce fut alors qu'ils sentirent toute la pauvreté et la misère qu'ils avaient endurées. Regnault dit à ses frères : Nous avons mal fait de n'avoir pas demandé de sûreté à notre père ; car vous savez bien qu'il est si cruel, que s'il peut nous prendre, il nous fera prisonniers. Frère, dit Richard, vous avez bien dit ; mais ne pensez pas que notre père le fasse ainsi que vous le dites : si toutefois il le fait, j'aime mieux mourir dans Dordogne que de mourir de froid dans un bois. Marchez toujours, je vous jure que personne ne vous reconnaîtra, et si nous ne pouvons entrer à Dordogne, nous ne risquons toujours rien, car nous y sommes trop aimés, et notre mère nous soutiendrait.

Frère, dit Regnault, vous parlez sagement et me rassurez ; marchons maintenant. Tout le monde qui les regardait était étonné, car on ne les connaissait pas, et l'on disait : Ces gens ne sont pas de notre religion. Quand ils furent au palais, ils mirent pied à terre, et donnèrent à garder leurs chevaux à trois valets qu'ils trouvèrent. Ils montèrent au palais, et ne rencontrèrent personne, car Aymon, leur père, était à la chasse ; la duchesse était dans sa chambre, où elle était bien inquiète de n'avoir point reçu de nouvelles de ses enfans. Ils entrèrent dans la salle, et ne trouvèrent personne à qui parler ; ils s'assirent et restèrent quelque temps pour se reposer. Leur mère, qui descendait de sa chambre, les aperçut dans la salle, mais ne les reconnut point, tant ils étaient défaits ; elle désira savoir qui ils étaient. Allard, voyant venir sa mère, dit à Regnault et à ses frères : Voici notre mère, allons au-devant d'elle, et lui racontons notre pauvreté. Frère, dit Regnault, attendons qu'elle nous parle, pour savoir si elle nous reconnaîtra. Elle entra dans la salle, et leur dit : Seigneurs, que Dieu vous garde ! puis-je savoir qui vous êtes, et quel est votre pays ? si vous êtes chrétiens ou païens, ou des gens qui font pénitence ? Ne demandez-vous point l'aumône ? Je vois que vous avez besoin, je me ferai un vrai plaisir de vous aider pour l'amour de Dieu, le priant d'avoir pitié de mes enfans, et de les préserver de tous dangers : il y a bien sept ans que je ne les ai vus. Hélas ! quand aurai-je le bonheur

de les voir ? Elle témoigna tant de douleur, qu'ils en eurent pitié.

Quand Regnault vit sa mère si désolée, il ne put retenir ses larmes, et allait se faire connaître ; mais la duchesse, l'ayant regardé, tomba en faiblesse, et demeura long-temps sans proférer une parole ; enfin, étant revenue à elle, elle le reconnut à une cicatrice qu'il avait au front dès son enfance. Elle lui dit alors : Mon cher fils, vous qui êtes un des plus vaillans chevaliers, qu'est devenue votre beauté ? je vous aime plus que moi-même. Pendant qu'elle disait ces paroles, elle reconnut tous ses enfans ; quand elle les eut reconnus, elle les embrassa tendrement, les fit asseoir auprès d'elle, et leur dit : Mes enfans, comme je vous vois pauvres et défaits ! vous n'avez donc point de chevaliers avec vous ? Dame, répondit Regnault, nous n'avons point de chevaliers, car notre père les a tous tués, et voulait nous tuer aussi. Alors elle appela un domestique, et lui recommanda de panser leurs chevaux. Son écuyer vint, et lui dit que le dîner était prêt ; elle emmena ses enfans dîner avec elle, et comme ils mangiaient, le duc Aymon, leur père, revint de la chasse, ayant tué quatre cerfs et deux sangliers. Il entra dans la salle, et trouva ses enfans qui étaient à table avec la duchesse, leur mère, qui les servait : il ne les connut point, et demanda à la duchesse : Qui sont ces gens si mal en ordre ? Elle se mit à pleurer, et dit : Sire, ce sont mes enfans et les vôtres, que vous avez poursuivis comme des bêtes sauvages : ils ont resté si long-temps dans la forêt des Ardennes, qu'ils sont devenus dans la triste situation où vous les voyez. Ils sont venus vers moi dans l'espérance d'avoir du renfort.

Aymon fut bien fâché, se tourna vers ses enfans, et leur dit : Malheureux, vous ne valez pas une obole. Père, dit Regnault, par le respect que je vous dois, notre pays est tranquille, mais les autres ne le sont pas ; car d'ici à quatre-vingts lieues, la plupart des gens se sont retirés dans les bois : vous avez eu grand tort de nous faire du mal. Dernièrement vous nous avez ôté notre bon château de Montfort, vous nous avez ensuite tellement détruits dans la forêt des Ardennes, que de cinq cents chevaliers, il ne nous en est resté que quatorze. Mais puisque vous nous voulez tant de mal, faites-nous trancher la tête, vous serez ami de Charlemagne et ennemi de Dieu. Le duc Aymon sentit bien la valeur des paroles de Regnault ; il se mit à soupirer, et dit à ses enfans : Songez à partir promptement d'ici. Regnault lui

dit : Vous parlez bien durement, nous avons tué tant de gens, que nous ne pouvons aller ailleurs que dans votre pays. Aymon n'y voulut point consentir, et son fils Regnault lui dit : Je découvre maintenant toute votre mauvaise volonté, et je sens que vous ne désirez que notre perte. Je vous assure que s'il faut absolument que nous quittions ces lieux, vous me le paierez cher. Comment ! nous chasser de notre pays ! j'aimerais mieux tomber sous vos coups que de mourir de faim dans d'autres lieux ; mais puisque cela ne peut être autrement, nous verrons. Il changea de couleur, et tira son épée moitié hors du fourreau. Allard, voyant son frère irrité, courut l'embrasser au plus vite, et lui dit : Calmez, je vous prie, votre colère ; notre père est notre maître, ainsi il peut faire ce que bon lui semblera, c'est à nous de lui obéir humblement : prenez bien garde de mettre la main sur lui, car ce serait contre le commandement de Dieu. Frère, dit Regnault, peu s'en faut que je n'éclate en invectives, quand je vois que celui qui devrait nous défendre et nous secourir, nous maltraite au contraire. Il a fait accord avec Charlemagne pour nous détruire, je n'ai jamais vu un père si cruel, car il nous a traités comme des misérables. Il nous a tant fait de mal, que nous sommes tombés dans une extrême indigence. Si mon père eût bien agi à mon égard, j'aurais été le premier à le secourir, mais au contraire, je ravagerai son pays.

Quand Aymon entendit ainsi parler Regnault, il se mit à pleurer, et dit : Grand Dieu ! que je suis malheureux de ne pouvoir jouir du bien que vous m'avez donné ; que je serais heureux si mes enfans avaient la paix avec l'empereur Charlemagne ! jamais le roi Priam n'eut des enfans plus courageux. Devais-je donc leur causer tant de chagrin, et m'en faire détester, moi qui devrais les aimer plus que moi-même ? Après qu'il eut prononcé ces paroles, il dit à Regnault : Vous êtes généreux autant qu'Hector, ainsi je m'en rapporte à vous. Il dit à la duchesse : Je pars, car je ne veux plus être avec Charlemagne ; donnez de l'or et de l'argent à mes enfans ; donnez-leur aussi des chevaux et des somniers autant qu'ils en auront besoin. Père, dit Regnault, je vous remercie de votre bonne volonté ; nous partons demain. Je puis vous dire que nous ne serions jamais revenus sans l'amitié que nous avons pour notre mère. Aymon lui dit ensuite : Vous savez ce que le roi m'a fait par rapport à vous ; je suis bien fâché d'avoir combattu contre vous

dans la forêt des Ardennes ; mais j'y étais contraint par l'honneur et pour maintenir la paix avec Charlemagne. Votre mère peut vous donner tout ce qui vous est nécessaire, pour moi, je m'en retourne dans les bois.

La duchesse fut bien satisfaite de ce que le duc Aymon lui avait donné permission d'agir à sa volonté. Elle appela ses enfans, et leur dit : Puisque votre père n'est plus ici, vous serez bien traités. Elle fit préparer un bain, où ils se lavèrent, et leur donna à chacun un manteau d'écarlate fourré d'hermine. Quand elle les eut bien rétablis, elle les conduisit dans une chambre où était le trésor de son mari, et le leur montra. Regnault, voyant ce riche trésor, ne put contenir sa joie, et dit à sa mère : Nous vous avons bien des obligations, vous nous secourez à propos, car nous en avons besoin. Alors il prit le trésor, et paya un messenger et plusieurs autres à son service, pour un an. Regnault et ses gens couchèrent cette nuit au château, et le lendemain ils partirent, et emmenèrent avec eux environ cinq cents hommes bien armés. La duchesse dit alors à ses enfans : Je voudrais que vous allassiez en Espagne, car le pays est fort bon. Ils lui répondirent : Nous sommes prêts à vous obéir. Ils se mirent en chemin ; mais à peine étaient-ils partis, qu'ils rencontrèrent leur cousin Maugis, qui venait de France : il courut aussitôt embrasser Regnault et ses autres cousins. Regnault lui dit : Où avez-vous été, que nous ne vous avons point vu ? Cousin, dit Maugis, je viens de Paris, où j'ai vu le roi qui était bien armé. Regnault rencontra son père qui retournait à Dordogne, où la duchesse était bien triste du départ de ses enfans. Aymon la rassura, et lui dit : Ne vous chagrinez pas, vos enfans sont en bonne santé.

CHAPITRE VI.

Comme Regnault, ses frères et leur cousin Maugis arrivèrent dans le royaume de Gascogne, et firent beaucoup de ravages en passant en France ; et comme le roi Yon les retint à son service.

APRÈS que les quatre fils Aymon et leur cousin Maugis furent sortis de Dordogne, au nombre de sept cents, tous bien armés et en ordre, ils passèrent par la Brie, le Gâtinois, l'Orléanais et la rivière de Loire. Ils ravagèrent le pays par où ils passèrent, jusqu'à Poitiers, où ils apprirent que le roi Yon était attaqué par les Sarrasins. Maugis dit à Regnault : Cousin, allons défendre ce roi, car

il le mérite. Volontiers, dit Regnault. Ils prirent le chemin de la Gascogne, et arrivèrent à Bordeaux, où ils trouvèrent le roi Yon avec grand nombre de chevaliers. Quand ils furent arrivés, Regnault dit à ses gens : Cherchons promptement des logements. Maugis dit à Regnault : Allons parler au roi Yon ; s'il veut nous retenir à son service, nous soutiendrons ses droits ; si au contraire il ne veut pas, nous irons servir Bourgons le Sarrasin, qui a déjà conquis Toulouse, Montpellier, Saint-Gilles, Tarascon et Arles. Cousin, lui répondit Regnault, vous avez raison, nous ferons comme vous avez dit. Alors Regnault, ses frères et Maugis se désarmèrent et s'habillèrent fort honorablement, ayant avec eux un grand nombre de chevaliers, et allèrent à la cour du roi Yon. Comme Regnault se promenait dans la ville de Bordeaux, tout le monde courait après lui pour le voir, tant il avait bonne grâce ; et quand ils furent à la porte du palais, Regnault descendit, et trouva le roi en son conseil. Le sénéchal, voyant Regnault si bel homme et si bien accompagné de tous ses gens, alla vers lui, et lui dit : Monseigneur, soyez le bienvenu. Regnault lui répondit : Dieu vous donne bonne aventure ; dites-moi, s'il vous plaît, où est le roi ? Monseigneur, il tient son conseil pour Bourgons le Sarrasin, qui est entré dans son pays, et a fait brûler villes, châteaux et abbayes ; et maintenant il est dans Toulouse avec des forces supérieures. Regnault lui dit : Ce Bourgons est-il donc aussi puissant qu'on le dit ? Comme ils parlaient ensemble, le roi arriva. Quand Regnault le vit, il appela ses frères, et alla à sa rencontre ; le salua honorablement, et lui dit : Sire, mes frères et moi sommes chevaliers étrangers ; nous venons avec nos soldats vous offrir nos services. Si vous nous agréez, promettez-nous, foi de roi, que vous ne nous manquerez en rien. Ami, dit le roi Yon, soyez le bienvenu ; puisque vous m'offrez vos services, je vous en remercie de bon cœur ; mais auparavant je veux savoir qui vous êtes, car je pourrais être votre ennemi. Sire, dit Regnault, puisqu'il vous plaît de savoir qui nous sommes, je vais vous l'apprendre : sachez que je suis Regnault, fils du duc Aymon de Dordogne, et ces trois chevaliers sont mes frères ; voici notre cousin Maugis, un des meilleurs chevaliers du monde. Charlemagne nous a bannis de France et nous a déshérités, il nous a fait désavouer par notre père ; ainsi nous cherchons un seigneur qui nous soit fidèle : il nous aidera à nous défendre, et nous le servirons fidèlement. Quand le roi Yon eut entendu ce que

Regnault disait, il en fut joyeux ; car il connut que c'étaient les quatre meilleurs chevaliers du monde, et qu'il pourrait faire la guerre par leur valeur. Il regarda vers le ciel, remercia Dieu de l'arrivée de ces chevaliers, et leur dit ensuite : Je vous retiens volontiers à mon service ; je vous promets, parole de roi, que je vous secourrai de toutes mes forces envers et contre tous. Vous êtes déshérités, et moi aussi : il est bien juste que nous nous vengions de tout notre pouvoir. Sire, dit Regnault, je vous rends grâce et vous promets que nous mourrons à votre service, ou votre terre vous sera rendue. Le roi appela son sénéchal, et commanda que Regnault et sa compagnie fussent bien logés ; ses ordres furent exécutés sur-le-champ.

CHAPITRE VII.

Comme Regnault, ses frères et Maugis, vainquirent Bourgons le Sarrasin, qui avait conquis le royaume de Gascogne, et voulait chasser de Bordeaux le roi Yon.

QUAND Bourgons eut pris Toulouse, il dit à ses gens : Seigneurs, vous savez bien qu'il faut battre le fer quand il est chaud, ainsi marchons vers Bordeaux pendant que les blés sont épais, car nos ennemis ont assez à manger. Le lendemain, Bourgons partit de Toulouse avec vingt mille combattans, et vint camper devant Bordeaux. Il avait quatre cents Sarrasins bien équipés pour ravager le plat pays jusqu'àuprès de la ville. Quand la sentinelle les entendit, elle cria aux armes ; tous ceux de la ville furent bien étonnés. Regnault, voyant qu'il était temps d'armer, dit à ses frères : Allez vous préparer, et faites apprêter vos gens. Dès qu'ils furent prêts, Regnault monta sur Bayard, et alla au-devant du roi Yon, auquel il dit : Sire, ne soyez point surpris, ayez confiance en Dieu, il nous secourra tous aujourd'hui ; j'ai bon augure que nous remporterons la victoire contre les Sarrasins. Ami, dit le roi, nous suivrons vos avis. Regnault sortit le premier de Bordeaux, étant monté sur Bayard, et courut sur les païens ; ils avançèrent, frappa un païen de telle force, qu'il l'étendit mort, et se mit à détruire les Sarrasins comme s'ils eussent été désarmés.

Quand les gens de Regnault furent tous prêts à combattre, ils donnèrent avec tant de fureur sur les Sarrasins, qu'ils les forcèrent de fuir vers l'embuscade. Bourgons, voyant que ses gens prenaient la fuite, fit sonner la trompette, marcher ses troupes, et se mit en route. Regnault ne fut

point surpris à l'approche de cette nombreuse armée, et dit à ses frères : Seigneurs, ne craignons rien : c'est aujourd'hui qu'il faut acquérir de la gloire ; pensons à montrer du courage. Comme il encourageait ainsi ses gens, Bourgons vint l'épée à la main, et la passa au travers du corps d'un des gens de Regnault. Allard, irrité de cela, piqua son cheval contre un Sarrasin auquel il fit mordre la poussière. Alors le combat devint terrible. Le roi Yon, qui venait au secours, surpris de la valeur de Regnault et de ses frères, dit à ses gens : Allons secourir ces généreux chevaliers. Il piqua son cheval, se mit dans la mêlée avec tant de fureur, qu'il rompit les bataillons et vint se mettre à côté de Regnault, qui lui dit : Sire, soyez certain que les païens sont vaincus. On assembla de part et d'autre les bataillons ; mais quand le roi Bourgons vit le mal que Regnault lui faisait, il dit à ses gens : Ces cinq chevaliers nous causent bien du dommage, il est temps de nous sauver. Ils prirent la fuite aussitôt. Regnault, voyant que Bourgons fuyait, piqua Bayard et le poursuivit en le menaçant de le tuer. Il fut bientôt éloigné de ses frères et de la compagnie du roi Yon, qui ne savaient pas ce qu'il était devenu. Alors Allard commença à dire : Hélas ! qu'est devenu mon frère ? Le roi Yon vint aussitôt, et leur dit : Seigneurs, il ne faut pas trop pousser nos ennemis ; retirons-nous, je vous prie. Sire, dit Allard, que dites-vous ? nous avons perdu notre frère Regnault, et nous ne savons s'il est mort ou vivant. Le roi en fut bien fâché, et fit chercher Regnault parmi les morts, mais on ne le trouva point. Quand Allard, ses frères et Maugis, virent qu'on ne le trouvait point, ils commencèrent à le regretter. Hélas ! dit Allard, que ferons-nous ? Nous sommes sortis de notre pays avec le meilleur chevalier du monde ; mes frères et moi nous pensions qu'il recouvrerait nos malheurs passés par son courage. Le roi Yon, voyant les regrets qu'ils faisaient sur Regnault, leur dit : Pourquoi êtes-vous si tristes ? il n'est peut-être pas mort ; s'il est pris, nous le rachèterons : d'ailleurs nous avons fait de leurs gens prisonniers, nous ne leur ferons point de mal. Sire, dit Allard, allons après, et sachons ce qu'il est devenu. Ami, dit le roi, volez-leur. Ils se mirent tous à la poursuite. Regnault poursuivait Bourgons avec tant de précipitation, qu'il l'atteignit en peu de temps, en lui criant : Retourne contre moi, il te serait honteux de mourir en fuyant.

Bourgons, entendant ainsi parler derrière lui, se retourna, et apercevant Regnault, il reconnut

que c'était le chevalier qui avait détruit une partie de ses gens, et lui dit : Chevalier, ne vous hasardez point de perdre votre cheval, car vous n'en trouverez jamais un pareil. Il disait cela pour l'épouvanter, car il n'osait pas joindre contre lui ; mais Regnault n'était pas homme à pouvoir s'étourdir. Il dit à Bourgons : Il s'agit maintenant de vous défendre. Bourgons, voyant qu'il ne pouvait se délivrer de lui que par joûtes, piqua son cheval, courut sur Regnault, qui le jeta par terre, brisant sa lance, et lui fit une plaie considérable. Bourgons se releva et mit l'épée à la main. Regnault, voyant qu'il était pied à terre, lui dit : On ne me reprochera point d'avoir agi indignement. Il descendit de dessus Bayard, et mit l'épée à la main. Ils avancèrent l'un contre l'autre : le combat fut opiniâtre. Quand le cheval du païen se sentit déchargé de son maître, il prit la fuite ; mais Bayard courut après, le prit pas la crinière, et le ramena au champ de bataille. Regnault frappa si rudement Bourgons, qu'il lui fit une large blessure dans le côté. Bourgons, se sentant blessé et inférieur à Regnault, lui dit : Généreux chevalier, faites-moi grâce, je vous remettrai tout ce que je possède. Non, dit Regnault, car j'ai promis au roi Yon de le défendre envers et contre tous ; mais si vous voulez vous rendre à la religion chrétienne, je vous ferai grâce. Bourgons lui dit : Je me rends à vous dans l'espérance que vous me ferez grâce. Regnault lui répondit : Si vous vous rendez à moi, je ne vous ferai aucun mal. Vous me le promettez, dit Bourgons. Oui, lui répondit Regnault, je vous le promets, foi de chevalier. Alors ils remonterent à cheval, et prirent le chemin pour retourner à Bordeaux.

Comme ils s'en retournaient, ils rencontrèrent le roi Yon qui venait avec ses gens. Quand Regnault le vit, il lui présenta Bourgons, et lui dit : Sire, je vous prie de ne faire aucun mal à Bourgons, car je le lui ai promis. Ami, dit le roi Yon, il ne recevra aucun mal à votre considération. Quand les trois frères et Maugis virent que Bourgons était pris, ils en furent charmés, et embrassèrent Regnault, en lui disant : Vous nous avez mis bien en peine, car nous croyons que vous étiez pris ; au contraire la guerre doit se terminer. Après qu'ils se furent complimentés de part et d'autre, ils allèrent à Bordeaux. Le roi monta au palais avec les quatre fils Aymon et leur cousin Maugis ; il trouva des gens qui se divertissaient, et leur dit : Seigneurs, faites hommage à ces chevaliers plus qu'à moi-même ; car c'est par leur valeur que j'ai remporté

la victoire et terminé la guerre. Le roi donna la partie la plus considérable du butin à Regnault et à ses frères ; mais Regnault donna tout à ses gens. Le roi, voyant cette libéralité, s'attacha encore plus à Regnault qu'auparavant, et voulait le rendre seigneur de toute sa terre. Le roi Yon avait une sœur qui était très-belle : quand elle eut entendu dire tant de bien de Regnault, elle appela un chevalier nommé Gauthier, et lui demanda : Dites-moi, je vous prie, qui a en l'honneur de la bataille ? Dame, lui répondit Gauthier, sachez que Regnault est le plus vaillant chevalier du monde, car il a pris Bourgons le Sarrasin, et par là la guerre est terminée. La sœur du roi fut charmée d'apprendre ces nouvelles. Bourgons, se voyant prisonnier, manda au roi Yon qu'il désirait lui parler, et il lui dit : Sire, vous me tenez prisonnier avec la plus grande partie de mes gens ; je vous donnerai pour votre rançon six sommiers chargés d'or. Le roi lui répondit que, si Regnault le voulait, il y consentirait ; ensuite il prit conseil de Regnault, de ses frères et de tous les barons. Ils lui conseillèrent de recevoir les offres que lui faisait Bourgons, mais à condition que Toulouse lui serait rendu. Regnault ne voulut rien recevoir.

Un jour Regnault et ses frères, étant dans une forêt, prirent quatre bêtes sauvages, et comme ils s'en retournaient, ils se trouvèrent auprès de la rivière de Gironde. Allard aperçut une montagne au-delà, et dit à Regnault : Il me semble qu'il y avait autrefois un château dans cet endroit ; si nous pouvions le fermer, Charlemagne ne pourrait venir le prendre ; vous pourriez le demander au roi Yon, et nous y ferions bâtir une forteresse. Cousin, dit Maugis, Allard vous donne un bon avis. Je le suivrai, leur répondit Regnault.

Ils traversèrent la Gironde, revinrent vers le roi, et lui présentèrent les bêtes sauvages qu'ils avaient prises. Le roi les regut honorablement, et le lendemain, après qu'il eut entendu la messe, Regnault le tira à part, et lui dit : Sire, nous avons déjà resté un peu de temps à votre service. Vous avez raison, répondit le roi, et je dois vous en récompenser ; s'il y a dans mon royaume quelque ville ou château qui puisse vous faire plaisir, je vous l'accorde. Sire, dit Regnault, je vous remercie, faites-moi le plaisir de m'entendre : en revenant hier de la chasse, nous avons aperçu une montagne au-delà de la rivière de Gironde ; si vous voulez, j'y ferai bâtir une forteresse. Je vous l'accorde de bon cœur, dit le roi. Regnault

le remercia, et lui promit de l'aider en toutes ses entreprises.

Sire, dit Regnault, Dieu vous récompensera de vos bienfaits. Le lendemain matin, le roi fit venir Regnault ; ils prirent vingt chevaliers, se mirent sur la rivière de Gironde, qu'ils traversèrent ; ils monterent sur le rocher, et trouvèrent l'endroit fort propice. Regnault en fut bien content, et dit en lui-même que, s'il pouvait faire bâtir une forteresse, il n'appréhenderait point Charlemagne, pourvu qu'il ne manquât pas de vivres. Il y avait une belle fontaine au sommet du rocher. Quand ils eurent bien examiné l'endroit, un des chevaliers tira le roi à l'écart, et lui dit : Sire, que voulez-vous faire ? voulez-vous avoir un seigneur sur vos terres ? S'il bâtit une forteresse, je vous assure qu'il ne craindra ni vous, ni les barons de Gascogne ; considérez que Regnault et ses frères sont chevaliers étrangers, et qu'ils pourraient vous causer beaucoup de dommage. Si vous voulez m'en croire, donnez-leur autre chose, car il pourrait nous en arriver bien du mal. Quand le roi Yon entendit ce que lui disait ce chevalier, il fut surpris, car il sentait bien que ce qu'il disait était vrai, et peu s'en fallut que le château ne demeurât imparfait. Il réfléchit un peu, puis il lui dit qu'il avait donné sa parole à Regnault. Il l'appela, et lui dit : Ami, vous pouvez faire bâtir votre forteresse ; mais j'espère, en vous l'accordant, que ce ne sera pas pour me faire la guerre. Sire, dit Regnault, je vous donne ma parole de chevalier, que j'aimerais mieux mourir que de commettre une trahison aussi noire ; d'ailleurs je suis ennemi de Charlemagne, qui est mon souverain seigneur, non pas que j'aie commis aucune trahison contre lui. Sachez que c'était à mon corps défendant que j'ai tué son neveu Berthelot ; il m'avait frappé sans que je lui en eusse donné le sujet. Je vous jure, sur mon honneur, que si quelqu'un vient pour vous attaquer, je vous vengerai de tout mon pouvoir ; et si vous avez quelque soupçon, ne me le cachez point. Ami, dit le roi, je me suis fié à vous, ainsi je veux que vous soyez seigneur de tout mon pays. Regnault remercia le roi de toutes ses bontés. Il fit venir les meilleurs maçons et charpentiers du pays, et leur donna son idée pour la distribution de la forteresse ; il leur recommanda de bâtir une grande tour : quand le donjon fut fini, il fit enfermer la forteresse de murs d'une épaisseur considérable. Regnault fut très-satisfait quand la forteresse fut finie : le roi vint la voir, et Regnault alla au-devant de lui ;

il le fit monter dans la tour, où il y avait une belle fontaine. Le roi, après avoir examiné tout cela, dit à Regnault : Ami, quel nom donnerez-vous à cette forteresse ? Il me semble qu'il faut lui en donner un beau. Sire, répondit Regnault, vous voudrez bien lui en donner un. Je la nommerai donc Montauban. Le roi fit publier dans tout le pays que tous ceux qui voudraient venir habiter la forteresse de Montauban seraient quittes de tous droits pendant dix ans.

Quand les gens du pays apprirent la franchise, les chevaliers, gentilshommes, bourgeois et marchands, y vinrent en si grand nombre, que la forteresse fut bientôt peuplée. Les barons furent bientôt jaloux de l'amitié que le roi Yon portait à Regnault à cause de sa valeur. Ils dirent au roi : Prenez garde à ce que vous allez faire ; Montauban est bien fortifié, Regnault est courageux, et vous pourriez vous en repentir. Il est vrai, répondit le roi, mais Regnault est franc, et il ne me trahira pas. Sire, dit un ancien chevalier, si vous voulez me croire, je vous donnerai un moyen pour être toujours votre maître, et ne rien appréhender de la part de Regnault. Quel est ce moyen, lui demanda le roi ? C'est de lui donner votre sœur en mariage ; elle sera très-bien avec lui, car il est honnête chevalier. Ami, répondit le roi, vous me donnez un bon conseil, je le suivrai certainement. Le roi Yon s'en retourna à Bordeaux fort content ; et le premier jour du mois de mai, Regnault alla de Montauban à Bordeaux pour voir son frère Allard, qui vint au-devant de lui. Quand ils furent montés au palais, le roi demanda des échecs pour jouer contre Regnault ; et comme ils jouaient, un ancien chevalier, nommé Godefroi de Mouliens, qui était chargé de faire le mariage de Regnault avec la sœur du roi, vint dans la salle, et dit : Seigneurs, écoutez-moi : je songeais la nuit passée que Regnault, fils du duc Aymon, était monté sur un puits, que tout le peuple de ce royaume s'inclinait devant lui, et que le roi lui donna un épervier. Il passa aussi devant Gironde un si affreux sanglier que personne n'osait l'approcher ; mais Regnault vint, et le tua. Alors je m'éveillai. Il vint ensuite un clerc nommé Bernard, qui dit : Seigneurs, si vous daignez m'écouter, je vous ferai l'explication de ce songe : Le puits où Regnault est monté, est la forteresse qu'il a fait bâtir ; le peuple qui s'inclinait devant lui, sont les habitants de ce royaume ; le don du roi, c'est sa sœur qu'il lui donne en mariage ; le sanglier, c'est un prince chrétien ou païen qui viendra at-

taquer le roi, et Regnault le défendra. Voilà le songe de Godefroi. Pour moi, je serais d'avis qu'on célébrait le mariage de Regnault avec la sœur du roi. Vous avez raison, dit le roi, ce mariage me plairait beaucoup. Le courageux Regnault remercia le roi de ce beau présent, et le pria d'attendre qu'il en eût parlé à ses frères et à son cousin Maugis. Frère, dit Allard, vous auriez tort de refuser le présent que le roi vous fait ; si vous voulez m'en croire, vous accomplirez sa volonté, nous en sommes tous bien contents. Frère, dit Regnault, je le ferai puisque vous êtes d'accord. Il retourna vers le roi, et lui dit : Sire, je suis prêt de faire votre volonté. Le roi les prit par la main, et les fit fiancer.

CHAPITRE VIII.

Comme le roi Yon, après avoir reçu plusieurs services de Regnault, lui donna dame Clarice, sa sœur, en mariage.

QUAND le mariage de Regnault fut accordé, le roi Yon alla à la chambre de sa sœur et la salua ; elle lui fit la révérence. Belle sœur, dit le roi, je vous ai mariée. Et quand elle l'eut entendu, elle lui répondit : Sire, à qui m'avez-vous donnée ? Au meilleur chevalier du monde, c'est Regnault, fils d'Aymon. Quand elle eut appris que c'était avec Regnault, elle dit à son frère : Vous ferez comme il vous plaira. Le roi la prit par la main et la conduisit au palais ; il dit ensuite à Regnault : Généreux chevalier, je vous donne ma sœur en mariage. Sire, dit Regnault, je vous remercie de ce présent, il n'appartient pas à un chevalier tel que moi. Regnault prit cependant la dame par la main et la conduisit à l'église, où l'évêque de Bordeaux leur donna la bénédiction nuptiale.

Quand ils furent mariés, Regnault manda ses frères, qui étaient à Montauban. Ils arrivèrent et assistèrent aux fêtes, qui durèrent huit jours. Le roi Yon fut bien charmé du mariage de Regnault, car il pensait bien que ce vaillant chevalier le défendrait de tout son pouvoir.

CHAPITRE IX.

Comme Charlemagne, ayant appris que Regnault et ses frères étaient au fort de Montauban, somma le roi Yon de les lui livrer, étant ses ennemis, sous peine d'être assiégé ; et comme le roi Yon répondit qu'il n'en ferait rien.

LE roi Charlemagne, étant à Paris, eut un jour envie d'aller en pèlerinage à Saint-Jacques en



Regnault fait bâtir une forteresse qui est appelée Montauban.

Galice. Il partit de Paris, et mena avec lui Oger le Danois, Naïmes de Bavière, et plusieurs autres seigneurs. Après plusieurs jours de marche, ils arrivèrent à Saint-Jacques. Quand ils y furent, le roi entra dans l'église, et offrit deux marcs d'or sur l'autel. Après avoir fait sa dévotion, il se mit en marche pour passer à Bordeaux. Comme il était en chemin, il aperçut le château de Montauban, au-delà de la Gironde, et dit alors : Seigneurs, voici une forteresse considérable, je sais que le roi Yon l'a fait faire pour nous faire la guerre. Il demanda à un homme du pays à qui était ce château. Sire, il se nomme Montauban; c'est Regnault, le fils d'Aymon, qui l'a fait. Charlemagne fut fâché d'apprendre ces nouvelles, et dit à ses barons qu'il venait de trouver ses ennemis, qui étaient les quatre fils Aymon. Oger, et vous, duc Naïmes, montez à cheval, allez trouver le roi Yon, et vous lui direz qu'il me livre les quatre fils Aymon, qui sont mes ennemis, et qu'il me donne des chevaliers pour les conduire dans mon pays, afin de les faire pendre. S'il ne le veut faire, dites-lui que d'ici à trois mois je serai dans la Gascogne avec mon armée, et que je viendrai mettre le siège devant la ville de Bordeaux : si je puis le prendre, je le punirai certainement. Oger fit le message que le roi lui avait donné, et dit au roi Yon tout ce qui lui avait été recommandé. Oger, dit le roi Yon, il est vrai que j'ai les quatre fils Aymon, qui sont très-vaillants; ils m'ont secouru au besoin, j'étais déshérité sans eux. En récompense des services qu'ils m'ont rendus, j'ai donné en mariage ma propre sœur à Regnault; ainsi je serais un traître si je les livrais entre les mains de leurs ennemis mortels, puisqu'ils m'ont si bien servi; j'aime mieux mourir ou être déshérité que de leur causer aucun déshonneur, car Charlemagne lui-même m'en blâmerait. Vous pouvez dire à l'empereur, de ma part, que j'abandonnerai plutôt mon bien que de les rendre. Quand le roi Yon eut parlé, Regnault dit à Oger : Je ne sais pourquoi Charlemagne ne veut pas nous laisser en repos; il nous a chassés de France, il a pris notre château de Montfort, et nous a rendus errants et fugitifs; et il veut encore nous chasser de Gascogne : s'il veut, nous sommes encore prêts à faire à sa volonté, mais s'il le refuse, apprends-lui que nous sommes en état de nous défendre. Oger, je veux que Charlemagne sache que le roi nous a fait faire un château appelé Montauban, qui est bien fortifié. Oger lui dit : Vous parlez comme un insensé; croyez-vous nous inspirer de la

terreur par vos discours? Vous savez que Charlemagne vous fit chevaliers; vous avez tué son neveu Berthelot, ainsi ne pensez jamais avoir la paix avec lui. Croyez-vous être bien sûrs parce que vous avez une forteresse? Sachez qu'avant deux mois d'ici nous détruirons le pays. Oger, dit Regnault, je vous jure que quand Charlemagne sera en Gascogne, il désirera n'y être jamais venu, et nous verrons qui de lui ou de nous remportera la victoire; tel qui parle bien haut, baissera alors d'un ton. Faites à votre volonté, lui dit Oger, j'ai accompli le message; je m'en retourne vers l'empereur, auquel je rendrai vos intentions.

CHAPITRE X.

Comme Roland, neveu de Charlemagne, arrive à Paris avec trente chevaliers bien armés, et du bon accueil que leur fit l'empereur.

QUAND Charlemagne l'entendit, il rougit de colère, et dit : Nous verrons comme le roi Yon et Regnault défendront la Gascogne contre moi. Alors il se mit en chemin, passa la Garonne, et revint à Paris. Le lendemain le roi appela tous ses barons; quand ils furent arrivés, il tint son conseil, et leur dit : Seigneurs, je vous ai demandés pour vous faire savoir la honte que m'a faite le roi de Gascogne, car il garde les quatre fils Aymon en dépit de moi. Vous savez quel tort ils m'ont fait d'avoir tué mon neveu Berthelot. Je les ai chassés de mon royaume; ils ont fait faire le château de Montfort, d'où je les ai chassés; maintenant ils sont en Gascogne avec le roi, qui a dit qu'il les défendrait contre moi; il a fait même épouser sa sœur à Regnault.

Pas un d'eux ne répondit, car ils étaient fâchés d'aller contre Regnault et ses frères. Charlemagne, voyant qu'ils ne répondaient rien, appela le duc Naïmes, Oger le Danois et le comte de Guidelon, et leur dit : Seigneurs, quel conseil me donnez-vous? Sire, dit le duc Naïmes, si vous voulez m'en croire, vous retarderez jusqu'au printemps; vos gens sont encore fatigués de la dernière guerre : quand ils seront un peu reposés, vous recommencerez, et nous marcherons de bon cœur. Le roi fut irrité de ce conseil, et comme il se disposait à y répondre, il arriva un beau jeune homme à la tête de trente chevaliers, qui lui fit une profonde révérence. Mon ami, dit le roi, soyez le bienvenu : pourrais-je savoir qui vous êtes? Sire, je suis le fils de votre sœur et du duc Milon; je m'appelle Roland. Le roi

en fut bien satisfait, l'embrassa plusieurs fois, et lui dit : Demain matin je vous ferai chevalier, et vous pourrez combattre contre Regnault, fils d'Aymon. Sire, dit Roland, je marcherai sous vos ordres, et vous promets de ne point épargner Regnault; il a tué mon cousin Berthelot, et je vengerai sa mort.

Le lendemain matin Charlemagne fit chevalier son neveu. Pendant ce temps, il arriva un messager qui dit à Charlemagne : Sire, vos gens de Cologne vous saluent, et vous font savoir que les Sarrasins ont brûlé, détruit votre pays; ils vous supplient de venir les secourir. Le roi resta un moment à réfléchir. Roland, voyant son oncle embarrassé, lui dit : Sire, à quoi pensez-vous? Mettez-moi à la tête de vos gens, j'irai faire lever le siège que les Sarrasins ont mis devant Cologne. Le roi dit à son neveu : Heureux le moment où vous êtes né, vous serez mon appui, et je veux que vous y alliez. Il lui donna vingt mille hommes bien armés, et lui dit : Je vous mets à la tête de mes gens, ainsi tâchez de vous en retirer avec honneur. Sire, répondit Roland, ne craignez rien. Et il se mit en marche.

Les Français, voyant leurs ennemis, commencèrent à dire : Enfonçons leurs rangs, et ils seront bientôt vaincus. Ils coururent sur les Sarrasins, qu'ils désirèrent en peu de temps, et reprirent tous leurs prisonniers. Dès que les Sarrasins entendirent venir les Français, ils montèrent aussitôt à cheval et coururent sur eux, qui, les ayant aperçus, retournèrent à leur embuscade. Quand Roland vit qu'il était temps de frapper, il sortit de son embuscade avec ses gens, et attaqua vivement les Sarrasins. Le combat fut cruel; la terre était couverte de tant de corps morts, que l'on pouvait à peine passer sur le champ de bataille. Roland frappa un Sarrasin, le renversa par terre, et le fit prisonnier; il le fit ensuite remonter sur son cheval et l'emmena. Quand les Sarrasins virent leur seigneur prisonnier, la valeur de Roland et des Français, ils prirent la fuite. Roland dit alors à ses gens : Poursuivons ces lâches, et si nous les rejoignons, ils seront bientôt vaincus, puisque nous tenons leur seigneur prisonnier. Nous les prendrons morts ou vifs, lui répondirent ses gens. Seigneurs, dit le roi des Sarrasins, nommé Escoursaut, je vous prie de ne point tuer mes gens, ils sont assez malheureux de me voir prisonnier. Donnez-leur trêve, et conduisez-moi vers le roi Charlemagne. Si vous pouvez obtenir mon pardon, je deviendrai son vassal ainsi que ma

postérité. Vous parlez juste, lui dit Roland, et le duc Naïmes approuva sa raison. Ils firent trêve aux Sarrasins, et conduisirent Escoursaut auprès de Charlemagne. Quand le roi apprit que son neveu était revenu, qu'il avait vaincu les Sarrasins et fait leur roi prisonnier, il monta à cheval et vint au-devant de lui. Dès que Roland vit son oncle, il descendit de cheval, le salua respectueusement, et lui dit : Sire, nous amenons Escoursaut, que nous avons pris; il nous a promis de se faire chrétien, si vous voulez lui pardonner; il reconnaîtra aussi que c'est de vous que lui et sa postérité tiendront leurs terres. Neveu, dit Charlemagne, c'est un traître, je m'en défie. Alors il ordonna qu'Escoursaut fût mis en prison, bien gardé; mais qu'on lui donnât à boire et à manger à sa volonté. Quand ses ordres furent exécutés, il appela le duc Naïmes, et lui dit : Que pensez-vous de tout ceci? Sire, répondit le duc Naïmes, il faut avouer que Roland est un bon chevalier, et que c'est par son courage que les Sarrasins sont vaincus; s'il avait un bon cheval, il n'y aurait aucun ennemi qu'il ne soumit par les armes. Charlemagne en témoigna toute sa satisfaction, et dit au duc Naïmes : Comment ferons-nous pour lui trouver un bon cheval? Sire, lui répondit le duc, si vous voulez m'en croire, je vous donnerai un bon avis; c'est de faire publier au son de la trompette, que vous voulez voir courir tous les chevaux de votre armée, et que celui à qui appartiendra le cheval qui courra le mieux, aura pour récompense une couronne d'or, cinq marcs d'argent et cent pièces de drap de soie; par ce moyen, vous pourrez connaître le meilleur cheval de votre royaume, ensuite vous l'acheterez pour votre neveu Roland, après quoi vous donnerez congé à tous vos barons jusqu'à la Saint-Jean prochaine. Duc Naïmes, dit Charlemagne, votre avis est bon, et je le suivrai. Le roi ordonna que l'on fit des lices pour la course des chevaux, et fit mettre au haut des lices le prix de la course. Un valet, qui allait en Gascogne, passa à Montauban, et raconta à Regnault ce qui devait se faire à Paris; comme Roland avait vaincu Escoursaut, et comme Charlemagne voulait avoir le meilleur cheval pour donner à son neveu. Ce valet raconta encore que le roi avait fixé la course des chevaux à la Saint-Jean prochaine. Regnault, ayant entendu cela, se mit à rire, et dit à Maugis : Charlemagne verra le meilleur tour du monde, et je lui gagnerai sa couronne; je veux monter sur Bayard pour l'éprouver. Ne le faites pas, lui dit Maugis; mais si vous voulez

y aller, souffrez que je vous accompagne; vous serez plus en sûreté, et nous mènerons avec nous des chevaliers bien armés. Volontiers, répondit Regnault, puisque cela vous fait plaisir. Quand il fut temps de partir, Regnault dit à ses frères : Il est temps d'aller à Paris, choisissons des chevaux et partons. Dès qu'ils furent prêts, Regnault vint auprès de sa femme, et lui dit : Je vous prie de bien garder mon château, je reviendrai sous peu de temps. Sire, répondit-elle, commandez à vos chevaliers de n'en point sortir, et je vous réponds que, quand le roi mon frère y viendrait, il n'y entrerait point : allez à la garde de Dieu. Regnault embrassa sa femme et partit avec ses gens. Quand ils furent à Orléans, et eurent passé Loiron, on leur demanda d'où ils étaient. Maugis, qui parlait pour tous, répondit : Seigneur, nous sommes Bernois, nous allons à Paris pour le prix que le roi a proposé à la course des chevaux.

Ils continuèrent leur route, et arrivèrent à Melun, où ils logèrent dans le bourg. La veille de la Saint-Jean, Regnault appela Maugis, et lui dit : Cousin, que ferons-nous? C'est demain la course des chevaux, ainsi il faut aller coucher à Paris. Vous avez raison, lui répondit Maugis; mais laissez-moi faire. Il prit une certaine herbe, qu'il pila et détrempa avec un peu d'eau, puis en frotta Bayard, de manière qu'il devint tout blanc, et qu'on ne pouvait le reconnaître; il oignit ensuite Regnault avec un elixir qui le fit paraître aussi jeune qu'à quinze ans.

Quand Maugis eut ainsi métamorphosé Regnault et son cheval, il dit à ses cousins : Seigneurs, que vous en semble? Je pense qu'on ne pourra pas les reconnaître; voyez comme Bayard est devenu vieux, il ne pourra pas gagner le prix. Ils furent tous bien surpris. Regnault, étant monté à cheval avec Maugis, dit à ses frères : Ne soyez pas en peine de moi, on ne me reconnaîtra point. Allard dit à Maugis : Cousin, nous vous recommandons notre frère; car sans vous nous ne souffririons pas qu'il allât à Paris.

Charlemagne, voyant que ses barons étaient arrivés, appela le duc Naimes, Oger le Danois, Foulques de Morillon, et leur dit : Seigneurs, prenez avec vous cent chevaliers bien armés, et allez sur le chemin d'Orléans, afin que personne ne puisse passer que vous ne sachiez qui il est; j'ai idée que Regnault pourra venir; si l'envie lui en prenait, il serait bientôt ici. Sire, répondirent les barons, nous ferons vos commandemens, et si Regnault est assez insensé, il ne pourra échap-

per d'être pris. Ils partirent sur le chemin d'Orléans, et s'arrêtèrent à deux lieues de Paris. Ils y furent long-temps sans que personne passât. Quand le duc Naimes vit que personne ne passait, il dit à Oger : Ma foi, le roi nous fait ressembler à des fous de rester ici à attendre. Sire, dit Oger, vous avez raison; pour moi je n'y resterai pas davantage. Comme ils voulaient s'en retourner, le duc Naimes vit venir de loin Regnault et Maugis. Foulques s'écria aussitôt : Voici Regnault, il ne pourra pas nous échapper. Vous avez raison, dit le duc Naimes, ce cheval ressemble à Bayard, s'il était de la couleur. Foulques mit l'épée à la main et vint au-devant de Regnault; mais il fut bien surpris de ne pas le reconnaître. Regnault et Maugis passèrent.

Le duc Naimes, les voyant passer, appela Maugis, et lui dit : Qui êtes-vous, où allez-vous? Sire, répondit Maugis, je suis de Péronne, j'ai nom Josuare. Naimes lui dit ensuite : Ne pourriez-vous pas me donner des nouvelles de Regnault, fils d'Aymon? Oui, dit Maugis, il a marché deux jours avec nous. Naimes, voyant que Regnault ne disait rien, dit : Je crois que celui qui est là, sans rien dire, a de mauvaises pensées. Sire, dit Maugis, c'est mon fils, il ne sait pas parler le français. Alors le duc Naimes dit à Regnault : Pourriez-vous me donner quelques nouvelles de Regnault? Il répondit : *Imi scatus prena Franches en prenant par cheval à Paris couronne Ri non Draphonis gagnir mi.*

Naimes se mit à rire, et lui dit : Qui donc vous a appris à parler? Je n'entends pas un mot de ce que vous me dites. Regnault et Maugis continuèrent leur chemin, et arrivèrent enfin à Paris. Comme ils entraient, Regnault fut reconnu par un homme qu'ils rencontrèrent. Il vint beaucoup de monde auprès d'eux; quand cet homme vit une si grande foule, il devint plus hardi et prit Bayard par la bride; mais le cheval lui donna un si grand coup de pied, qu'il lui brisa le cœur. Les gens, voyant cela, se retirèrent promptement. Regnault et Maugis poursuivirent leur chemin, et ne furent plus reconnus : ils allèrent jusqu'au vieux marché, et n'ayant pas trouvé d'auberge, ils furent loger chez un cordonnier. Quand ils eurent mis pied à terre, Maugis lia le pied de Bayard avec de la soie qu'il cira. L'hôte, qui le regardait, lui demanda pourquoi il liait le pied de ce cheval, et lui dit aussi : Qui est le chevalier qui le monte? Sire, dit Maugis, j'ai lié le pied de ce cheval, parce qu'il est boiteux, et celui qui le monte est

mon fils. Comme Maugis parlait, le nom de Regnault lui échappa. Ah! dit l'hôte, vous en avez assez dit; c'est sans doute Regnault qui a tué Berthelot, neveu du roi; il en sera averti avant ce soir. Regnault, tout irrité, lui dit : Vous vous méprenez, car je n'ai jamais vu Regnault, je ne sais point qui il est. Taisez-vous, dit l'hôte, car je vous reconnais bien. Alors il voulut sortir de la maison, mais Regnault le poursuivit, et le tua d'un coup d'épée. Maugis, voyant ce meurtre, dit à Regnault : Ah! cousin, qu'avez-vous fait! nous sommes perdus si Dieu ne nous secoure. Maugis alla à l'écurie, sella Bayard, fit monter Regnault, et ils partirent de cet endroit. Quand la femme et les enfans virent ce que Regnault avait fait, ils commencèrent à crier; mais Regnault et Maugis s'en allèrent, et on ne put savoir ce qu'ils étaient devenus, car ils se mirent dans la mêlée avec les autres; Bayard s'en allait clochant à la porte Saint-Martin, où ils restèrent toute la nuit. Le lendemain ils entendirent la messe avec les autres barons, puis ils allèrent à la prairie de Seine. Maugis et Regnault suivirent le roi, Bayard clochant toujours. Le roi commanda que sa couronne fût mise au bout de la lice, avec les cinq marcs d'argent et les draps de soie; aussitôt le duc Naimes et Oger firent ce que le roi avait commandé. Quand tout fut préparé, les chevaliers montèrent à cheval; chacun d'eux pensait gagner le prix. Le roi dit au duc Naimes, à Oger, à Guidelon de Bourgogne et à Richard de Normandie, qu'ils prissent cent chevaliers bien armés pour gardes de la course, afin qu'il ne se fit aucun bruit. Les chevaliers qui devaient courir, commencèrent; ils se moquaient de Regnault qui allait clochant, et se disaient l'un à l'autre : Ce sera celui qui gagnera le prix et la couronne. Un d'entr'eux dit à Regnault : Vous avez bien fait, vaillant chevalier, d'avoir amené votre bon cheval, vous gagnerez sûrement le prix. Regnault, entendant toutes ces paroles qu'on disait de lui, en était fâché; s'il n'eût craint de perdre le prix, il aurait commencé la course, mais il se tint sans rien dire. Quand le roi entendit ce que les chevaliers disaient à Regnault, il en fut bien irrité, et dit assez haut : Je vous recommande, sous peine d'encourir ma disgrâce, que personne ne fasse de reproches à ces chevaliers. Regnault ne se souciait guère de ce qu'on disait de lui. Le duc Naimes et Oger, voyant qu'il était temps de courir, firent sonner de la trompette, alors chacun se mit à courir. Quand Maugis vit qu'il était temps de partir, il délia le pied

de Bayard; mais avant qu'il fût délié, les autres étaient déjà bien loin. Regnault, voyant qu'il était temps de courir, dit à Bayard : Nous sommes en arrière, et, si vous n'êtes le premier, vous en serez blâmé. Quand Bayard entendit Regnault, il fronga les narines, allongea le cou, et partit avec tant de vivacité, que la terre semblait fondre sous ses pieds, et en peu de temps il les eut bientôt passés : quand ceux qui gardaient les lices le virent courir, ils en furent tout surpris, se disant l'un à l'autre : Voyez comme ce cheval blanc court rapidement; il n'y a pas long-temps qu'il boitait, et maintenant c'est le meilleur de tous. L'empereur Charlemagne appela Richard de Normandie, et lui dit : Vites-vous jamais tant de beaux chevaux courir ensemble? Richard lui répondit : Non, sire, mais le blanc les a tous passés. Grand Dieu! qu'il ressemble bien à Bayard, s'il était de son poil; celui qui le monte est encore plus léger. Sachez que Regnault fit tant, que Bayard passa tous les autres chevaux. Quand Regnault fut au bout des lices, il prit la couronne et la mit à son bras; quant à l'argent et aux draps, il les laissa. Sitôt qu'il eut pris la couronne, il retourna vers le roi, toujours à petits pas. Le roi, le voyant venir, lui dit en riant : Ami, je vous prie, arrêtez un peu; si vous voulez ma couronne, vous l'aurez, et je donnerai tant de votre cheval, qu'en votre vie ne serez jamais pauvre. Parbleu, dit Regnault, ces paroles ne servent de rien, je m'appelle Regnault, et j'emporte votre couronne; cherchez un autre cheval pour Roland, car vous n'aurez ni votre couronne, ni Bayard. Il partit alors comme la foudre. Charlemagne, ayant entendu ce que disait Regnault, en fut si irrité, qu'il ne put articuler un seul mot. Peu de temps après, il s'écria : Seigneurs, mon ennemi, Regnault, fils d'Aymon. Les chevaliers, ayant entendu ce que le roi disait, piquèrent leurs chevaux pour poursuivre Regnault; mais ils ne purent en venir à bout. Regnault, les voyant bien éloignés, passa la Seine à la nage; quand il fut passé, il mit pied à terre. Le roi, qui était aussi à sa poursuite, appela Regnault, et lui dit : Fils de prud'homme, rends ma couronne, je t'en donnerai la valeur et trêve pour deux ans. Regnault lui répondit : Je n'en ferai rien, vous n'aurez jamais votre couronne; je la vendrai, et paierai mes chevaliers avec. Je ferai mettre l'escarboucle au-dessus de mon château, afin que ceux qui iront à Saint-Jacques la puissent mieux voir. Charlemagne, entendant Regnault,

ne sut que lui répondre. Regnault se mit dans un sentier par lequel il avait déjà passé; Maugis revint de Paris, et dit à Regnault : Marchons un peu vite, car il ne ferait pas bon ici. Cousin, dit Regnault, vous avez raison. Ils se mirent en chemin pour aller à Melun. Allard, les voyant venir, dit à ses gens : Seigneurs, préparons-nous à sortir, montons à cheval : s'ils ont besoin de secours, nous en donnerons. Comme ils sortaient de l'embuscade, Regnault et Maugis arrivèrent, et leur dirent : Seigneurs, pensez à dépêcher, il ne faut pas rester ici; j'emporte avec moi la couronne du roi, que Bayard m'a fait gagner par sa course. Ils se mirent en chemin pour aller à Montauban, où ils furent très-bien reçus par leurs gens, qui étaient bien charmés de revoir leur seigneur. Regnault leur raconta comme il avait gagné la couronne du roi, de quoi ils furent bien réjouis.

CHAPITRE XI.

Comme Charlemagne assiégea Montauban, et comme Regnault remporta la première bataille.

APRÈS que Regnault eut gagné la couronne, Charlemagne appela ses barons, et leur dit : Seigneurs, je vous prie de me conseiller comme je pourrai me venger de Regnault; vous savez comme il m'a irrité; il faut faire en sorte de reprendre ma couronne. Je crains bien qu'il ne mette l'escarboucle sur son château. Sire, dit Roland, si vous voulez vous venger de Regnault, il faut aller détruire son pays; et si nous pouvons prendre le roi Yon de Gascogne, vous en ferez telle justice qu'il vous plaira. Neveu, dit le roi, vous avez raison, car je désire bien me venger. Sire, dit le duc Naimes, calmez votre colère; si vous voulez me croire vous aurez bientôt détruit Regnault et ses frères; faites assembler tous vos barons, afin que chacun soit prêt à la Chandelée prochaine; il faudra faire provision de vivres pour sept ans, nous tiendrons alors le siège devant Montauban, jusqu'à ce qu'il soit pris, ensuite vous le rangerez sous votre obéissance. Charlemagne approuva ce conseil. Il envoya des lettres circulaires dans tout son royaume, par lesquelles il était porté que tout homme qui voulait aller à la guerre, eût à se trouver à la cour du roi vers la Chandelée prochaine, avec des vivres pour sept ans. Quand les barons surent la volonté du roi, ils se préparèrent et vinrent à Paris, où ils se présentèrent au roi et à Roland son neveu. Il y en arriva tant qu'ils ne purent tous loger dans Paris.

Le roi fit assembler tous ses barons, et leur dit : Seigneurs, vous savez que j'ai vaincu quatre rois, qui sont sous mon obéissance, excepté le roi de Gascogne, qui a retiré mes ennemis mortels, les quatre fils Aymon; ainsi je vous invite à venir en Gascogne me venger du tort qu'ils m'ont fait.

Alors le comte de Nanteuil dit : Sire, nous n'irons pas pour cette fois, car il n'est pas possible; vous savez qu'il n'y a pas long-temps que nous sommes revenus d'Allemagne, et nous sommes encore bien fatigués. Il y a encore ici plusieurs barons qui ne sont point encore retournés dans leurs pays, et qui désireraient y retourner; attendez à la Pentecôte; donnez congé à vos barons, afin qu'ils puissent se reposer, et quand il sera temps, vous les ferez venir pour vous suivre en Gascogne ou ailleurs. Le roi fut très-mécontent de cette proposition, et dit que quand il devrait tout perdre, il voulait aller en Gascogne. J'y menerai tous les jeunes gens de mon armée, et vous serez déçus. Sire, dit Naimes, vous ferez bien, car ces jeunes gens seront bien aise d'en essayer. Charlemagne dit : J'espère qu'ils détruiront le roi Yon; et quand j'aurai pris Regnault et ses frères, je donnerai toute la Gascogne aux jeunes chevaliers. Un espion de Regnault, qui avait entendu tout ce que le roi avait dit, se mit aussitôt en chemin, et arrivant à Montauban, il alla trouver Regnault, ses frères et Maugis. Quand Regnault le vit, il lui demanda quelles nouvelles il apportait de la cour de Charlemagne. Monseigneur, dit l'espion, sachez qu'il est très-irrité contre le roi Yon, contre vous, vos frères et Maugis; il manda tous ses sujets, mais personne ne voulut venir. Alors il a juré qu'il n'emmènerait avec lui que des jeunes gens, auxquels il donnerait toute la Gascogne.

Regnault dit alors : Ne vous déconfortez point, je verrai comme Roland et Olivier se comporteront contre moi et mes gens. Alors il s'en vint dans la salle où il trouva Maugis avec les chevaliers, et leur dit : Seigneurs, je vous dirai que Charlemagne vient nous assiéger, et amène avec lui une armée nombreuse; mettons-nous bien en défense, et tâchons de leur résister. Frère, dit Allard, ne craignez rien, ils seront bien reçus, car tant que nous vivrons et que nous vous verrons moitié sur Bayard, nous ne craindrons ni Charlemagne, ni sa puissance. Charlemagne fit des réflexions, et pensa au conseil que le comte de Nanteuil lui avait donné; il dit à ses barons qu'ils se trouvassent dans le temps de Pâques, et qu'il

tiendrait un conseil général. Quand il fut temps, chacun se prépara de son mieux. Richard de Normandie amena avec lui plusieurs nobles chevaliers, et se présenta devant Charlemagne; Salomon de Bretagne vint ensuite, et amena grande compagnie avec lui.

Dizier d'Espagne vint ensuite à la tête de dix mille chevaliers bien armés. Geoffroi, comte d'Avignon, amena avec lui beaucoup de ses gens, et des vivres à foison; Bertrand d'Allemagne amena aussi beaucoup de chevaliers, tant d'Irlande que d'Afrique; l'archevêque Turpin y vint aussi, et le roi avait beaucoup d'attachement pour lui. Tous ces grands seigneurs furent bien reçus par le roi. Lorsque toute l'armée fut assemblée, les vivres devinrent d'une cherté excessive dans Paris. Le roi, voyant cela, passa toute son armée en revue; il trouva qu'elle était composée de trente mille chevaliers, sans compter les anciens. Il appela Roland, et lui dit : Je vous recommande la conduite de mon armée. Je ferai de mon mieux, lui répondit Roland. Le roi lui fit donner l'oriflamme; ils allèrent coucher à Blois la première journée. Charlemagne fit publier que chacun eût soin de faire porter des vivres après l'armée. Ils passèrent la Gironde, puis mirent toute l'armée en bataillons. Quand toute son armée fut disposée autour de Montauban, Roland dit à Charlemagne : Il me semble que vous devez donner l'assaut à Montauban. Le roi lui répondit : Je ne veux pas endommager mes gens, il faut savoir si le château se voudra rendre, car je finirais aussitôt la bataille. Il envoya alors un messager au château : les sentinelles qui le gardaient, lui ouvrirent aussitôt. Quand il fut entré, il trouva un sénéchal, auquel il dit : Je suis chevalier de Charlemagne, et je désirerais parler à Regnault. Le sénéchal le conduisit auprès de lui. Dès que ce chevalier fut auprès de Regnault, il le salua humblement, et lui dit : L'empereur Charlemagne vous demande si vous voulez vous rendre à merci, et livrer votre frère Richard pour en faire à sa volonté, autrement il assiégera votre château, et s'il peut vous prendre, il vous fera mourir dans les tourmens. Regnault se mit à rire, et lui dit : Dites à Charlemagne que je ne suis pas un traître; si j'en agissais ainsi, il me blâmerait lui-même; mais s'il lui plaît, nous sommes à son commandement mes frères et moi, nous lui rendrons le château de bon cœur, pourvu que nous ayons la vie sauve. Si le roi nous refuse, nous tâcherons de nous défendre. Le messager s'en retourna, et

raconta à Charlemagne tout ce que Regnault lui avait dit. Le roi se mit à réfléchir, car il sentait bien que Regnault avait raison. Il appela le duc Naimes et Oger le Danois, auxquels il dit : Seigneurs, Regnault me mande qu'il ne fera rien de ma volonté, ainsi je veux que le château soit assiégé. Sire, lui dit Naimes, il me semble, comme je l'ai entendu, que Regnault vous fait une belle offre, et si vous m'en voulez croire, vous l'accepterez; vous savez que ce sont des gens dont vous pourriez recevoir de grands services; et d'ailleurs si Regnault était à la tête de vos troupes, vous seriez craint et révérend partout; mais si vous ne le voulez, nous ne pouvons que faire. Je ne serais cependant pas d'avis d'assiéger le château, car il est bien fort, et Regnault a beaucoup de gens pour le défendre. Si vous les assiégez, ils sortiront par de fausses portes, autrement il faudra les serrer de si près, qu'ils ne puissent sortir.

CHAPITRE XII.

Comme après que Charlemagne eut assiégé Montauban, Roland alla camper vis-à-vis la porte, dans un lieu nommé Balançon.

CHARLEMAGNE sentit bien que le duc Naimes avait raison, et lui dit : Je veux me conformer à vos avis. Aussitôt il fit publier qu'on s'avancerait au château le plus près qu'il serait possible : il ordonna que l'on placât sa tente vis-à-vis la porte. On vit bientôt plus de dix mille tentes autour de Montauban. Quand l'armée fut campée, Roland prit dix mille chevaliers, tous jeunes, et alla camper dans un lieu nommé Balançon, vis-à-vis l'autre porte, au bord d'une très-grande et profonde rivière. Il fit mettre sa tente dans cet endroit, avec un dragon au-dessus. Ce lieu était tellement situé, qu'on pouvait découvrir tout le pays. Montauban était environné de deux rivières, la Dordogne et la Gironde. Roland, voyant l'endroit si bien fortifié, en fut surpris, et dit à ses gens : Seigneurs, je ne suis plus surpris si les quatre fils Aymon font la guerre à mon oncle, puisqu'ils ont un château si bien fortifié; jamais nous ne viendrons à bout de prendre Montauban. Vous avez tort, dit Olivier, nous avons pris Losanges, et avons abattu la grande tour et le donjon de Constantinople; ainsi nous pourrions bien avoir Montauban, et si Regnault et ses frères ne viennent se rendre, leur vie est en grand danger. Je vous promets, dit Roland, qu'ils n'en feront rien; mais je vous jure que Regnault nous fera telle peur, que le plus hardi

voudrait bien être à Paris. Il est courageux et ses frères aussi; ils ont de vaillans chevaliers, par quoi je suis d'avis que tant qu'ils auront à vivre, ils ne seront jamais pris. Quand le pavillon de Roland fut tendu, ils aperçurent un grand nombre d'oiseaux entre les deux rivières; alors il dit à l'archevêque Turpin et aux autres barons: Voyez que nous sommes bien logés, allons chasser avec nos faucons. Sire, dit l'archevêque Turpin, très-volontiers. Roland monta à cheval, et prit avec lui une trentaine de barons qui emportèrent leurs faucons et montèrent sur des mulets: ils prirent seulement leurs épées, et partirent à la chasse où ils prirent beaucoup d'oiseaux de rivière. L'archevêque Turpin et Oger n'y furent point, mais ils restèrent dans leurs tentes à la tête de l'armée, et interrogeaient un vieux chevalier sur la manière dont on s'était servi pour prendre la grande ville de Troyes. Il y avait un espion de Regnault qui s'était glissé dans l'armée du roi pour savoir ce qui s'y passait: il partit aussitôt et alla raconter à Regnault que Roland et Olivier étaient allés à la chasse avec trente chevaliers bien armés. Regnault en fut bien aise; il appela ses frères et Maugis, et leur dit que Roland et Olivier étaient allés chasser avec trente chevaliers dans les plaines de Balançon. Que devons-nous faire, dit Regnault? Cousin, dit Maugis, il faut les détruire si nous pouvons. Vous devez vous souvenir que Charlemagne a dit qu'il laisserait les anciens chevaliers dans son royaume, et n'emmènerait avec lui que des jeunes gens, à qui il donnerait toute la Gascogne; Roland et Olivier sont si bien prévenus de la puissance de Charlemagne, qu'ils pensent que personne ne peut lui résister; mais si vous voulez m'en croire, je vous dirai un moyen de les embarrasser. Regnault, ses frères et Maugis s'armèrent; Regnault monta sur Bayard, le fit caracolier, et dit ensuite: Tâchons de prendre les meilleurs chevaliers de Charlemagne. Ils sortirent tous bien armés par la fausse porte, au nombre d'environ quatre mille, avec le forestier qui les conduisait par l'endroit le plus épais de la forêt. Regnault lui dit de les conduire droit à Balançon. Quand Regnault vit les tentes, il dit à ses gens: Seigneurs, voyez la belle capture que nous avons à faire. Sire, lui répondirent-ils, avançons hardiment, car, vous ayant à notre tête, nous irions attaquer l'enfer. L'archevêque Turpin, qui était à la garde du camp, leva la tête, et vit des corbeaux qui menaient un grand bruit au-dessus de Montauban; il regarda ensuite du côté de

la forêt, et aperçut les ennemis: alors la terreur s'empara de lui, il appela Oger le Danois, et dit: Allez promptement vous armer, voici nos ennemis qui s'avancent, Roland et Olivier ont eu grand tort de s'amuser à chasser et de laisser l'armée en danger. Oger alla aussitôt s'armer, et fit sonner les trompettes afin que toute l'armée fût prête. Il monta ensuite sur son cheval, et voyant que l'armée était sur pied, il dit à ses gens: Seigneurs, on vient nous attaquer, pensons à nous défendre. Regnault, qui fut surpris de voir toute l'armée en mouvement, dit à ses gens: Nous sommes découverts, ne laissons pas cependant de les attaquer. Il dit à son cousin Maugis: Restez dans la forêt avec mille chevaliers, et si vous voyez que nous avons besoin de secours, vous viendrez aussitôt. Maugis fit selon ce qui lui était prescrit. Regnault piqua Bayard et passa Balançon; le premier qu'il rencontra fut Aymerie, comte de Nicol, qu'il renversa mort. Il mit l'épée à la main, et poursuivit les chevaliers avec tant de fureur, qu'ils fuyaient tous devant lui, et se prit à crier: Où sont Roland et Olivier, ils nous ont menacés et traités de traîtres, je veux leur prouver le contraire. Quand l'archevêque Turpin entendit Regnault, il courut contre lui; ils combattirent long-temps l'un contre l'autre et brisèrent leurs lances, mais ils ne tombèrent pas. Regnault lui appliqua un grand coup d'épée sur la tête, en lui disant: Vous auriez mieux fait de rester dans votre église. L'archevêque Turpin, entendant le reproche que lui faisait Regnault, courut sur lui; alors toute l'armée se mit en émotion de part et d'autre, et il y eut un très-grand carnage. Oger arriva monté sur Brouard, il frappa Richard si rudement qu'il renversa son cheval; Richard, se voyant démonté, mit aussitôt l'épée à la main, et se prépara à se défendre; mais Oger passa outre, et commença à crier à l'enseigne Saint-Denis. Regnault, voyant que son frère Richard était démonté, piqua Bayard, et courut contre Oger, alors ils se donnèrent de grands coups sur leurs écus; Regnault frappa Oger avec tant de force, qu'il ne put s'empêcher de tomber par terre; Regnault, le voyant à terre, prit Brouard par la crinière, et dit à Oger: Vous avez eu tort de renverser mon frère, vous qui êtes notre parent, ne devriez-vous pas nous défendre; au contraire vous êtes notre plus cruel ennemi, ce n'est pas bien agir. Reprenez cependant votre cheval, mais j'espère que vous ne nous ferez aucun mal. Cousin, dit Oger, vous avez bien raison. Quand il fut

remonté, il mit l'épée à la main, et se mit à frapper si rudement qu'il faisait tout trembler devant lui. Maugis, voyant que tous les bataillons étaient en désordre, sortit de son embuscade, vint à Balançon, passa le gué et se mit dans la mêlée. Les Français étaient très-fatigués, ils se mirent en fuite; les Gascons les chassèrent environ une lieue, puis retournèrent au camp, où ils prirent tout ce qu'ils trouvèrent. Maugis alla à la tente de Roland, et prit le dragon qui était au-dessus, ils repassèrent le gué de Balançon, et s'en retournèrent à Montauban avec grande joie. Maugis fit distribuer le butin à ses gens, après quoi il monta sur la tour de Montauban, et mit le dragon de Roland au-dessus, de manière que toute l'armée de Charlemagne pouvait l'apercevoir. Le roi, l'ayant aperçu, pensa que Roland avait pris le château.

CHAPITRE XIII.

Comme le roi de Gascogne rendit Regnault et ses frères à Charlemagne.

Nous parlerons dans ce chapitre de Roland et Olivier, qui revenaient de la chasse fort contents d'avoir pris beaucoup d'oiseaux. Comme ils s'en retournaient, Dampremont s'en alla au-devant, et leur dit: Vous avez pris beaucoup d'oiseaux, mais ils vous coûteront bien cher; si vous avez pris des oiseaux, Regnault et ses frères ont pris des hommes et des chevaux, car vous pouvez voir votre dragon sur la tour de Montauban, c'est l'ouvrage des quatre fils Aymon; chacun pense que vous avez pris Montauban. Roland, l'ayant entendu parler, se mit sur une pierre et fit quelques réflexions; il appela ensuite l'archevêque Turpin, et lui dit: Que me direz-vous? je n'oserai jamais me trouver devant mon oncle, car je crains les mauvais rapports. Sire, dit l'archevêque Turpin, ne craignez rien, vous n'êtes pas le premier à qui cela soit arrivé. Je vous promets qu'avant qu'il soit trois jours, vous aurez des gens de Regnault comme il a eu des vôtres. Sire, dit Roland, je m'en rapporte à votre prudence. Ils remontèrent tous à cheval, et allèrent vers Charlemagne; après eux allaient à pieds plus de deux cents gentils-hommes qui avaient perdu leurs chevaux. Ils entrèrent dans la tente du duc Naimes. Roland y demeura deux jours sans sortir, tant il était honteux. Pendant que Roland était dans la tente du duc Naimes, l'archevêque Turpin alla à la tente de Charlemagne, le salua, et lui dit: Sire, je

viens vous annoncer une nouvelle désagréable; vous saurez que les quatre fils Aymon nous ont battus, ils ont pris ce qui était dans nos tentes, nos chevaux, nos harnais, le dragon de Roland et plusieurs de nos gens. L'empereur Charlemagne fut bien irrité, et jura par Saint-Denis qu'il s'en vengerait. Il manda alors ses barons; ils vinrent vers lui, et il leur dit: Seigneurs, je vous ai fait venir pour vous dire tout ce qui est arrivé. Sachez que les quatre fils Aymon ont vaincu les chevaliers que mon neveu Roland avaient menés à Balançon; ce dont je suis bien fâché, mais il faut bien souffrir, puisqu'on ne peut faire autrement. Dites-moi, je vous prie, comment je pourrai prendre Montauban? Quand il eut achevé, personne n'osa parler; le duc Naimes dit: Sire, vous demandez conseil pour assiéger Montauban; on ne vous le conseillera certainement pas, il y a trop de danger; mais si vous me croyez, demandez au roi Yon qu'il ne retire point vos ennemis dans son pays, qu'il vous les rende, et qu'autrement, vous lui retirerez ses terres et ne lui ferez point de grâce. Naimes, dit le roi, votre conseil est prudent. Le roi fit venir un messager, auquel il dit: Allez à Toulouse, et dites au roi Yon, de ma part, que je suis entré en Gascogne avec les douze pairs de France et cent mille combattans; dites-lui que s'il ne me rend pas mes ennemis, les quatre fils Aymon, je l'exilerai de toute sa terre, lui ôterai sa couronne, et on le nommera roi détrôné. Sire, dit le messager, vos ordres seront exécutés avec exactitude. Alors il partit de l'armée, alla à Toulouse où il trouva le roi Yon en son palais, le salua de la part de l'empereur, puis lui raconta le sujet de son message. Le roi Yon, après avoir entendu ce que lui annonçait ce messager, se mit à penser en lui-même, puis lui dit: Ami, il faudrait rester ici huit jours, après quoi je vous rendrai réponse. J'attendrai volontiers, répondit le messager. Le roi Yon entra dans sa chambre accompagné de huit comtes, dont il recommanda que la porte fût bien fermée; il leur dit ensuite: Seigneurs, je vous prie de me conseiller raisonnablement ce que je dois faire. Charlemagne est entré dans mon pays avec cent mille combattans, il me mande que je lui rende les quatre fils Aymon, qu'autrement il ne me laissera ni ville ni château sur pied, et que s'il peut s'emparer de moi, il m'ôtera la couronne que je porte; mais j'aime mieux mourir que de vivre honteusement.

Quand le roi Yon eut parlé, un chevalier nommé

Godefroi, qui était son neveu, se leva et lui dit : Sire, je suis surpris que vous demandiez conseil pour trahir des chevaliers tels que les quatre fils Aymon. Regnault est votre frère, car vous lui avez donné votre sœur en mariage; vous savez quel bien il a fait à votre pays, vous lui avez promis et juré de le servir envers et contre tous, ainsi il faut leur tenir parole ou les laisser aller à l'aventure; ils pourraient au moins offrir leur armée à quelque grand seigneur, qui leur fera plus de bien que vous ne leur en avez fait. Je vous prie de ne rien faire qui puisse vous tourner à déshonneur. Le vieux comte d'Anjou dit ensuite : Sire, vous nous avez demandé des avis, si vous voulez les suivre nous vous en donnerons. Parlez, dit le roi, je suivrai votre conseil. Sire, dit le comte, j'ai bien entendu dire, il est vrai, que le duc Beuves d'Aigremont tua Lohier, dont Charlemagne fut bien fâché; Regnault et ses frères étaient bien jeunes alors, et quand ils furent grands, Charlemagne voulut leur en faire porter la folle-enchère, mais ils eurent tant de courage, qu'ils ne voulurent se rendre. Regnault depuis a tué Berthelot, neveu du roi. Sire, je ne vous déguise rien, vous savez que Charlemagne est puissant, que je n'ai jamais réussi contre lui, ainsi je vous conseille de lui rendre Regnault et ses frères, vous serez délivré d'un grand danger. Le conseil dit ensuite : Nous serions tous des traîtres, vous lui avez donné votre sœur en mariage, il vous a averti qu'il avait guerre avec Charlemagne; il a gagné bien des batailles, il vous a délivré de vos ennemis, et vous ne seriez pas digne de porter la couronne; pour sauver votre vie, vous trahiriez des chevaliers tels que les quatre fils Aymon ! Vous n'avez encore rien perdu avec eux, et vous seriez un traître de les livrer à Charlemagne. Le vieux Antoine parla ensuite, et dit : Sire, ne recevez pas ce conseil, vous pourriez être trahi; je sais mieux que qui que ce soit les intentions de Regnault, il est fils d'un seigneur qui n'avait qu'une ville; il n'a jamais voulu se soumettre au roi de France; il a tué Berthelot, et Charlemagne le chassa du royaume de France; il est venu en Gascogne, vous lui avez donné votre sœur en mariage avec beaucoup de biens, et il en est devenu si orgueilleux que personne ne peut vivre avec lui; s'il peut vous ôter la vie, il le fera pour posséder votre royaume; pourquoi je vous conseille de le rendre, avec ses frères et Mangis, au roi Charlemagne, et vous apaiserez sa colère. Le duc Guichard de Bayonne dit : Sire, je vous dis que le comte Antoine a tort de parler ainsi. Regnault

est le fils du duc Aymon de Dordogne. Charlemagne fit tuer leur oncle le duc Beuves d'Aigremont; Regnault, il est vrai, a tué Berthelot, mais c'était à son corps défendant. Je dis qu'un roi qui commet une trahison par la crainte qu'il a d'un autre roi, n'est pas digne de porter la couronne. Le comte Hector parla ensuite, et dit : Sire, vous demandez un conseil à qui n'est pas en état de vous en donner. Sachez que Regnault est un vaillant chevalier, et qu'il a fait la guerre contre Charlemagne; il vint en Gascogne, vous lui avez donné votre sœur en mariage, vous avez eu grand tort, ainsi que de lui permettre de bâtir le château de Montauban au plus fort endroit de votre royaume. Charlemagne est venu l'assiéger; je vous conseille de rendre Regnault le plutôt que vous pourrez; il vaut mieux perdre quatre chevaliers, que votre royaume. Donnez votre sœur à un autre, car vous ne pouvez avoir un plus grand ennemi que Charlemagne : vous ne serez point blâmé si vous suivez mes avis. Ami, dit le roi, je suis prêt à faire ce que vous me conseillez, je sens bien que votre avis est le meilleur de tous et le plus utile. Quand le roi Yon aperçut que les barons de son conseil étaient d'accord pour qu'il rendît Regnault et ses frères au roi Charlemagne, il poussa un grand soupir, et dit en lui-même : Hélas ! Regnault, je suis bien changé pour vous et vos frères, il faudra nous quitter, vous y perdrez peut-être la vie et moi l'honneur; mais je ne puis faire autrement. Il dit ensuite : Seigneurs, je vois bien qu'il faut que je rende les quatre fils Aymon au roi Charlemagne, car la plus grande partie de mes amis en sont d'accord; mais je serai réputé pour un traître tant que je vivrai. Les barons sortirent du conseil, et retournèrent chacun dans leur hôtel. Le roi Yon, étant sorti de sa chambre, alla s'asseoir sur un banc, et se mit à penser; pendant qu'il réfléchissait, des larmes coulaient de ses yeux, tant il regrettait ces vaillants chevaliers : il appela son chapelain, et lui dit : Écrivez une lettre de ma part au roi Charlemagne, vous lui marquerez que je lui mande santé et honneur, que s'il veut laisser mon pays en paix, je lui promets, qu'avant qu'il soit dix jours, il trouvera les quatre fils Aymon dans les plaines de Vaucouleurs, revêtus de manteaux d'écarlate fourrés d'hermine, montés sur des mulets, et portant en leurs mains des roses; je les ferai accompagner par huit comtes de mon royaume : s'ils lui échappent, qu'il ne m'en blâme point. Le chapelain monta dans sa chambre, et écrivit la lettre telle que le roi lui

avait dictée. Quand elle fut écrite et scellée, le roi appela son sénéchal, et lui dit : Montez à cheval, allez à la tente du roi, qui est devant Montauban, saluez-le de ma part, et lui remettez cette lettre; vous lui direz que s'il veut vivre en paix, j'agirai selon ses intentions, et que s'il ne veut pas, je me défendrai. Le sénéchal s'en retourna à son hôtel et monta à cheval, il passa à Toulouse et emmena le héraut du roi Charlemagne avec lui; quand ils furent auprès de Montauban, ils trouvèrent le roi Charlemagne dans sa tente; le sénéchal y entra, le salua de la part du roi Yon, et lui présenta la lettre en lui disant : Sire, le roi Yon vous mande que si vous voulez laisser son pays en paix, il tiendra toutes les promesses qu'il fait dans cette lettre. Charlemagne fut satisfait, quand, après avoir lu la lettre, il vit qu'elle contenait la trahison qu'il désirait le plus au monde; il dit au sénéchal : Votre seigneur le roi Yon parle bien; s'il fait ce qu'il mande, il sera mon ami, et je le défendrai contre tous ceux qui viendront l'attaquer. Sire, faites serment de ce que vous dites. Je vous le jure au nom de la sainte Vierge et saint Denis. Cela suffit, répondit le sénéchal. Alors Charlemagne appela son chambellan, et lui dit : Écrivez une lettre au roi Yon, et marquez-lui que, s'il veut tenir sa parole, j'augmenterai sa seigneurie de quatorze bons châteaux. Je lui envoie quatre beaux manteaux d'écarlate pour les chevaliers quand ils iront dans les plaines de Vaucouleurs. C'est là que je les ferai tous pendre. Sire, dit le chambellan, je vais exécuter vos ordres. Alors il écrivit la lettre que le roi scella et remit au sénéchal en lui disant : Vous remettrez cette lettre au roi Yon, vous le saluerez de ma part. Il lui fit ensuite donner des marcs d'or et l'anneau qu'il avait au doigt. Quand le sénéchal fut parti, le roi fit venir Foulques de Morillon et Oger le Danois, et leur dit : Seigneurs, je vous ai fait venir pour vous dire mon secret; mais je veux que personne ne le sache que nous trois, jusqu'à ce qu'il soit accompli.

Sire, lui répondirent les chevaliers, vous vous en faisons notre serment auparavant. Seigneurs, dit le roi, je l'accepte. Vous irez dans les plaines de Vaucouleurs, avec trois cents chevaliers bien armés, vous y trouverez les quatre fils Aymon, et vous me les amenerez morts ou vifs. Sire, dit Oger le Danois, nous ne les avons jamais vus qu'en armes, comment pourrions-nous les reconnaître? Vous pourrez les reconnaître facilement, car chacun d'eux aura un manteau d'écarlate, fourré d'hermine, et aura une rose à la main.

Sire, dit Oger, ces marques sont suffisantes, et nous ferons vos commandemens. Ils sortirent secrètement de l'armée, allèrent aux plaines de Vaucouleurs, où ils se mirent en embuscade dans un bois de sapins, en attendant que les quatre fils Aymon vinssent. Grand Dieu! que Regnault et ses frères ne sont-ils instruits de cette trahison, au lieu de mulets, ils auraient monté de bons chevaux, et se seraient armés de tout point. Quand Oger et Foulques furent embusqués, celui-ci appela ses gens, et leur dit : Seigneurs, je déteste Regnault qui a tué mon oncle, vous saurez que je suis venu avec vous pour m'en venger; le roi Yon les a trahis, et il doit les livrer à Charlemagne; ils viendront ici sans armes, que leurs épées; quand vous les verrez, il faudra montrer toute votre valeur et votre zèle à me servir. Quand le roi Yon, qui était à Toulouse, eut reçu la lettre de Charlemagne, il appela son secrétaire Gaudard, et lui dit : Ouvrez cette lettre et lisez-la. Il l'ouvrit et lut la trahison qu'elle contenait contre Regnault et ses frères.

Quand le secrétaire eut lu la lettre, il versa des larmes; le roi Yon, le voyant pleurer, lui dit de ne rien cacher du contenu de la lettre; alors il lui dit que Charlemagne lui mandait que s'il voulait tenir sa parole, il augmenterait son fief de quatorze beaux châteaux; il vous envoie quatre manteaux d'écarlate, fourrés d'hermine, que vous donnerez aux quatre fils Aymon, ce qui servira à les faire reconnaître; car Charlemagne ne veut point que l'on fasse mal qu'à eux, et il vous mande que ses gens sont en embuscade pour attendre les quatre fils Aymon, que vous devez lui livrer. Quand le roi Yon eut entendu le contenu de la lettre, il manda aussitôt cent chevaliers bien armés, monta à cheval, et partit pour Montauban; il fit loger ses gens dans le bourg et alla au palais. Dès que sa sœur, épouse de Regnault, sut son arrivée, elle alla au-devant de lui, et le prenant par la main, elle voulut l'embrasser; mais il détourna son visage, lui disant qu'il avait mal aux dents, et commanda qu'on lui préparât un lit, parce qu'il avait besoin de repos. Il se coucha, et dit en lui-même : Grand Dieu! que je suis malheureux de trahir si indignement des chevaliers aussi généreux, leur perte est décidée si Dieu ne les secoure; je suis un véritable Judas. C'est ainsi qu'il formait des regrets. Regnault et ses frères revinrent de la chasse; ils avaient pris quatre grands sangliers; quand Regnault fut devant Montauban, il entendit le bruit des chevaux,

il demanda à son domestique : Sont-ce là des gens du roi Yon ? Il était inutile qu'il vînt, j'aurais bien été le trouver. Il appela son neveu, et lui dit de lui apporter son cor, puis dit à ses frères : Prenez chacun le vôtre, et faisons fête à l'arrivée du roi Yon. Alors ils se mirent à sonner tous ensemble, et firent retentir le château de Montauban. Le roi se leva, et dit en lui-même : Que j'ai donc mal agi contre ces chevaliers ! Il retourna ensuite se coucher. Regnault et ses frères montèrent au palais ; quand il les vit venir, il leur tendit la main, et dit à Regnault : Ne soyez pas surpris si je ne vous embrasse pas, c'est que je suis incommodé. Regnault lui dit : Sire, on peut bien vous soulager ici, mes frères et moi nous vous procurerons tous les secours nécessaires. Je vous remercie, leur dit le roi. Il appela son sénéchal, et lui dit : Apportez-moi les manteaux d'écarlate. Il les apporta aussitôt ; le roi les leur fit mettre, et les pria de les porter à sa considération. Sire, dit Allard, nous les porterons. Mais s'ils eussent su la trahison, ils ne les auraient pas mis. Quand chacun d'eux eut mis son manteau, le roi les regarda et se mit à pleurer ; son sénéchal, qui était là, savait toute la trahison, mais il n'osait rien dire à cause du roi. Regnault pria le roi de manger, car il désirait bien le servir. Après le repas, le roi prit Regnault par la main, et lui dit : Beau-frère et ami, j'ai un secret à vous dire ; vous saurez que j'ai été à Monbodel, où j'ai parlé à Charlemagne qui m'accusait de trahison parce que vous êtes dans mon royaume, dont j'ai présenté gage devant toute la compagnie ; mais personne n'a été assez hardi pour me dédire. Nous avons eu plusieurs paroles ensemble, et à la fin, nous avons déclaré la paix aux conditions suivantes, savoir : Que vous irez demain aux plaines de Vaucouleurs, vous n'aurez pour arme que votre épée, vous monterez sur des mulets, serez revêtus des manteaux que je vous ai donnés, et porterez chacun une rose à la main ; je vous ferai accompagner par huit de mes comtes, le plus honnêtement qu'il me sera possible.

Vous trouverez le roi, le duc de Bavière, Oger et les douze pairs de France. Vous saluerez Charlemagne, lui baiserez les pieds, et il vous rendra toutes vos seigneuries. Sire, répondit Regnault, je me méfie de Charlemagne, car il nous déteste. Ne craignez rien, lui répondit Yon, il en a fait le serment devant toute sa baronnie. Sire, lui dit Regnault, nous suivrons votre conseil. Que dites-vous, reprit Allard ? vous savez que Charlema-

gne a juré notre perte s'il pouvait nous prendre ; je suis surpris que vous accordiez à aller, tout désarmé, vous remettre entre ses mains, pour moi je n'irai pas sans armes. A Dieu ne plaise, dit Regnault, que je ne m'en rapporte pas au roi Yon. Il se tourna vers lui, et lui dit : Sire, nous irons quoiqu'il en arrive, j'espère faire notre paix avec Charlemagne. Alors il prit congé du roi, et alla dans sa chambre avec ses frères ; l'épouse de Regnault, voyant son mari, courut au-devant de lui, et l'embrassa. Regnault lui dit : Je vous aime beaucoup, votre frère fait tout son possible pour nous procurer la paix avec Charlemagne, ce que n'ont pu faire Roland, Olivier et les douze pairs de France. Alors la dame lui dit : J'en remercie Dieu ; mais dites-moi, je vous prie, où sera fait l'accord ? Demain nous partons tous quatre aux plaines de Vaucouleurs, et là on fera la paix ; mais il faut que nous y allions sans armes que nos épées, montés sur des mulets, et chacun une rose à la main en signe de paix ; nous devons y trouver le duc Naimes et les douze pairs de France pour y recevoir nos sermens.

Quand son épouse l'eut entendu, elle lui dit : Mon ami, si vous voulez m'en croire, vous n'irez pas, car les plaines de Vaucouleurs sont dangereuses ; tâchez plutôt de parler à Charlemagne près de Montauban, vous paraîtrez devant lui monté sur Bayard, vous direz à Maugis de prendre avec lui trois mille chevaliers bien armés, qui seront en embuscade sur le rivage, pour vous secourir dans le besoin, car je crains bien la trahison ; ainsi je vous prie de prendre bien garde. Cette nuit j'ai songé que j'étais aux fenêtres d'un palais, j'ai vu sortir du bois mille sangliers qui vous tuèrent, et que la tour de Montauban tombait par terre ; qu'il y vint un traître qui frappa Allard et lui perça le bras ; je vis ensuite deux anges qui pendaient votre frère Richard à un pommier, alors il se mit à crier : A mon secours, mon frère Regnault ! Vous y allâtes incontinent sur votre cheval Bayard, mais il tomba sous vous, dont vous fûtes bien fâché : ainsi je vous conseille de n'y point aller. Dame, lui répondit Regnault, taisez-vous, car je regarde pour fou celui qui croit aux songes. Allard dit qu'il n'irait point. Richard dit : Il ne faut point y aller comme des poltrons, mais comme des vaillans chevaliers, bien armés et bien montés, et que vous meniez votre cheval, car dans un besoin, il nous porterait tous les quatre. Parbleu, dit Regnault, dites ce qu'il vous plaira ; j'irai, telle chose qui puisse m'en arriver. Il sortit

de sa chambre, et alla trouver le roi Yon, auquel il dit : Je vous dirai que mes frères ne veulent point venir avec moi, parce que nous ne menons point de chevaux ; voulez-vous nous donner la permission de mener chacun le nôtre ? Non pas, dit le roi, Charlemagne vous redoute trop ; d'ailleurs j'ai fait serment que vous n'y porteriez point d'armes, et que vous ne seriez pas montés sur des chevaux : si vous y allez autrement, il croira que je veux le trahir, il pourrait nous en coûter cher, et je vous conseille d'agir comme je vous ai dit. Il prit congé du roi, retourna à sa chambre où il retrouva sa femme et ses frères, qui lui demandèrent s'il monterait sur Bayard. Il leur dit qu'il n'avait pu en obtenir la permission : Mais, dit-il, ne craignez rien, le roi Yon ne nous trahira pas ; il nous fera même conduire par huit des plus grands comtes de son pays ; je n'ai jamais reconnu en lui de méchanceté. Sire, dirent ses frères, puisque cela vous fait plaisir, nous irons avec vous. Le lendemain, Regnault se leva et dit à ses frères : Préparons-nous à partir, car Charlemagne ne serait pas content, s'il était plutôt que nous aux plaines de Vaucouleurs. Quand ils furent prêts, ils allèrent entendre la messe, et à l'offertoire, Regnault et ses frères firent leurs offrandes ; après la messe, ils montèrent sur des mulets, et partirent avec huit comtes qui savaient toute la trahison. On pouvait facilement reconnaître les quatre fils Aymon d'avec les autres, car ils étaient vêtus de leurs manteaux d'écarlate fourrés d'hermine, et portaient des roses en signe de paix. Le roi les vit partir avec douleur, car, malgré sa trahison, il en avait pitié ; mais il n'avait agi que par mauvais conseil. Comme ils étaient en chemin pour aller à Vaucouleurs, Allard se mit à chanter une chanson ; ils chantaient ensuite tous ensemble. Ces pauvres chevaliers ne savaient pas qu'ils allaient à la mort. Regnault allait derrière eux, tête baissée, et il les écoutait chanter ; il éleva tristement les mains au ciel, et dit : Grand Dieu ! qui avez préservé Daniel dans la fosse aux lions, délivré Jonas du ventre de la baleine, préservez-moi, s'il vous plaît, de mort et d'empoisonnement ainsi que mes frères, car je ne sais pas où nous allons ; il me semble que nous encourons un grand danger. Quand il eut fini sa prière, il se mit à répandre des larmes, tant il craignait de causer le malheur de ses frères. Allard, voyant pleurer son frère, lui dit : Qu'avez-vous ? je ne vous ai jamais vu si triste. Regnault lui répondit : C'est aujourd'hui que nous

devons faire la paix avec Charlemagne. C'est à cause de cela qu'il faut être gai, dit Allard, marchez et chantez avec nous. Très-volontiers, répondit Regnault ; alors il commença, et chanta si bien, que c'était un plaisir de l'entendre ; ses frères allaient au petit pas en parlant de ce qu'ils deviendraient dans les plaines de Vaucouleurs. La situation de la plaine où ils devaient s'arrêter était telle, qu'elle était environnée de quatre forêts très-épaisses, dont la moindre était d'une journée de chemin, et de quatre rivières très-profondes, nommées Gironde, Dordogne, Noir et Balançon ; il n'y avait pas d'habitation à plus de dix lieues, c'est pourquoi la trahison avait été ordonnée dans ces lieux ; il y avait aussi quatre chemins dont l'un allait en France, l'autre en Espagne, l'autre en Galice, et le quatrième en Gascogne ; il y avait cinq cents hommes dans chaque, pour prendre Regnault.

Quand les quatre frères et les huit comtes furent arrivés dans la plaine, Oger les aperçut le premier, et dit à ses gens : Seigneurs, vous savez que Regnault est mon cousin, je vous prie de ne lui faire aucun mal, ainsi qu'à ses frères. Regnault et ses frères descendirent dans la vallée, et furent surpris de n'y trouver personne. Allard appelle son frère Richard, et lui dit : Frère, nous sommes trahis, je crains que ce ne soit Regnault. Je n'ai jamais eu si peur, dit Richard. Il dit ensuite à Regnault : Qu'attendons-nous, puisque nous n'avons trouvé personne ? s'il y avait vingt chevaliers armés, ils nous emmenaient comme des bêtes ; vous ne voulûtes pas croire ce que nous dites à Montauban, je crains bien que nous n'ayons sujet de nous en repentir ; si notre cousin Maugis était avec nous, et que nous eussions votre cheval Bayard, nous ne craindrions pas la puissance de Charlemagne. Partons, ce serait une folie de rester ici, je vois bien que le roi Yon nous a trahis. Comme ils se disposaient à partir, Regnault aperçut mille chevaliers qui venaient à leur rencontre, à leur tête était Foulques de Morillon, l'écu au cou et la lance baissée. Regnault le reconnut, et dit : Ah Dieu ! que deviendrons-nous ? Il faudra périr ici. Allard lui demanda ce qu'il avait, Regnault lui répondit : Ne voyez-vous pas Foulques de Morillon qui vient pour nous tuer ? Allard, l'ayant aperçu, dit à ses frères Guichard et Richard : C'est aujourd'hui notre dernier jour, je vois que Regnault nous a trahis ; je n'aurais jamais pensé qu'il était capable d'une action aussi noire.

Vous Regnault, notre frère, nous avoit trahis ! Richard, dit Allard, tirez votre épée hors du fourreau, il faut que le traître périsse avant nous. Alors ils mirent l'épée à la main et coururent sur Regnault pour le tuer ; mais il se mit à rire au lieu de se défendre. A quoi pensais-je donc, dit alors Richard ? non je ne tuerais pas mon frère pour tout l'or du monde. Allard et Richard dirent alors à Regnault : Nous sommes tous frères, ainsi vous nous direz d'où vient cette trahison ? Frères, leur répondit Regnault, je vous plains plus que moi, je vous ai amenés ici malgré vous, car si je vous eusses cru, ce malheur ne serait point ; mais j'espère que Dieu nous fera la grâce de nous en retourner ; recommandons-nous à lui, et pensons à bien nous défendre. Frère, dit Richard, nous aiderez-vous ? N'en doutez pas, répondit Regnault, qui se tourna ensuite vers les comtes, et leur dit : Seigneurs, le roi Yon vous a ordonné de venir avec nous pour notre sûreté, ainsi j'espère que vous nous aiderez. Regnault, répondit le comte d'Anjou, nous n'avons plus que faire ici. Traîtres, dit Regnault, je vous trancherai la tête à tous. Qu'attendez-vous, dit Allard, il faut les faire périr, ces misérables. Regnault, mettant alors l'épée à la main, trancha la tête au comte d'Anjou ; il le méritait bien, car c'était lui qui avait conseillé la trahison ; les autres prirent aussitôt la fuite, et Regnault ne put les poursuivre, parce que son mulet pouvait à peine le porter. Il mit pied à terre, et dit : Ah ! Bayard, mon bon cheval, que ne suis-je sur toi et bien armé, je vengerais ma mort avant de mourir. Guichard lui dit : Frère, voici nos ennemis, montons sur ce rocher, nous y serons mieux en défense. Vous avez raison, dit Regnault, puisque nous ne pouvons nous échapper, il faut au moins mourir glorieusement. Nous ferons tout notre possible, répondirent ses frères. Ils embrassèrent Regnault, et chacun d'eux, relevant son manteau sous son bras, mit l'épée à la main.

Foulques de Morillon, les voyant venir si hardiment, quoique sans armes, et montés sur des mulets, en fut surpris, et leur dit : Vous venez donc chercher la mort ? je vous assure que le roi Yon vous a trahis. C'est maintenant que la mort de Berthelot sera vengée : toutes vos raisons ne serviront de rien ; car si vous feignez de vous défendre, je vous ferai mourir sur-le-champ. Regnault lui répondit : Ne vous attendez pas que je me rendrai vif à vous, ni à Charlemagne,

car, si je puis vous atteindre, je vous abattrai la tête. Si vous voulez agir en brave gentilhomme, vous nous laisserez aller, nous serons fidèles au roi Charlemagne, et je vous donnerai le château de Montauban ; si Charlemagne veut vous faire la guerre, nous vous aiderons avec quatre cents chevaliers. Si vous ne voulez pas passer pour traître, choisissez vingt de vos meilleurs chevaliers, qu'ils soient montés sur de bons chevaux, nous combattrons avec eux, et leur pardonnerons volontiers notre mort ; mais si nous remportons la victoire, vous nous laisserez retourner dans notre château de Montauban. Parbleu, dit Foulques, tout ce que vous dites ne vous servira de rien, car je ne donnerais pas mille mares d'or pour ne pas vous avoir trouvés. Votre cousin Maugis est maintenant bien loin de vous ainsi que vos gens, vous ne pourrez pas être secouru ; tous mes gens ont promis de vous rendre à Charlemagne. Puisque vous ne voulez pas avoir pitié de nous, lui dit Regnault, nous passerions pour des lâches, si nous ne combattons jusqu'à la mort. Allard, voyant qu'il fallait combattre, dit à Regnault : Comment nous rangerons-nous pour combattre ? Regnault lui répondit : Mettons-nous deux à deux, vous et Guichard serez derrière, Richard et moi serons devant. Il faut aujourd'hui nous distinguer ; ce n'est qu'à ce prix que nous pourrions échapper. Bon frère, lui dirent ses frères, nous nous étions bien trompés de croire que vous voulussiez nous trahir. Je ne crains rien, dit Guichard, puisque notre frère Regnault est avec nous ; tant qu'il vivra, nous nous défendrons, et dès qu'il sera mort, je ne demande plus à vivre.

Les quatre fils Aymon s'assemblèrent donc pour combattre contre trois cents chevaliers, et ne furent pas vaincus quoiqu'ils n'étaient que quatre ; mais ils montrèrent tout leur courage. Quand Foulques vit venir Regnault, il baissa sa lance, courut sur lui et le blessa à la cuisse, dont il tomba. Allard, voyant ce coup, dit à ses frères : Nous allons perdre Regnault, notre seule espérance. Nous ne pourrions échapper à la mort, ou à la prison, puisque nous perdons notre défenseur. Regnault, l'entendant parler ainsi, lui dit : Ame faible, que dites-vous ? je n'ai aucun mal, grâce à Dieu, et je me vengerai avant de mourir. Il se leva, arracha avec beaucoup de douleur la lance qui était dans sa cuisse, puis mit l'épée à la main, et dit à Foulques : Si vous êtes libre, descendez de cheval, et vous verrez ce que vaut mon épée.



Les trois Frères, l'épée à la main, veulent tuer Regnault. (page 42. 8/6) 6.

Foulques se tourna fièrement vers Regnault, pensant le frapper sur la tête, mais il évita ce coup, courut sur Foulques, à qui il donna un si grand coup, qu'il l'étendit mort à ses pieds. Ah ! traître, lui dit Regnault, puisse ton âme périr avec ton corps. Il prit ensuite le cheval de Foulques, monta dessus, prit sa lance, et dit à ses frères : Soyez certains que tant que je serai en vie, vous n'aurez aucun mal ; les Français peuvent dire qu'ils ont en moi un bon voisin. Quand Regnault fut à cheval, il baissa sa lance et courut sur Angue-non, qu'il fit périr. Il tua un baron, quatre comtes, trois ducs et onze chevaliers ; il cria ensuite : Montauban ! puis regardant autour de lui, il ne vit point ses frères, dont il fut bien surpris. Hélas ! dit-il, où sont mes frères ? nous ne pourrions jamais nous rallier.

Alors il aperçut Allard qui avait gagné un cheval, un écu et une lance, car il avait tué un chevalier ; il était blessé, et amenait ses frères avec lui. Quand ils furent rassemblés, ils coururent si fort sur les Français, qu'aucun n'osait les attendre, car ils détruisaient tout. Les Français, voyant cela, dirent : Ceci est surnaturel, ce ne sont pas des chevaliers, mais des diables ; nous les attaquons devant et derrière, et ils résistent encore long-temps ; ils nous feront un grand dommage. Alors ils coururent sur les quatre fils Aymon qu'ils séparèrent ; mais Regnault sortit de la foule avec Allard, Richard se sauva sur le rocher ; pour Guichard, il demeura seul, car les Français avaient tué son mulet sous lui, et fut contraint de se rendre prisonnier : ils lui lièrent les mains et le mirent sur un cheval ; il perdit beaucoup de sang par les blessures qu'il avait reçues. Quand Regnault vit qu'on emmenait son frère, il dit à Allard : Que ferons-nous ? on emmène notre frère ; si nous le laissons emmener, nous serons méprisés. Ils sont en grand nombre, répondit Allard. Grand Dieu ! dit Regnault, si le roi fait pendre mon frère au pied de Montfaucon, je n'oserai le secourir. Allard lui dit : Allez devant et je vous suivrai. Regnault partit aussitôt comme un lion, et se fit livrer passage à travers les rangs ; quand il fut passé auprès de ceux qui emmenaient son frère, il dit : Malheureux, laissez ce chevalier, vous n'êtes pas dignes de le toucher. Quand ceux qui l'environnaient virent Regnault, ils en eurent si peur, qu'ils prirent la fuite, et laissèrent Guichard. Regnault dit aussitôt à Allard : Allez délier notre frère Guichard, faites-le monter sur un cheval, donnez-lui une lance et suivez-moi ! Frère, dit Allard,

j'irai où vous voudrez ; mais si nous nous séparons une fois, nous ne pourrions jamais nous rallier. Ils s'en vinrent vers Guichard, le délièrent et partirent pour combattre. Guichard était le plus vaillant après Regnault ; mais on avait tué son mulet, et il était si blessé qu'il ne pouvait se défendre. Il avait tué cinq comtes et quatorze chevaliers ; il était excédé qu'il fut obligé de se coucher contre le rocher. Alors vint Gérard de Vauvert, cousin de Foulques de Morillon, qui avait promis de venger la mort de son cousin : il vint vers le rocher, et y trouvant Richard, il piqua son cheval, baissa sa lance dont il frappa Richard, et lui fit une blessure si large, que ses boyaux lui sortaient du corps, et se mit à crier : Les quatre fils Aymon sont partis, car j'ai tué Richard, qui était le plus hardi chevalier ; si Dieu me secoure, je prendrai les autres, et le roi les fera pendre à Montfaucon, dès qu'il les tiendra. Richard, malgré ce coup, se leva, vint contre Gérard, et lui dit : Traître, vous me paierez le mal que vous m'avez fait ; il ne sera pas reproché à Regnault que l'on ait tué son frère sans que sa mort ait été vengée. Il frappa alors Gérard, l'étendit à ses pieds, et lui dit ensuite : Vantez-vous à présent que vous avez tué un des quatre fils Aymon. Comme il était épuisé de faiblesse, il tomba par terre et commença à regretter ses frères, en disant : Mes frères, je ne vous verrai plus ; et vous, roi Yon, vous nous avez trahis et vendus à Charlemagne. Il s'écria ensuite : Grand Dieu ! secourez mes frères : je ne sais où ils sont, et ne puis les secourir, car je suis près d'expirer. Les autres frères combattaient fort contre leurs ennemis ; mais leur courage eût été de bien peu de valeur s'ils n'eussent été au détroit d'un rocher, où on ne pouvait les attaquer que par devant. Quand ils furent là, Regnault dit à Allard : Qu'est devenu mon frère Richard ? il y a long-temps que je ne l'ai vu, je voudrais en avoir des nouvelles. Frère, dit Allard, si vous voulez m'en croire, vous n'irez pas ; s'il est mort, que Dieu lui fasse pardon, nous ne pouvons l'aider, je crois même que nous périrons avant ce soir. Ah ! dit Regnault, faut-il donc abandonner notre frère Richard ? Je veux en savoir des nouvelles, quand je devrais y aller seul. Frère, dit Allard, si nous quittons ce poste, jamais nous ne nous reverrons. Néanmoins, dit Regnault, je le trouverai mort ou vif. Alors il alla de l'autre côté du rocher. Quand ceux qui avaient chassé Richard virent venir Regnault, ils prirent la fuite. Regnault trouva

son frère Richard qui tenait ses boyaux dans ses mains, avec beaucoup de chevaliers qu'il avait tués. Regnault, le voyant ainsi blessé, l'embrassa tendrement, et lui dit : Quel malheur de mourir à votre âge ; si vous eussiez vécu, jamais Roland ni Olivier ne vous eussent valu en chevalerie. Hélas ! de quatre frères que nous étions, nous ne restons que trois, beaucoup moins courageux, car nous sommes blessés et fatigués.

A Dieu plaise, puisque vous êtes près d'expirer, que je puisse venger votre mort ; c'est mon envie, je le ferai si je puis. Comme il regrettait son frère Richard, il vit venir ses deux autres frères, qui lui dirent : Frère, que faites-vous ici ? remontez et venez nous aider, autrement nous sommes en danger de périr. Richard, entendant parler Allard, dit à Regnault : Que faites-vous ici ? Voyez ce rocher, si nous pouvions monter dessus, je crois que nous ne craindrions pas nos ennemis ; car il n'est pas que notre cousin Maugis ne sache notre affaire. Frère, dit Regnault, plutôt à Dieu que nous fussions auprès de lui ; mais dites-moi, pensez-vous en guérir ? Oui, dit-il, si vous échappez, mais autrement non, car je pourrais mourir de chagrin. Quand Regnault l'entendit, il en fut content, et dit à Allard : Prenez votre frère sur votre écu, et le portez sur le rocher, Guichard et moi nous ferons jour. Dès qu'ils furent parvenus au rocher, Regnault montra beaucoup d'intrépidité, car il tua trente chevaliers, et il combattait en désespéré. Allard mit Richard à terre, puis se mit en défense. Tandis qu'ils se défendaient, Oger arriva avec Morgon d'Afrique, Cusmar et trois mille chevaliers, qui crièrent à Regnault et à ses frères : Vassaux, nous avons juré votre mort, c'est aujourd'hui que vous périrez ; car vous fûtes bien simples de croire le roi Yon, il vous a vendus à Charlemagne. Quand Allard vit tant de gens, il fut étonné, et dit à Guichard : Combien voici de gens pour combattre quatre chevaliers ; si nous étions cinq cents chevaliers, il n'en échapperait pas un, car ils sont en grand nombre. Si Dieu ne nous aide, dit Guichard, nous sommes morts. Richard dit : Ce serait dommage si mon frère Regnault venait à périr. Allard et Guichard allèrent ensuite vers Regnault, et l'embrassèrent en disant : Mon frère, faites-nous le plaisir d'aller à Montauban prendre Bayard, et amenez notre cousin Maugis, vous pourrez nous secourir. Frères, dit-il, j'aimerais mieux périr qu'il fût dit que je vous abandonne, que Dieu nous préserve de ce danger. Comme Regnault parlait à ses

frères, le comte Cusmar commença à crier : Regnault, voulez-vous vous rendre ou vous défendre ? Vraiment, dit-il, vous avez tort, je ne me rendrai jamais ; car j'aime mieux mourir comme un brave chevalier, que d'être pendu comme un larron. Seigneurs, dit Cusmar, attaquons-les, ils ne pourront long-temps résister. Seigneurs, dit Oger, vous pouvez les combattre, mais je ne les ferai pas mourir ; ce sont mes cousins, tâchez de les détruire sans que j'y paraisse. Les Français dirent : Nous les assiègerons. Oger se retira derrière et gemit sur Regnault et ses frères : il disait en lui-même : Mes chers cousins, ce sera le dommage que vous périessiez. Il faut que je vous voie périr sans pouvoir vous défendre, car j'en ai fait le serment. Il y avait autour du rocher quatre comtes qui attaquaient les quatre fils Aymon, mais Regnault se défendait de tous côtés, car Allard était blessé d'un dard qui lui avait percé la cuisse ; il avait perdu tant de sang qu'il tomba par terre. Alors il s'écria : Rendons-nous, car Richard et moi ne pouvons plus vous aider. Frère, dit Regnault, vous montrez bien que vous êtes faible ; vous savez que si nous étions entre les mains de Charlemagne, il nous ferait pendre, ainsi il est nécessaire de nous aider les uns les autres, autrement on dirait que nous sommes bêtards. Vous avez raison, dit Allard, mais vous ne pourriez jamais croire comme je suis faible. Je vous défendrai de tout mon pouvoir, lui dit Regnault. Richard, entendant la dispute de ceux qui étaient contre le rocher, dit : Frère, coupez de ma chemise et ceignez-moi, afin que mes boyaux ne sortent de mon corps, et je me mettrai en défense avec vous. Regnault dit : Voilà un brave chevalier. Allard, satisfait de cette réponse, dit à Oger : Cousin, que faites-vous à votre famille, ne devriez-vous pas nous secourir ? Oger lui répondit qu'il leur ferait tout le bien imaginable. Il s'approcha du rocher, et dit à ceux qui l'assiégeaient : Retirez-vous en arrière, jusqu'à ce que j'aie vu s'ils veulent se rendre, car il vaut mieux les avoir vifs que morts. Les Français se retirèrent, et Oger, s'approchant du rocher, dit aux quatre fils Aymon : Cousins, reposez-vous un peu, et ramassez des pierres pour vous défendre, car le roi vous fera pendre s'il peut vous tenir. Maugis viendra vous secourir, et vous pourrez vous échapper. Cousin, dit Allard, vous devriez nous défendre vous-même. Oger lui dit : Je n'en suis pas cause, je l'ai promis à Charlemagne. Après avoir bandé leurs plaies, ils se reposèrent. Regnault alla vers le rocher ramasser des pierres : il

en fit un amas où étaient ses frères. Quand les Français virent qu'Oger demeurait si long temps, ils lui crièrent : Dites-nous donc s'ils veulent se rendre ? Non, dit Oger, ils veulent se défendre jusqu'à la mort. Attaquons-les, dirent les Français. Je vous promets, dit Oger, que je les défendrai de toute ma force. Les comtes dirent : Nous vous commandons, de par le roi, de venir en bataille contre eux, comme vous l'avez promis. Seigneurs, dit Oger, vous savez qu'ils sont mes cousins, retirons-nous et laissons-les en paix, j'aime mieux qu'il m'en coûte. Nous n'en ferons rien, dirent les Français, car nous les rendrons prisonniers au roi, qui en disposera à sa volonté, nous lui dirons ce que vous leur avez fait, et il vous en saura mauvais gré. Oger leur dit : S'il y a quelqu'un de vous assez hardi pour prendre les quatre fils Aymon, je fais le serment que je lui trancherai la tête. Mais ils lui répondirent que quand ils les auraient pris, ils verraient celui qui leur ôterait. Ils attaquèrent le rocher. Regnault, les voyant venir, s'écria : Ah ! cousin Maugis, que ne savez-vous notre embarras, vous viendriez nous secourir. Que j'ai donc eu tort de ne pas vous parler avant de partir ; hélas ! si j'étais monté sur Bayard, je ne serais point sur ce rocher. Les Français les attaquèrent, et sans Regnault, ils eussent été pris. Oger, voyant ses cousins si maltraités, pleura de ce qu'il ne pouvait les secourir.

CHAPITRE XIV.

Comme après que Gaudard, secrétaire du roi Yon, eut déclaré à Maugis la trahison faite par le roi Yon, car il avait lu les lettres de Charlemagne, et écrit la réponse que le roi Yon avait faite, Maugis mena tant de secours à Regnault et à ses frères, qu'il les retira du danger.

QUAND Gaudard, qui était secrétaire du roi Yon, vit que Regnault et ses frères allaient à la mort, il en eut pitié et en fut fâché pour deux causes : la première, parce que son maître avait fait une trahison ; l'autre, par rapport à la perte de ces vaillants chevaliers. Maugis vint, et le trouva qui pleurait. Gaudard lui dit : Votre affaire va mal ; car si Dieu ne secourt Regnault et ses frères, vous pourrez les perdre, car le roi Yon les a trahis. Quand Maugis entendit ces paroles, il dit : Je pense que Regnault et ses frères sont morts. Vous avez raison, dit Gaudard ; car la lettre dit qu'Oger et Foulques se sont embusqués dans la vallée de Vaucoleurs avec dix mille chevaliers. Regnault

et ses frères y sont allés tout désarmés, par le conseil du roi Yon, par quoi ils ne pourront s'empêcher d'être pris. Quand Maugis l'entendit, il voulut se tuer ; Gaudard l'en empêcha, en disant : Ne faites pas une action si indigne, pensez à votre âme ; montez à cheval, menez avec vous tous vos gens, dans la vallée de Vaucoleurs, et vous tâcherez de les secourir.

Maugis s'écria : Ah ! Regnault, noble chevalier, quel dommage de vous perdre. Alors sans rien dire au roi Yon, ni à la femme de Regnault, il fit avertir que tous ceux qui pourraient porter les armes songeassent à se préparer pour le suivre ; il monta sur Bayard et avait très-bonne mine, car c'était un des plus vaillants chevaliers de son temps. Ils sortirent de Montauban au nombre de cinq mille, et deux mille sept cents archers, tous déterminés à bien combattre. Regnault, se défendant sur le rocher, vit venir son cousin Maugis, monté sur Bayard, qui courait comme un cerf ; il tressaillit de joie, et dit à ses frères : Ne craignons rien, voici notre cousin Maugis qui vient nous secourir. Frère, dit Allard, est-il vrai que l'on vient à notre secours ? Oui, lui répondit Regnault. Je ne me plains plus, dit Allard. Richard, qui était à terre, entendant le bruit des chevaux, fit tous ses efforts pour se mettre sur son séant, et dit ensuite à Regnault : Il me semble avoir entendu nommer Maugis, qui amène toute l'armée de Montauban. Montrez-le-moi, dit Richard ? Regnault le prit et le leva ; alors il dit qu'il se sentait un peu mieux. Regnault dit ensuite : Que ferons-nous ? si les Français aperçoivent l'armée de Maugis, ils s'enfuiront ; je ne voudrais pas qu'ils s'en allassent sans m'en être vengé. Descendons au pied du rocher et commençons le combat, Maugis arrivera pendant ce temps, et ils ne pourront nous échapper. Richard resta sur le rocher, car il était extrêmement blessé. Quand les Français les virent, ils se dirent les uns aux autres : Voici les quatre fils Aymon qui se viennent rendre prisonniers, ne les tuons point, mais prenons-les, et nous les conduirons à Charlemagne. Ils dirent ensuite à Regnault : Si vous vous rendez de bon cœur, nous prierons Charlemagne de vous pardonner. Quand Oger les entendit ainsi parler, il pensa qu'ils voulaient se rendre ; il alla contre le rocher, et dit à Regnault et à ses frères : Vous avez tort d'avoir quitté le rocher, qui était l'endroit le plus sûr pour votre vie. Nous ne sommes pas si fous que vous le pensez, lui répondit Regnault ; mais je veux que vous fuyez avant qu'il soit peu. Pendant qu'ils parlaient,

Oger vit venir Maugis monté sur Bayard, à la tête d'une armée assez considérable, ce qui lui fit dire : Il faudrait que nous fussions cent mille pour pouvoir les combattre. Maugis arriva, et ayant aperçu Oger, il lui dit : Vous êtes bien fou d'être venu ici pour commettre une trahison, vous ne le deviez pas faire ; ils sont vos parens, et je suis surpris que vous y ayez consenti. Alors il courut contre lui, et lui fit une grande plaie. Quand Oger sentit le coup, il en fut irrité et voulut courir sur Maugis, mais il ne put ; car Bayard sentant son maître, courut vers lui. Maugis, descendant de cheval, embrassa Regnault, Allard et Guichard, et demanda où était Richard. Cousin, lui répondit Regnault, il est si blessé que je ne sais s'il en peut revenir. Alors il s'arma, monta sur Bayard, et, ayant l'écu au cou et la lance à la main, il dit à ses frères : Armez-vous, nous avons du secours. Regnault courut contre Oger et le désarçonna ; il prit ensuite le cheval, et lui dit : Vous avez bien mal agi pour un parent, ainsi défiez-vous de moi comme nous ferons de vous.

Maugis courut alors contre Guimard, le frappa si fort sur son écu, qu'il le renversa mort ; il mit ensuite l'épée à la main et tua un chevalier nommé Allard, ensuite il cria Montauban. Ils crièrent tous : Tombons sur les Français, ils font bien voir leur lâcheté en attaquant quatre chevaliers désarmés. Le combat devint terrible, et les Français furent défaits ; voyant le dommage que Regnault et ses gens leur avait fait, ils se retirèrent avec Oger vers la rivière de Dordogne. Oger la passa à la nage sur son cheval ; quand il fut passé, il mit pied à terre ; Regnault, le voyant là, lui dit en se moquant de lui : Vous faites le pêcheur, et je vous propose un parti ; passez de mon côté, ou je passerai du vôtre ; si vous passez ici, je vous réponds de mes gens, répondez-moi de même de ceux de Charlemagne, et j'irai joindre avec vous. Il lui dit ensuite : Malheureux ! vous avez faussé votre foi à Charlemagne ; car vous fuyez et nous laissez pour gage Foulques, le comte Guimard et quatre cents chevaliers du roi. Les Français furent bien surpris d'entendre Regnault parler ainsi à Oger, et lui dirent : Vous êtes payé de votre bonté ; car si vous eussiez fait comme nous, nous aurions pris les quatre fils Aymon.

Oger, se voyant ainsi méprisé de part et d'autre, devint triste ; les gens de Charlemagne le laissèrent sur les bords de la Dordogne, et il ne resta que deux hommes avec lui. Se voyant ainsi abandonné, il dit en lui-même : J'ai bien mérité

ce qui m'arrive aujourd'hui. Il est bien vrai qu'on est souvent blâmé de bien agir. Il dit ensuite à Regnault : Méchant homme, vous me blâmez à tort ; car sans moi vous seriez perdu. Vous m'appellez traître, et vous m'avez trahi. Si je n'en craignais point d'autre que vous, je serais bientôt sur votre bord. Regnault lui répondit : Vous parlez comme il vous plaît, mais vous ne ferez rien de tout ce que vous dites. Je le ferai, dit Oger. Il piqua son cheval, passa la rivière, et, tout mouillé qu'il était, il se préparait à combattre.

Regnault en eut pitié, et lui dit : Je ne veux point joindre, retournez. Vous vous moquez de moi, lui dit Oger, vous m'appellez traître devant plusieurs chevaliers, et si je m'en retournais ainsi, on pourrait dire au roi que je l'ai trahi. Ma lance est encore entière, il serait honteux pour moi de ne pas la briser sur l'un de vous. Regnault lui dit en colère : Je vous défie, prenez garde à moi ! Ils coururent l'un contre l'autre si rudement, qu'ils brisèrent leurs lances et tombèrent tous deux blessés ; ils se relevèrent et mirent l'épée à la main. Les chevaux, voyant leurs maîtres qui se battaient, coururent l'un contre l'autre, et commencèrent à se mordre et à ruer. Oger, qui savait que Bayard était le plus fort, courut pour secourir le sien ; mais Regnault lui dit : Qu'allez-vous faire ? ce n'est point avec mon cheval que vous devez combattre. Et aussitôt il lui donna un si grand coup, qu'il le blessa à la cuisse et le renversa par terre ; il serait mort si l'écu de Regnault ne lui eût pas tourné dans la main. Il lui dit après l'avoir frappé : Oger, laissez aller Bayard, vous en avez assez de me répondre. Oger vint vers Regnault l'épée à la main, et lui dit : Quand j'allai en Allemagne, Roland et Olivier essayèrent leurs épées au perron, et je frappai après eux pour vous essayer ; vous en tranchâtes un demi-pied, et vous brisâtes, dont je fus bien fâché ; mais pour votre courage je vous fis redoubler, et pour cela on vous nomme Courtain. Oger lui donna un coup sur le casque, le fit chanceler, et lui dit : Je vous ai rendu ce que vous m'avez donné, ainsi nous sommes égaux. Voulez-vous recommencer ? C'est ce que je désire, répondit Regnault. Ils combattirent de nouveau ; mais Allard, Guichard et Maugis arrivèrent avec leurs gens. Oger, les voyant venir, passa la rivière ; et quand il fut descendu, il se trouva sans selle. Regnault, voyant Brouard sans selle, dit à Oger : Cousin, venez chercher votre selle, il serait trop honteux de vous en retourner ainsi. Remerciez Dieu de ce que vous n'avez pas

fait pis; car si vous eussiez resté, je vous eus mis en lieu desûreté. Regnault, dit Oger, vous menacez de loin; je sais bien que, sans vos gens qui vous ont secouru, je vous aurais mené prisonnier à Charlemagne. Regnault lui dit : Vous avez fait voir votre valeur en passant la rivière pour venir combattre; si vous voulez m'attendre, je passerai et nous combattrons. Oui, dit Oger, et si vous le faites, je vous estimerai pour le plus vaillant chevalier du monde. Regnault voulait se mettre à traverser la rivière pour aller combattre; mais Allard et Maugis l'en empêchèrent, en lui disant : Frère, que voulez-vous? vous outragez trop ceux qui vous ont fait du bien; vous savez que sans Oger nous serions morts, et que le secours de Maugis serait devenu inutile. Laissez Oger en paix, car c'est un excellent chevalier. Allard dit à Oger : Cousin, allez-vous-en. Il dit ensuite à Regnault : Cher frère, je suis d'avis que nous retournions vers le rocher, pour savoir ce que fait notre frère Richard. Regnault, dit Oger, vous nous avez vaincus; mais nous reviendrons sur vous avec un si grand nombre de gens, que nous vous prendrons. Nous avons, dit Regnault, un château où nous vous attendrons; jusqu'ici la perte est de votre côté, et vous ne porterez pas de bonnes nouvelles au roi. Oger s'en retourna vers ses gens qui l'avaient quitté, et revint vers la tente du roi. Quand Roland et Olivier virent Oger ainsi blessé, ils pensèrent que Regnault et ses frères étaient pris; ils appelèrent le duc Naimes, Salomon, Richard de Normandie, le comte Guidelon. Dès qu'ils furent tous assemblés, ils dirent entr'eux : Que ferons-nous? si le roi fait pendre les quatre fils Aymon, nos cousins, nous serons tous déshonorés.

Quand Charlemagne vit Oger, il lui demanda : Où sont les quatre fils Aymon, les avez-vous pris ou tués? Sire, dit Oger, je crois qu'il est impossible de les prendre, car ce sont les meilleurs chevaliers du monde. Nous les avons trouvés tous les quatre aux plaines de Vaucoleurs; ils étaient vêtus de manteaux d'écarlate fourrés d'hermine, montés sur des mulets, et portant des roses à la main. Le roi Yon vous a bien tenu sa promesse. Ils ont trouvé des lances et des écus, et quand Regnault eut gagné un cheval, il tua Foulques; après quoi il se retrancha vers un rocher où il se défendit long-temps avec ses frères. Ils auraient tous été tués, si Maugis, leur cousin, ne les eût secourus en venant à la tête de cinq mille chevaliers, qui nous ont tous vaincus et tué le comte Guimard. Ils sont donc échappés, dit Charlema-

gne? Oui, dit Oger. Le roi en fut bien fâché, et dit : Je ne pourrai donc jamais me venger de ces quatre malheureux chevaliers. Oger lui dit ensuite : Regnault m'a donné un coup si terrible, que le bout de mon casque en est tombé, je me suis échappé de ses mains, et de trois mille chevaliers que nous étions, il n'en est resté que trois cents. Quand Roland l'entendit, il en fut irrité, et lui dit : Oger, vous avez bien mal fait, et il n'y a aucun chevalier qui n'eût mieux agi que vous; vous les avez voulu épargner parce qu'ils sont vos cousins; il faut que le roi soit bon pour ne pas vous en punir. Oger, se voyant ainsi repris, répondit à Roland : Vous mentez, je ne suis pas tel que vous le dites, car je ne voudrais pas commettre une trahison pour tout l'or du monde. Je suis prêt à vous prouver corps pour corps, que jamais ma parenté ni moi n'ont rien fait contre le roi. Sachez que je suis de très-noble famille; Gérard de Roussillon était mon oncle et m'a élevé dès mon enfance; Déon de Nanteuil et le duc Beuves d'Aigremont étaient mes oncles, et Geoffroi de Danemarck était mon père; l'archevêque Turpin est mon parent, et je suis de la famille de Richard de Normandie et des quatre fils Aymon. Vous, Roland, dites-nous maintenant quelle est votre famille? je vous ferai voir ensuite, l'épée à la main, si je suis honnête ou non. Roland, irrité de ce que lui avait dit Oger, s'avança pour le frapper; mais il mit l'épée à la main, et dit à Roland : Ne soyez pas si hardi de mettre la main sur moi, car je vous assure que je vous trancherai la tête si vous y venez. Le roi, voyant les chevaliers si émus, en fut irrité. Le duc Naimes et le comte Emery dirent à Roland : Que pensez-vous faire? cela n'est pas comme vous le dites, car Oger n'est pas content, et sans le roi il en serait autrement. Oger est un noble chevalier, nous sommes surpris de ce que le roi souffre tant d'orgueil de votre part; mais nous ne le souffrirons pas. Le roi fut fâché de cette querelle, et dit : Roland, demeurez tranquille, je saurai demain comme Oger se sera comporté. Sire, dit Oger, je le veux bien; il n'y a personne assez hardi en France pour m'accuser de trahison, et je suis prêt à combattre contre lui. Je me souviendrai des paroles que Roland a avancées contre moi, et je lui promets qu'en tel endroit que je le trouve, je saurai lui en rendre la récompense; il s'est trop pressé de me menacer qu'il me frapperait sans que je lui en eusse donné le sujet : mais qu'il apprenne que s'il voyait Regnault, monté sur Bayard, il ne le traiterait

pas de lâche et n'oserait l'attendre. Roland lui dit : Certainement vous lui donnerez assez d'éloges; plaise à Dieu que je puisse le rencontrer monté sur Bayard et tout armé, pour savoir s'il est aussi vaillant que vous le dites.

CHAPITRE XV.

Comme après la défaite des Français par Maugis, le roi Yon fut pris par Roland, étant en habit de moine.

APRÈS que Regnault et ses frères eurent détruits les Français, ils remontèrent vers le rocher de Monbrón, où ils avaient laissé leur frère Richard : le voyant ainsi blessé, ils dirent : Hélas! nous avons perdu notre frère Richard, le plus vaillant d'entre nous. Comme ils formaient des regrets sur la perte d'un si bon frère, Maugis arriva, et leur dit : Si vous voulez me promettre devant tous vos barons de venir avec moi à la tente de Charlemagne, et m'aider à venger la mort de mon père, je vous promets de guérir Richard. Cousin, dit Regnault, rendez-moi, je vous prie, mon frère sain et sauf, et s'il y a quelque chose que je puisse faire, commandez-moi, je le ferai de bon cœur; vous savez que je n'ai jamais fait contre votre volonté, ainsi je ferai tout pour vous. Richard sera bientôt guéri, dit Maugis. Il descendit de cheval, prit une bouteille de vin blanc, lava la plaie de Richard, et en ôta le sang qui était autour, puis il prit ses boyaux, les remit et cousit la plaie sans lui faire aucun mal; il prit un onguent dont il oignit la plaie, et aussitôt il se sentit sain et sauf; il lui donna ensuite un breuvage. Richard se leva et demanda où était allé Oger et ses gens : Sont-ils partis? Frère, dit Regnault, nous les avons détruits, grâce à Maugis qui nous est venu secourir, autrement nous serions tous pris. Frère, dit Richard, nous lui avons bien des obligations. Allard dit à Maugis : J'ai une plaie à la cuisse, guérissez-moi, je vous prie. Guichard lui demanda aussi une guérison. Je vais vous guérir tous, leur dit Maugis. Il prit du vin blanc, lava leurs plaies, puis les oignit, et ils furent aussitôt guéris. Ils firent monter Richard à cheval, et se mirent en chemin pour retourner à Montauban. Ils envoyèrent un espion de Regnault vers le roi Yon, qui lui dit : Sire, sachez que Regnault et ses frères sont échappés des plaines de Vaucoleurs, où vous les aviez envoyés; ils ont vaincu Oger le Danois et tous les gens de l'empereur; ils ont tué Foulques, le comte Guimard et grand nombre d'au-

tres chevaliers. Quand le roi l'entendit il fut bien surpris, et dit : Quelles mauvaises nouvelles! ils n'ont donc pas trouvé l'embuscade du roi? Ils l'ont trouvée, répondit le messager; ils auraient été pris, si Maugis ne les eût secourus; il a vaincu Oger et ses gens. Hélas! malheureux que je suis, dit le roi; que ferai-je? si j'attends Regnault, je suis mort, car personne ne me défendra contre lui. Judas ne fut pas plus traître que moi. Partons de ces lieux, et si nous pouvons gagner la forêt, nous serons sauvés; nous logerons à l'abbaye Saint-Ladre, où je prendrai l'habit de moine, et je pense qu'il ne me fera pas de mal. Il y avait un espion, nommé Pignaut, qui avait sept pieds de hauteur, et qui marchait plus vite qu'un cheval. Ce Pignaut, ayant entendu ce que le roi Yon disait, partit aussitôt vers le bois de la Serpente; en peu de temps il fut auprès de Regnault, qui retournait, avec Maugis et ses frères, à Montauban, et emmenaient beaucoup de prisonniers avec eux. Ce fut là que Pignaut remarqua tout; il alla ensuite à la tente de Roland, auquel il dit : Sire, je vous apporte de bonnes nouvelles. Ami, lui dit Roland, soyez le bienvenu; quelles bonnes nouvelles? Sire, dit-il, sachez que le roi Yon s'enfuit avec ses gens; ils n'emmenent que leurs chevaux, et vont dans le bois de la Serpente, dans un couvent, nommé Saint-Ladre, où il va se rendre moine.

Par ma foi, dit Roland, je les irai attaquer avec quatre mille combattans, je me vengerai de Regnault, et les ferai tous pendre. Sire, dit Pignaut, j'ai trouvé les quatre fils Aymon au gué de Balançon, qui emmenaient plusieurs de vos gens prisonniers. Ami, lui dit Roland, vous mériteriez récompense pour ces bonnes nouvelles. Olivier dit : Montons promptement à cheval, menons avec nous Guidelon et Richard de Normandie; vous Oger, viendrez aussi avec nous, et verrez la valeur de Roland; nous ne menerons que quatre mille chevaliers; Regnault en a autant de son côté, ainsi nous pourrions combattre sans aucun risque. J'irai avec vous, dit Oger, pour voir si vous le prendrez, et quand vous l'aurez, je vous prêterai une corde si vous en avez besoin. Quand ils furent prêts, le grand Pignaut les conduisit au gué de Balançon, et de là au monastère de Saint-Ladre. Roland et ses gens arrivèrent à l'abbaye; l'abbé, les ayant aperçus, alla au-devant d'eux en chantant le *Te Deum*, puis il dit à Roland : Sire, soyez le bienvenu; vous plaît-il de souper avec nous? Seigneur, dit Roland, nous vous remercions;

sachez que nous cherchons le plus traître du monde, c'est le roi Yon, qui est ici; je veux le faire pendre comme un larron. L'abbé lui répondit : Vous ne le ferez pas, s'il vous plaît, car il a pris notre habit, ainsi nous le défendrons. Roland se saisit de l'abbé, Olivier du prieur, et les jetèrent si rudement contre un pilier, qu'ils leur brisèrent la tête. Alors Roland dit à l'abbé : Rendez-moi ce roi, qui est frère de Judas; car jamais il ne commettra de trahison. L'abbé et les moines, entendant cela, s'enfuirent. Roland, les voyant fuir, mit l'épée à la main et entra au cloître, où il trouva le roi Yon à genoux devant une image de Notre-Dame; il lui dit : Il faut venir avec moi auprès de Charlemagne. Où sont les quatre fils Aymon que vous deviez rendre? vous serez payé de la trahison que vous avez commise, et moi-même je vengerai Regnault et ses frères. Il le fit mettre à reculons sur un cheval, et lui fit bander les yeux. Le roi Yon appela alors un de ses barons, et lui dit : Allez à Montauban, et dites à Regnault de venir me secourir, et qu'il oublie ma méchanceté. Sire, dit le chevalier, je voudrais bien que vous m'exemptiez de ce message, car il ne le fera pas à cause de la trahison que vous lui avez faite. Il le fera, dit le roi. Alors le chevalier partit pour aller vers Regnault. Oger se mit à dire : Dieu ! serait-il possible que Roland pût trouver Regnault, qu'il désire tant de rencontrer, pour voir s'il le prendrait comme il le dit.

CHAPITRE XVI.

Comme Regnault et ses frères retournèrent à Montauban, et donnèrent secours au roi Yon; du combat entre Regnault et Roland.

REGNAULT et ses frères, étant guéris de leurs plaies, retournèrent à Montauban. Dame Clarice alla au-devant d'eux, menant avec elle ses deux enfans Aymonnet et Yonnét. Quand la dame vit son mari, elle tressaillit de joie; les deux petits enfans coururent pour embrasser leur père et leurs oncles; mais leur père les repoussa rudement. Son épouse vint pour l'embrasser, mais il lui dit : Retirez-vous, je ne vous aime plus; retournez vers votre frère, il n'a pas tenu à lui que nous ne soyons morts; heureusement que Dieu et Maugis nous ont secourus; je ne veux plus rien de vous. Clarice, toute éplorée, lui dit : Je vous jure, au nom de tous les saints, que je ne me suis pas mêlée de cette trahison; au contraire, je vous engageais à ne pas y aller; vous voyez que je ne suis pas coupable.

Elle tomba en faiblesse aux pieds de Regnault. Richard la prit par la main, la releva, et lui dit : Ne soyez pas fâchée, et laissez dire Regnault, vous êtes toujours notre sœur. Mes frères, continuait-il, allons prier notre frère Regnault de pardonner à notre sœur, elle n'est nullement coupable; car si nous l'eussions crue, nous n'y serions pas allés. Nous devons considérer les dons qu'elle nous a faits, c'est au besoin que se reconnaît l'ami. Ils allèrent vers Regnault, et lui dirent : Frère, ne soyez pas si irrité, vous savez que votre femme ignorait la trahison que son frère vous a faite; si vous l'eussiez voulu croire, nous n'aurions pas hasardé d'y aller; nous vous prions de lui pardonner. Je lui pardonne bien volontiers à votre faveur. Aussitôt ils allèrent chercher la dame, et la conduisirent vers Regnault, qui l'embrassa tendrement. Alors la joie commença dans Montauban; ils lavèrent ensuite leurs mains et se mirent à table. Comme ils commençaient à manger, le messager du roi Yon arriva, et dit à Regnault : Le roi vous mande de le venir secourir, autrement il est mort; Roland et Olivier le mènent pendre à Montfaucon. Pardonnez-lui comme Dieu a pardonné à la Magdeleine; il sait bien qu'il a mérité la mort. Nous n'irons pas, dit Allard, et que maudit soit Roland, s'il ne le fait pendre comme un traître. Regnault baissa la tête, laissa échapper quelques larmes en regardant ses frères (car un bon cœur ne peut se démentir); il oublia la trahison du roi, et leur dit : Seigneurs, vous savez que c'est à tort que Charlemagne m'a déshérité, et, non content de cela, fit jurer à mon père que je n'aurais jamais rien de lui. Vous savez qu'après tous les maux que nous avons endurés, nous sommes venus ici, et que le roi Yon me témoigna beaucoup d'amitié en me donnant un duché et sa sœur en mariage. Mes enfans sont devenus ses neveux, et je n'ai jamais connu de mal en lui; c'est la crainte qu'il avait de Charlemagne, qui l'aura engagé à nous trahir, et il ne l'a fait que par le mauvais conseil de ses barons; il faut aller le secourir, il serait honteux pour mes enfans qu'il fût dit que leur oncle eût été pendu; malgré sa trahison, il ne faut pas oublier ses bienfaits. Allard dit qu'il nese souciait pas de secourir un traître. Richard lui dit : Il faut obéir à Regnault, il est notre seigneur. Les citoyens dirent tous d'une voix unanime : Bénie soit l'heure à laquelle Regnault est né, nous n'avons jamais vu un chevalier plus hardi. Ils lui dirent : Sire, nous vous reconnaitrions pour notre roi. Nous vous prions de secourir Yon; il serait

honteux pour la Gascogne que l'on pendît son roi. Regnault prit une trompette et fit retentir le château de Montauban, aussitôt chacun alla s'armer. Regnault prit sa lance et monta sur Bayard. Ils partirent au nombre de six mille hommes à cheval, et au mille à pied; quand ils furent hors de Montauban, Regnault leur dit : Seigneurs, pensons que le roi Yon est en grand danger; il a reçu un coup et il est sûrement mort, ainsi je vous prie de faire pour le mieux. Vous savez que Roland me déteste, je vous prie de penser à moi, et l'on verra qui sera le meilleur chevalier. Allard lui dit : Nous ne vous abandonnerons jamais. Ils aperçurent les gens de Roland. Allard s'arrêta et attendit Regnault. Quand Roland aperçut les gens de Regnault, il dit aux siens : Seigneurs, je vois bien des gens armés, ne serait-ce point Regnault et ses frères? Sire, dit l'archevêque Turpin, ce sont eux, ils se font bien connaître; ainsi nous ne pourrions échapper avec eux. Oger, voyant Regnault, fut bien content de ce qu'il avait trouvé Roland, puis il dit : Vous avez ce que vous désirez, on verra si vous pouvez l'emmener prisonnier à Charlemagne, vous aurez ensuite Bayard, et la guerre sera finie. Roland lui répondit : On verra qui de nous deux est le meilleur chevalier. Il rangea toute ses troupes en ordre. Regnault dit à ses frères : Seigneurs, voici les Français, voyez Roland, le duc Naimes et Oger; restez ici pour faire l'arrière-garde, si nous avons besoin d'aide, vous nous secourrez. Sire, dit Maugis, attaquons vivement nos ennemis. Pensons à bien faire dit Regnault; je vais des premiers pour abattre l'orgueil de Roland, et que chacun se prépare à me suivre. Quand ses frères entendirent qu'il voulait se battre contre Roland, ils furent irrités, et lui dirent : Hélas! voulez-vous donc nous faire tous périr? vous avez tort, car on ne peut le blesser. Nous vous prions de le laisser et de combattre contre d'autres. Je sais bien que Roland est courageux, et qu'il n'y a au monde de plus vaillant chevalier; mais j'ai droit et il a tort, ce qui pourra lui nuire; je ne risque rien de combattre contre lui : s'il veut avoir la paix, il l'aura; car j'aime mieux mourir avec gloire, que de languir honteusement. Je vous prie de ne m'en plus parler; pensez à bien attaquer nos ennemis, nous avons affaire à de bons chevaliers. Attaquez-les, dit Maugis, et nous irons vous secourir. Roland, voyant venir Regnault avec ses gens en si bon ordre, dit à Oger : Que vous semble de ces gens? Grand Dieu ! dit Olivier, ils sont bien rangés et

paraissent en plus grand nombre que nous. Il faut bien prendre garde à nous, car ils sont de bons chevaliers. Olivier, dit Roland, vous avez raison; mais sachez que les Gascons ne sont pas courageux. Cela est vrai, dit l'archevêque Turpin; mais ils ont le meilleur guide que l'on puisse avoir. Roland ne fut pas content des éloges que l'on donnait à Regnault; alors il piqua son cheval et vint contre lui, qui, le voyant venir, dit à Allard : Prenez garde de ne pas sortir d'ici que je ne vienne devers Roland, car je le vois seul. Regnault partit comme un éclair, et vint contre Roland; quand il fut auprès de lui, il mit pied à terre et attacha Bayard; il ôta ensuite son épée, vint devant Roland, à qui il dit : Vous savez que je suis votre parent, si vous voulez, mes hommes et moi seront vos gens. Je vous donnerai mon cheval Bayard, et vous remettrai le château de Montauban, moyennant que vous fassiez ma paix avec Charlemagne; si vous y consentez, je vous promets que nous sortirons de France pour faire la guerre aux Sarrasins. Roland en eut pitié et laissa échapper quelques larmes, puis il dit : Regnault, je ne puis lui proposer si vous ne lui rendez Maugis. Regnault lui répondit : Non, je ne le ferai jamais, car Maugis n'est pas un homme à rendre pour avoir la paix. Alors il se releva, prit son épée et son écu, s'en vint vers Bayard, le monta, prit sa lance, et quand il fut appareillé il se tourna vers Roland, et lui dit : Roland, je ne crierai merci par trahison de vous; mais si vous êtes si orgueilleux que de ne pas vouloir m'écouter, je vous fais un bon parti, afin que vous ne puissiez dire aux barons de France que la crainte m'ait engagé à vous demander grâce; si vous voulez nous combattre ensemble; si je suis vainqueur, vous viendrez avec moi à Montauban. Ferez-vous comme vous dites, dit Roland? Je vous le jure, répondit Regnault, je vous le jure. Roland lui dit : Je veux auparavant prendre congé d'Olivier, mon compagnon; car je lui ai promis de lui faire savoir toutes mes entreprises. Allez, dit Regnault. Roland alla vers ses gens. Hector, Olivier et Oger lui dirent : Que pensez-vous de Regnault, lui avez-vous parlé? Oui, dit Roland, Regnault est un bon chevalier; car il m'a proposé de combattre corps pour corps, à condition que nos gens n'agiront point de part et d'autre. Olivier dit à Roland : Vous ferez comme il vous plaira, mais je ne vous conseille pas d'y aller. L'archevêque Turpin et les autres barons dirent : Que ferez-vous contre Regnault? il est votre parent, ainsi il vaut

mieux faire combattre vos gens contre les siens. Il vaut mieux faire cela que de vous exposer à périr l'un et l'autre. Je suivrai vos avis, leur répondit Roland. Il dit à ses gens : Préparez-vous à bien combattre.

Ils se préparèrent, et Roland cria Mont-Joie S^t-Denis. Regnault, voyant que tout était préparé pour se défendre, se jeta dans la mêlée des Français, et commença par renverser mort un chevalier d'un coup qu'il lui donna dans la poitrine; il mit ensuite l'épée à la main, et commença à crier Montauban! Il rompit le premier bataillon des Français. Richard, voyant que le premier bataillon était rompu, cria Dordogne. Il fit ensuite des merveilles; Regnault s'était arrêté pour le regarder, Richard lui dit : Où sont donc vos grands coups? Frappez et ils seront bientôt vaincus. Faites en sorte que ces Français ne puissent être nos vainqueurs. Quand Regnault entendit parler Richard, il se mit au combat avec plus de fureur qu'auparavant. Les Français, voyant que la perte était de leur côté, crièrent à Roland de venir les secourir. Roland se mit dans la mêlée, et cria : Regnault, où êtes-vous? je suis prêt d'accepter votre proposition en combattant corps à corps. Regnault, s'entendant nommer, remit son épée dans son fourreau et prit une grosse lance courte; il vint contre Roland, et lui dit : Où êtes-vous, et pourquoi avez-vous tant tardé? Alors ils piquèrent leurs chevaux l'un contre l'autre. Salomon de Bretagne et Hector, voyant qu'ils joûtaient ensemble, dirent au duc Naismes, à l'archevêque Turpin et à Olivier : Seigneurs, souffrirez-vous que le meilleur des chevaliers périsse sous vos yeux? Il est vrai, répondit le duc Naismes, il serait douloureux pour nous de le perdre. Ils recommandèrent alors à Oger d'aller dire à Roland de ne point combattre à l'épée contre Regnault; mais de prendre une lance et de la briser sur lui. Seigneurs, répondit Oger, il faut les laisser faire, vous ne connaissez par Regnault, il n'est pas homme à s'épouvanter, car Roland sera las avant qu'il soit retourné, et aura aussi bonne volonté de quitter la bataille que Regnault. Oger, dit Hector, vous parlez par envie; si vous étiez pour combattre contre Roland, vous parleriez autrement; faites en sorte qu'ils ne combattent pas davantage. Oger vint vers Roland, et lui dit ce que les barons avaient recommandé. Que Dieu les punisse, dit Roland, ils auront aujourd'hui le défi de mon oncle Charlemagne. Alors il se tourna vers Regnault, et lui dit : Sire, vous avez essayé de

mon épée et non pas de ma lance. Regnault lui dit : Si vous quittez votre épée, je ne vous en saurai pas bon gré. Je ne crains cependant pas; achevons notre combat. Roland ne voulut pas, et fit ce que les barons lui avaient recommandé; il prit une lance et courut contre Regnault, qui vint ensuite contre lui; ils se frappèrent si rudement qu'ils brisèrent leurs lances, et firent reculer leurs chevaux; Roland tomba avec son cheval, et Regnault cria Montauban.

CHAPITRE XVII.

Comme Roland fut abattu d'un coup de lance que lui donna Regnault, et du combat qui se fit entr'eux deux.

ROLAND se voyant renversé en fut mécontent; il se releva, mit l'épée à la main, vint contre son cheval Mélanie, pour lui couper la tête, et lui dit : Mauvais roussin, peu s'en faut que je ne te tue d'être tombé sous les coups d'un Gascon; jamais je n'aurai confiance en toi. Regnault dit à Roland : Vous avez tort, car il y a beaucoup de temps que votre cheval n'a mangé, ainsi il ne peut travailler; mais Bayard a bien mangé cette nuit, et conséquemment il est plus fort que le vôtre. Il descendit parce que Roland était à pied.

Bayard, voyant que son maître était à terre, courut sur le cheval de Roland, et le frappa si rudement des pieds de derrière, que peu s'en fallut qu'il ne lui cassât la cuisse. Roland courut contre Bayard pour lui couper la tête; mais Regnault lui dit : Que voulez-vous faire? c'est contre moi qu'il faut combattre, je suis prêt à vous rendre raison.

Roland dit à Regnault : Ne menacez pas tant, car dans peu vous verrez quelque chose qui ne vous plaira pas beaucoup. Regnault, irrité de ces menaces, courut contre Roland, et lui donna un si grand coup sur le casque, qu'il le brisa.

Regnault dit alors à Roland : Que dites-vous de mon épée, coupe-t-elle bien? prenez garde à vous, et ne me traitez pas davantage de Gascon. Roland se retira en arrière, de peur que Regnault ne lui donnât un second coup. Il tira Durandal, sa bonne épée, et d'un coup partagea l'écu de Regnault, et lui dit alors : Je viens de vous rendre ce que vous m'avez prêté, nous sommes égaux. Je ne reculerai pas, dit Regnault; mais je combattrai de tout mon pouvoir. Comme ils allaient recommencer, Maugis arriva, et dit à Regnault : Cessez, il serait dommage que l'un de

vous fût tué. Oger et Olivier firent monter Roland à cheval; Oger était charmé de ce qu'il avait été renversé. Roland, fâché de ne l'avoir tué, se mit à crier : Regnault, où êtes-vous? achevons notre combat, car on ne peut juger lequel des deux est le meilleur chevalier. Vous avez du courage, lui répondit Regnault; mais si nous combattons ici, nos gens ne le voudront pas souffrir; il vaudrait mieux faire ce que je vous dirai : vous êtes bien monté et moi aussi, passons la rivière, allons au bois de la Serpente, et là nous pourrions combattre sans aucun empêchement. Je le veux bien, lui répondit Roland. Alors ils piquèrent leurs chevaux pour aller au bois; mais Olivier s'en aperçut et arrêta Roland malgré lui. Regnault se préparait à passer la rivière, il aperçut quatre-vingts chevaliers qui emmenaient le roi Yon; alors il mit l'épée à la main, piqua Bayard, et cria de toute sa force : Misérables, laissez ce roi, vous n'êtes pas dignes de le toucher. Il en abattit un d'un coup d'épée, et le laissa pour mort, les autres prirent la fuite, disant entr'eux : D'où sort donc cet homme? périsse celui qui l'attendra! Ils laissèrent le roi Yon, et gagnèrent par le plus épais de la forêt. Regnault s'approcha du roi Yon, lui débanda les yeux, le délia, et lui dit : Ah! méchant roi, comment avez-vous osé nous trahir ainsi? mes frères et moi nous ne vous avions fait aucun mal; il n'a pas tenu à vous que nous fussions tous pendus; vous méritez que je vous tranche la tête; je vous jure que je m'en vengerai. Quand le roi Yon vit que Regnault l'avait délivré, il se jeta à ses pieds, et lui dit : Noble chevalier, je sais que j'ai mérité la mort, car j'ai commis une cruelle trahison; mais puisqu'il faut que je meure, tranchez-moi la tête; j'aime mieux que ce soit vous que tout autre. Le comte d'Anjou et le comte Antoine m'avaient conseillé cette noire action. Faites-moi périr, un traître tel que moi ne doit pas vivre davantage. Montez à cheval, lui dit Regnault, ensuite nous verrons ce que nous aurons à faire. Nous parlerons dans le chapitre suivant des frères de Regnault qui combattaient contre Roland et les gens de Charlemagne.

CHAPITRE XVIII.

Comme Roland et ses gens furent défait dans une rencontre; Richard est fait prisonnier par Roland.

APRÈS que Roland fut parti pour aller combattre contre Regnault au bois de la Serpente, Ro-

land, Oger et Olivier combattirent contre Allard, Guichard, Richard, Maugis et leurs gens; le combat fut opiniâtre, il y eut beaucoup de perte de part et d'autre; mais la perte tourna du côté de Roland; et les frères de Regnault, aidés par Maugis, demeurèrent les vainqueurs. Comme Roland s'en retournait, Oger lui dit : Seigneur, qui vous a ainsi tourné votre écu et blessé votre cheval à la cuisse droite? je vous vois aussi blessé; car il apparaît bien à votre côté; je crois que vous avez trouvé Regnault, le fils Aymon; l'emmenez-vous prisonnier? Roland, irrité du reproche que lui faisait Oger, mit l'épée à la main, et courut sur lui pour le frapper, mais Olivier et Idelon les séparèrent.

Richard vint alors, et se mit à crier : Roland, venez joûter avec moi. Volontiers, lui répondit-il. Ils piquèrent leurs chevaux et se rencontrèrent si rudement, que Richard tomba par terre; il se releva aussitôt; remonta, mit l'épée à la main et se défendit. Quand Roland vit que c'était un des quatre fils Aymon, il en fut joyeux, et commença à crier : A moi, mes amis! s'il échappe, je le dirai à Charlemagne.

Les Français se jetèrent sur Richard, tuèrent son cheval sous lui; il blessa d'un coup d'épée le comte Antoine, et en tua un autre. On lui dit de se rendre s'il ne voulait pas être tué. Seigneur, dit-il à Roland, j'aime mieux me rendre à vous qu'à tout autre. Alors il lui remit son épée, puis ils le firent monter sur un mulet, et ils l'emmenèrent. Son valet, fâché de voir emmener son maître, courut aussitôt le dire à Regnault, qui lui demanda s'ils étaient déjà bien loin. Oui, lui répondit-il, vous ne pourrez les rejoindre. Regnault fut plus fâché qu'auparavant; il vit venir Allard, Guichard et ses gens, qui pensaient que Richard était arrivé. Allard, voyant que Regnault était triste, lui demanda ce qu'il avait. Allard, dit Regnault, je vous avais laissé notre frère Richard, vous l'avez laissé prendre prisonnier, car Roland l'emmena et ils sont déjà bien loin. Allard et Guichard furent fâchés de ce qu'ils entendaient.

Hélas! dit Regnault, que c'est grand dommage! si vous eussiez vécu, vous auriez passé tous vos frères en courage. Allard dit : C'est votre faute; car vous nous avez fait venir ici malgré nous pour secourir le roi Yon; maintenant nous avons perdu notre frère Richard sans espérance de le revoir. Alors il dit à Guichard : Frère, tirez votre épée, nous couperons la tête au roi Yon. Je vous prie, dit Regnault, de ne lui faire aucun mal, car il

s'est rendu à moi; conduisez-le à Montauban, et qu'il soit gardé; pour moi je resterai ici, car je veux aller à la tente de Charlemagne; j'en ramènerai mon frère Richard, ou je périrai avec lui. Il voulait partir, mais Allard retint son cheval par la bride. Guichard dit à Regnault: Vous n'irez certainement pas. Dans ces entrefaites Maugis arriva, et voyant ses cousins affligés, il leur demanda ce qu'ils avaient. Cousin, dit Allard, je vais vous en dire la raison; sachez que les Français emmènent notre frère Richard prisonnier, et Regnault veut aller à la tente de Charlemagne; s'il y va, nous ne le reverrons jamais. Maugis dit à Regnault: Vous auriez tort d'y aller, retournez à Montauban: si Richard n'est pas mort, je l'amènerai malgré Charlemagne, fût-il enfermé dans les prisons. Cousin, dit Regnault, je deviendrai votre homme, si vous le faites. Je le ferai, répondit Maugis; mais quittez votre chagrin, car j'espère vous le ramener. Ils se mirent tous trois en chemin pour aller à Montauban. Quand la femme de Regnault apprit l'arrivée de son mari, elle en fut joyeuse, et mena ses deux enfants au-devant de lui. Aymonnet et Yonnet commencèrent à crier à leur oncle: Vassal, si vous n'étiez prisonnier, vous mourriez. Ah! mauvais roi, pourquoi avez-vous trahi notre père et nos oncles? certainement vous méritez la mort. Allard, entendant ses neveux, ne put retenir ses larmes; il embrassa Aymonnet, qui portait le nom de son père, et dit: Comme nous sommes abaissés! La dame, voyant ainsi pleurer Allard, pensa bien que ce n'était pas sans sujet, et lui dit: Beau-frère, dites-moi le sujet de votre tristesse? Dame, lui dit Allard, sachez que nous avons perdu notre frère Richard, que Roland emmène prisonnier vers Charlemagne, et il ne serait pas bien de l'y laisser.

Dès que Maugis fut arrivé à Montauban, il se désarma et se dépouilla tout nu, prit une herbe qu'il mangea, et devint enflé comme un crapaud; il prit ensuite d'une autre herbe, s'en frotta, et devint noir comme un charbon; il avait l'air d'un vrai more. Quand il fut ainsi contrefait, il mit un grand chaperon, des souliers, et un bâton à la main il sortit de Montauban et arriva à la tente de Charlemagne avant que Roland fût arrivé, s'approcha du roi, et lui dit: Que Dieu vous conserve! Vassal, dit Charlemagne, je me défie de vous depuis que Maugis m'a trompé. Il ne répondit rien. Quelque temps après il dit: Sire, si Maugis est un fripon, les autres ne sont pas de

même; je viens de Jérusalem adorer le saint Sépulcre; je passai hier à Balançon et la Gironde, puis au-dessous de Montauban, où je trouvais des brigands qui tuèrent dix hommes que je conduisais; ils me prirent ce que j'avais, et j'eus bien de la peine à m'en tirer. Quand je fus sauvé de leurs mains, je demandai qui étaient ces brigands. On me répondit que c'étaient les quatre fils Aymon et un grand larron nommé Maugis. Je demandai pourquoi ils faisaient ainsi, vu qu'ils étaient gentilshommes. C'est, me répondit-on, parce qu'ils sont réduits à une extrême pauvreté dans Montauban. Je ne crois pas que l'on puisse voir un homme plus cruel que Maugis, car il m'a mis dans l'état où vous me voyez. Sire, je vous prie de me venger de ces gens. Charlemagne lui demanda comment il se nommait. Je m'appelle Guidon et suis né en Bretagne; je suis riche en mon pays. Pélerin, lui dit Charlemagne, je ne puis en avoir raison par moi-même, car si je les tenais, je les ferais mourir. Sire, dit Maugis, que Dieu m'en fasse raison, puisque vous ne pouvez. Les barons dirent au roi: Ce pélerin nous semble un honnête homme; assistez-le, nous vous en prions. Le roi lui fit donner trente livres de monnaie. Maugis les reçut, et dit tout bas: Je vous rendrai votre argent avant de sortir d'ici. Quand il eut l'argent, il demanda à manger; le roi lui fit apporter, et Maugis le remercia honnêtement.

Comme le roi parlait à Maugis, Roland et ses gens amenèrent Richard prisonnier. Oger, Hector et Naimes, voyant Roland aller au pavillon de Charlemagne avec Richard, lui dirent: Pourquoi voulez-vous livrer Richard au roi? Que voulez-vous que j'en fasse? leur répondit Roland. Que vous le délivriez. Un valet, qui avait tout entendu, s'en alla vers Charlemagne, et lui dit: Nous avons été vaincus au gué de Balançon par Regnault, mais Richard, un des plus vaillants après Regnault, est pris. A ces nouvelles Charlemagne ne put contenir sa joie, surtout quand il aperçut Richard que Roland amenait prisonnier. Je vois bien que vous y avez été, dit Charlemagne, sans cela vous n'auriez pas pris Richard. Il lui dit alors: Vous serez pendu, misérable. Sire, dit Richard, vous me tenez prisonnier, mais tant que mon frère Regnault pourra monter sur Bayard, je ne serai point pendu. Le roi prit un bâton, en donna un coup terrible sur la tête de Richard, qui le prit par la moitié du corps, et le fit tomber à terre avec lui. Roland voulut courir sur Richard, mais Oger et Salomon l'en empêchèrent, et dirent au roi qu'il

ne devait pas frapper un prisonnier. Richard aperçut Maugis qui était appuyé sur son bâton et qui ne disait rien; sa présence le rassura: il dit au roi: Sire, où serais-je pendu? Ce sera à Montfaucou, dit le roi. Maugis, ayant tout entendu, retourna à Montauban, où Regnault et ses frères l'attendaient. Regnault, le voyant venir de loin, dit à ses frères: C'est notre faute si Richard est pendu; nous le perdons pour toujours, car je vois revenir notre cousin Maugis seul. Il arriva, et voyant leur chagrin, il leur raconta que Richard n'était pas pendu, mais qu'il fallait l'aller secourir promptement, parce que le roi avait juré qu'il le ferait bientôt pendre à Montfaucou. Maugis ôta son chaperon, prit une herbe qu'il mangea, et fut bientôt desenslé; il s'arma aussitôt, et se présenta à Regnault; les frères de Regnault et leurs gens s'armèrent aussi, et marchèrent de suite vers Montfaucou.

Quand ils furent à un trait d'arc, Regnault dit à ses frères: Il faut sauver notre frère, ou périr avec lui. Allard dit: Mettons-nous en embuscade dans ce bois de sapins. Ils y entrèrent et s'y endormirent. Charlemagne appela le duc Naimes, Richard de Normandie, et leur dit: Seigneurs, je vous prie de me donner votre avis sur ce que je dois faire de Richard; je crains que Regnault ne vienne le secourir quand je le ferai pendre; il me faudrait un homme qui ne craignît ni lui, ni ses frères, ni Maugis. Il appela Béranger de Valois, et lui dit: Vous tenez tout de moi, ainsi je pense que vous me servirez, si Regnault vient pour secourir Richard. Je ne le puis, répondit Béranger, car ce serait me déshonorer.

Le roi, voyant que Béranger ne voulait pas y consentir, appela le comte Idelon, et lui dit: Vous tenez de moi la Bavière, vous devez me servir avec deux mille hommes; si vous voulez pendre Richard, je vous donnerai Melun. Idelon lui répondit qu'il ferait tout son possible pour que Richard n'eût aucun mal. Retirez-vous, lui dit le roi. Il appela Oger, et lui dit: On m'a rapporté que vous m'aviez trahi aux plaines de Vaucouleurs, je verrai si cela est vrai. Je vous donnerai le duché de Laon, et vous quitterai tout, si vous voulez pendre Richard. Je ne le puis, Richard est mon cousin, et je défie le premier qui osera mettre la main sur lui. Il dit à l'archevêque Turpin: Je vous ferai pape, si vous voulez pendre Richard. Je ne le puis, parce que je suis prêtre, et qu'il est mon cousin. Il appela Salomon, et lui promit le duché d'Anjou; mais il répondit qu'il ne le ferait point.

Il se tourna ensuite vers Roland, et lui dit: Neveu, je vous donnerai Cologne, si vous voulez pendre Richard. Sire, je serais un traître; au contraire, je prie les douze pairs de France de ne lui faire aucun mal, car je serais déshonoré. Que Dieu vous maudisse! lui dit Charlemagne. Il dit ensuite à Hector: Je vous donnerai le comté de Clermont et de Montferrant, si vous voulez pendre Richard. Hector lui répondit, que s'il voulait lui rendre tout le pays que son père possédait, il se soumettait volontiers à ses ordres. Il faut y aller nécessairement, dit le roi. Je ne voudrais pas y aller pour la moitié de votre royaume. Le roi, irrité, prit un bâton dont il frappa Hector.

Les douze pairs de France, indignés de cette action, sortirent tous de la tente du roi, dont il fut bien fâché. Il dit au duc Naimes: Où sont-ils donc allés? Sire, ils sont sortis avec raison; car il ne vous convient pas de frapper des barons, et vous serez blâmé. Charlemagne dit à Richard de Normandie: Voulez-vous pendre Richard? Volontiers, lui répondit-il; venez avec moi à la tête de mille chevaliers bien armés, et je le pendrai où vous voudrez. Retirez-vous de moi, lui dit le roi. Il appela le duc Naimes, et lui dit: Quel conseil me donnez-vous? Sire, vous savez que Regnault, ses frères et Maugis, sont les meilleurs chevaliers du monde; d'ailleurs il y a assez long-temps que la guerre dure, ainsi si vous m'en croyez, vous rendrez Richard à ses frères, et ils deviendront vos hommes. Naimes, dit Charlemagne, ils m'ont trop méprisé; je veux faire pendre Richard. Vous ne le ferez pas, lui dit Naimes, il est de notre famille; si vous voulez, laissez-le périr de faim. Oger arriva, et dit au duc Naimes: Votre observation est trop longue, laissez-le faire, parce que plus vous le prierez, pis il fera. Oger sortit de la tente avec plusieurs barons, et ils firent assembler leurs gens. Oger cria alors: On verra qui osera pendre Richard. Il fut ensuite dans la tente où Richard était attaché; mais il ne voulut pas le délivrer aussitôt.

Quand Richard entendit Oger parler ainsi, il lui dit en présence du duc Naimes: Je vois bien que si vous pouviez me sauver, vous le feriez; il vaut mieux que je meure que de languir. Oger lui dit: Vous voulez donc périr? Non, répondit Richard, car j'ai vu Maugis, et il ne m'aura pas oublié. Les douze pairs de France vinrent vers Charlemagne, et lui dirent: Nous sommes vos gens, nous avons fait tout notre possible pour vous accorder avec notre cousin Richard; mais

puisque vous ne le voulez pas, nous ne vous en parlerons plus.

CHAPITRE XIX.

Comme Charlemagne envoya pendre Richard, et comme Regnault vint à son secours et le délivra; après cela il pendit Ripus.

CHARLEMAGNE appela Ripus, et lui dit : Si vous voulez pendre Richard, je vous ferai mon chambellan. Je le veux bien, lui répondit-il, car Regnault a tué mon oncle au gué de Balançon. Vous ferez bien d'en tirer vengeance, lui dit Ôger. Ripus dit au roi : Promettez-moi qu'aucun des douze pairs de France ne m'en saura mauvais gré. Le roi le fit promettre à tous ses barons. Ripus alla s'armer et revint vers le roi, qui lui dit de conduire avec lui mille chevaliers, pour se défendre en cas que Regnault voulût délivrer Richard. On lui livra Richard, il lui passa une corde au cou comme à un larron, et le fit passer devant la tente de Charlemagne, qui fut bien satisfait. Ripus étant arrivé à Montfaucon, dit à Richard : C'est ici le lieu où je vengerai la mort de Foulques de Morillon. Richard dit à Ripus pour l'amuser un peu : Si vous voulez me délivrer, je vous donnerai deux cents marcs d'or. Je n'en ferai rien, dit Ripus. Ayez donc pitié de mon âme, et faites venir un prêtre pour me confesser. Le prêtre vint; Richard fut très-long à se confesser, pour attendre si on viendrait le secourir; voyant que l'on ne venait point, il demanda l'absolution au prêtre, qui la lui donna en pleurant. Ripus, voyant qu'il était confessé, se préparait à le faire mourir; mais Richard lui dit : Je vous prie de me laisser dire une prière que j'ai apprise dans mon enfance. Ripus lui accorda, et il commença ainsi :

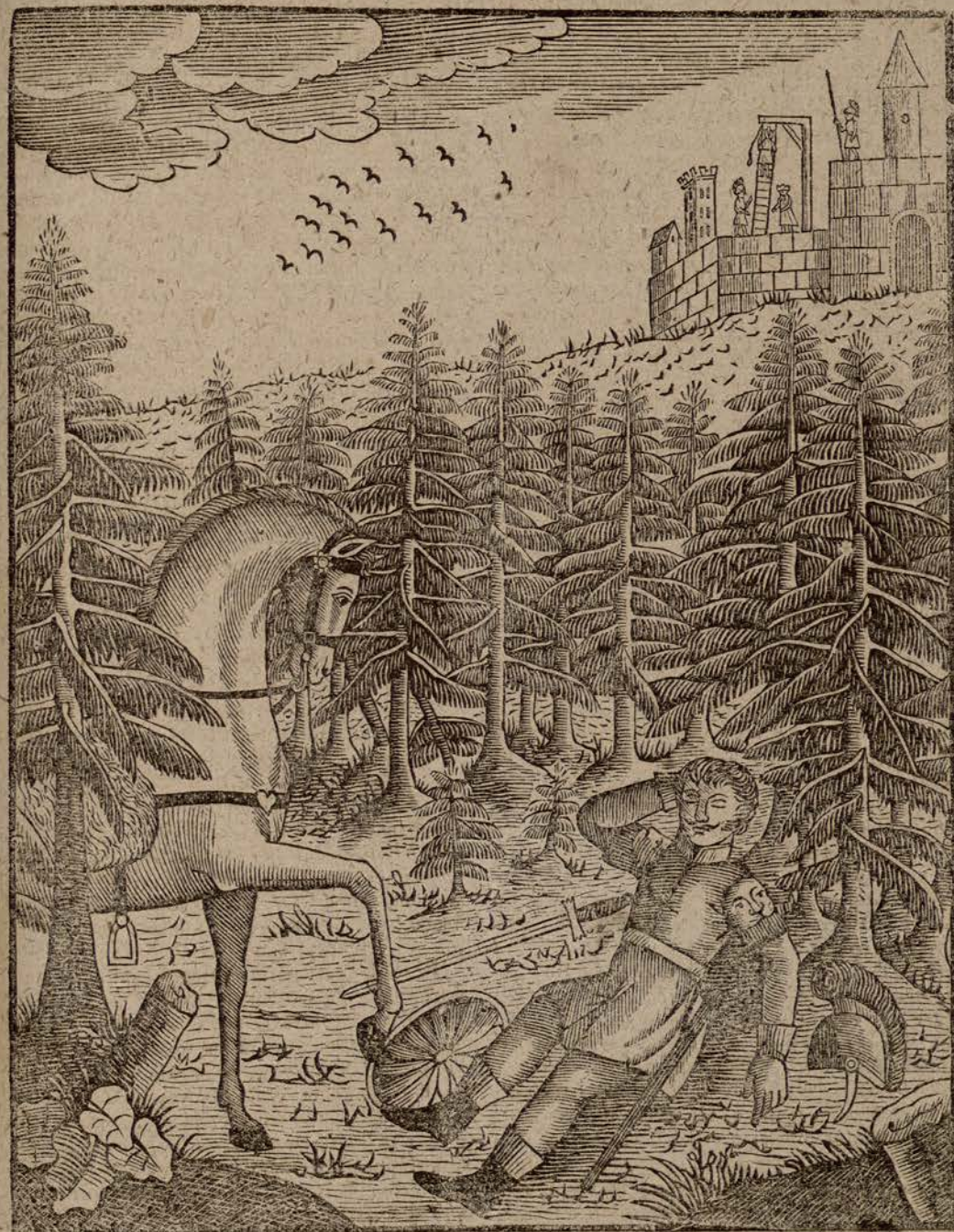
Dieu tout-puissant qui, par votre bonté divine, créates le soleil et la lune, la terre et les quatre éléments, formâtes l'homme à votre image, le mîtes dans votre paradis, où vous le fîtes jouir de tous les fruits, excepté du fruit défendu; mais parce qu'il fut désobéissant, il fut chassé et souffrit bien des maux. Seigneur qui, par votre bonté divine, avez eu pitié de l'humaine nature, et délivré Noé du déluge, qui avez retiré Jonas du ventre de la baleine, qui prîtes chair humaine et souffrites la mort et passion pour nous racheter, daignez en ce jour me délivrer du danger auquel je me vois exposé. Ensuite, accablé de douleur, il dit à Ripus de disposer de lui à sa volonté.

CHAPITRE XX.

Comme Bayard éveilla Regnault qui dormait en frappant si fort du pied sur son écu qu'il le fit tressaillir.

QUAND le courageux cheval Bayard, qui avait été bien dressé par Maugis, et qui entendait ce que l'on disait presque aussi bien qu'un homme, eut entendu tout le débat et le bruit des armes que faisaient les chevaliers de Charlemagne, que le méchant Ripus avait amenés avec lui à Montfaucon, pour le défendre en cas que Regnault vint avec des gens armés dans le dessein de délivrer son frère Richard; Bayard, voyant que Regnault dormait, frappa si fort sur son écu, qu'il le réveilla en sursaut. Regnault, tout effrayé, se leva promptement, et, jetant ses regards de tous côtés, vit que vers Montfaucon son frère était déjà sur l'échelle; il ne fit aucun retard, mais monta sur Bayard qui courait comme le vent. Alard, Guichard et Maugis, s'éveillèrent au bruit qu'avait causé le vigilant Bayard. Ils se levèrent aussitôt et coururent après Regnault pour donner du secours. Lorsque Ripus, qui se préparait à étrangler Richard, vit venir ses frères et Maugis, il en fut tellement étonné qu'il ne savait que faire. Il dit alors à Richard : Je m'aperçois bien que vous serez délivré d'entre mes mains, car voici Regnault et vos frères qui viennent vous secourir, ainsi je vous prie d'avoir pitié de moi; ce que j'en ai fait en vous amenant ici, c'était pour faire cesser toutes contestations entre le roi et les douze pairs de France; je savais bien que vous seriez secouru par vos frères et Maugis. Ne me narguez pas tant, lui répondit Richard.

Ma foi, dit Ripus, je vous dis la vérité, ils ne sont pas bien loin d'ici; descendez de cette échelle, et ayez pitié de moi, je vous en prie. Richard, voyant venir Regnault qui courait comme la foudre, dit à Ripus : Je ne réclamerai jamais mon frère, s'il ne te pend de ses propres mains au même gibet où tu voulais me pendre toi-même. Pendant que Richard parlait à Ripus, Regnault arriva et entendit tout ce qu'il lui disait; il commença à crier : Ripus, vous périrez de ma main, car vous êtes un malheureux, et pour punir votre méchanceté, je vous pendrai moi-même à ce gibet, au lieu de mon frère; toute la puissance de Charlemagne ne peut vous en garantir. Alors Maugis vint tout effrayé, et dit à Ripus : Traître, vous êtes toujours prêt à mal agir contre nous. Il leva



Bayard réveille Regnault en frappant sur son écu.

(page 56.)

sa lance pour le frapper ; mais Regnault ne voulut pas, et lui dit : Ne frappez pas, je ne veux pas, pour toute chose, qu'un autre que moi le pendre ; s'il plaît à Dieu, je vengerai mon frère. Il prit alors sa lance, frappa Ripus si rudement, qu'il le renversa au pied de l'échelle, et dit à ses gens : Il faut le pendre mort ou vif, et ne le pas laisser échapper. Regnault délia les pieds et les mains de Richard, et en l'embrassant il lui dit : Frère, vous êtes peut-être en malaise ? Point du tout, dit Richard ; mais faites-moi armer avec les armes de Ripus. Il fut bientôt armé et monta sur son cheval ; il portait l'étendard de Ripus. Regnault prit la corde que Richard avait au cou, la mit à celui de Ripus, qu'il attachait ensuite au gibet ; il pendit aussi quinze des principaux de la compagnie de Ripus, et dit à Richard : Ceux-ci monteront la garde à votre place. Maugis vint vers Regnault, et lui demanda qui l'avait éveillé. C'est Bayard, répondit-il. L'excellent cheval, dit Maugis. Seigneurs, dit Regnault, puisque nous avons secouru Richard, retournons à Montauban, et nous consolons mon épouse et mes enfans. Richard dit : Nous devons bien aimer Oger, Roland, Hector, Richard de Normandie, Salomon et Olivier, car ils ont tous pris mes intérêts contre Charlemagne ; ils pensaient que Ripus me pendrait, et que je me trouverais sans secours. Si vous le voulez, j'irai me montrer à Oger, ainsi qu'à tous nos parens. Oger, dit Regnault, a agi comme un bon pasteur ; on doit aider aux siens. Il dit ensuite à Richard : Le soleil baisse, je crains pour vous ; si vous voulez y aller, menez avec vous quatre cents chevaliers, embusqués auprès de vous ; je serai ici avec mes gens, vous porterez mon cor, et s'il arrive que vous ayez besoin d'aide, vous le sonnerez, et je vous irai incontinent secourir. Alors il donna son cor à son frère Richard, qui s'en alla à l'armée de Charlemagne, portant l'étendard de Ripus. Richard arriva à l'armée du roi Charlemagne, qui était armé devant sa tente, et regardait sur le chemin. Oger, le voyant venir, et le prenant pour Ripus, pensa qu'il venait de pendre Richard ; sa douleur fut si forte, qu'il tomba par terre, et dit : Hélas ! nous avons perdu Richard sans espérance de le revoir ; Regnault et Maugis l'ont bien trahi. Alors il voulut courir sur Richard, pensant que c'était Ripus. Charlemagne, croyant qu'Oger poursuivait Ripus, dit à ses gens : Allez après, mes barons ; on verra qui seront mes amis : je vois venir Ripus qui m'a bien servi, car il m'a délivré

de Richard, et maintenant Oger veut le tuer ; mais si je puis le tenir, j'en ferai telle justice qu'il en sera long-temps parlé. Les Français, accompagnés du roi, poursuivirent long-temps Oger, mais il était déjà bien loin, et criait : Ripus, vous périrez, je me vengerai de ce que vous avez fait à mon cousin ! Richard lui dit : Cousin, je suis Richard, et non pas Ripus : nous l'avons pendu à ma place ; c'est pour cela que je suis venu me montrer à vous et à mes parens. Vous mentez, traître Ripus, vous ne m'échapperez pas. Richard lui dit : Cousin, ne me connaissez-vous pas ? Non, dit Oger, car vous portez les armes et l'étendard de Ripus. Je l'ai fait, dit Richard, pour n'être pas connu. Oger dit : Je veux vous voir à découvert, autrement je ne le croirai pas. Richard leva son casque et découvrit son visage. Oger fut fort joyeux de le voir, et lui demanda ce qu'il avait fait de Ripus. Ma foi, cousin, mon frère l'a fait évêque des champs, et n'a pas voulu que personne y mit la main que lui. Oger lui dit : Prenez garde à vous, car je vois Charlemagne. Oger s'en retourna, et le roi lui dit : Pourquoi allez-vous vers Ripus avant moi ? Sire, si vous n'aviez pas été si près de moi, je lui aurais tranché la tête : je ne l'ai pas fait par amour pour vous ; allez vers lui, car je vous assure qu'il n'a aucun mal. Charlemagne lui dit : Je le défendrai envers et contre tous vos gens. Il piqua son cheval, courut vers Richard, croyant que c'était Ripus, et lui dit : Venez, mon ami Ripus, et ne craignez, car je vous défendrai contre tous. Richard lui dit : Je ne suis pas le traître Ripus, mais Richard, le fils d'Aymon ; vous me frappâtes ce matin sur la tête, et me fîtes un grand mal ; c'est pourquoi mon frère Regnault a pendu Ripus au lieu où il voulait me pendre, avec quinze de ses compagnons. Or, je vous défie, prenez garde à moi ! Charlemagne, l'entendant ainsi parler, piqua son cheval contre lui.

Ils se donnèrent de si grands coups sur leurs écus, qu'ils firent voler leurs lances en pièces. Ils mirent l'épée à la main, et se frappèrent si rudement, qu'ils furent contraints d'abandonner l'étrier. Richard se releva promptement, mit l'épée à la main, et en frappa un si grand coup sur le casque de Charlemagne, qu'il l'étourdit ; l'épée glissa, et vint retomber sur l'épine du cheval, tellement qu'il le fendit en deux ; le roi tomba par terre, mais aussi il se releva promptement, frappa Richard sur son casque avec tant de force qu'il le fit chanceler. Alors commença un combat

terrible, et le roi commença à crier Mont-Joie Saint-Denis ; Richard prit son cor et en sonna si fort que ses frères l'entendirent : ils piquèrent leurs chevaux, et vinrent secourir Richard. Regnault et ses frères firent grande diligence. Dès qu'ils furent arrivés, Regnault se mit à crier Montauban ; Allard Paraveine, Guichard Balançon, Richard Dordogne. Alors Maugis courut contre Montgeon, seigneur de Pierresitre, il l'attaqua si rudement qu'il l'étendit mort à ses pieds. Regnault en frappa un autre de telle manière, qu'il lui passa sa lance au travers du corps et tomba par terre. Guichard en frappa un autre de son épée avec tant de force, qu'il lui fendit la tête jusqu'aux dents. Allard frappa le quatrième sur son casque si rudement, qu'il ne l'épargna pas ; ils combattaient avec un grand courage. Regnault, voyant que le soleil commençait à baisser et que la nuit approchait, craignit pour ses frères, et s'écria : Grand Dieu ! préservez aujourd'hui mes frères et moi de mort et de prison. Comme il disait ces paroles, Charlemagne arriva et courut contre lui. Ils se combattaient avec tant de furie l'un contre l'autre, qu'ils firent voler leurs lances en éclats, et ils tombèrent tous deux par terre ; ils se relevèrent promptement, et chacun d'eux mit l'épée à la main. Le roi se mit à crier Mont-Joie Saint-Denis. Il dit ensuite : Si je suis vaincu par un chevalier, je ne mérite pas d'être roi, ni de porter la couronne.

Quand Regnault connut que c'était Charlemagne, il se retira, et dit : Hélas ! qu'ai-je fait ? c'est le roi contre qui j'ai joué. Il y a au moins quinze ans que je ne lui ai parlé ; mais je le ferai maintenant quand je devrais périr. Il avança alors vers Charlemagne, se mit à genoux devant lui, et lui dit : Sire, donnez-moi trêve jusqu'à ce que je vous aie parlé. Volontiers, dit le roi ; mais je ne sais qui vous êtes, toutefois vous jouiez vaillamment. Sire, je suis Regnault, fils d'Aymon ; je vous demande grâce ; ayez donc pitié de mes frères et de moi : vous savez très-bien que je suis votre vassal ; mais vous m'avez chassé, ainsi que mes frères, de votre royaume et de ma terre, il y a environ quinze ans, dont plusieurs gens sont morts. Vous savez ce que c'est que la guerre, perdre aujourd'hui et demain gagner ; ainsi j'espère qu'au nom de notre Seigneur, vous aurez pitié de nous ; ce n'est point la crainte de la mort qui me fait parler ainsi ; mais c'est pour avoir votre amitié. Sire, accordez-nous la paix, et nous serons à votre service pour toujours ; je vous

donnerai Montauban avec mon cheval Bayard, qui m'est bien nécessaire, et que j'aime le mieux après mes frères et mon cher cousin Maugis, il n'y a pas au monde un pareil cheval ; et si vous ne le voulez pas faire, je serai plus encore ; pardonnez à mes frères, et je sortirai de France sans y revenir jamais. J'irai nu-pieds au saint Sépulchre par amitié pour vous, et je vous promets que mes frères et moi ne reviendrons jamais en France. Charlemagne lui répondit alors : Vous parlez inutilement ; je ne veux pas vous accorder la paix, si vous ne faites ce que je vous dirai. Sire, dit Regnault, que voulez-vous, dites-le-moi ? C'est de me rendre Maugis pour en faire à ma volonté ; car je le hais plus que personne au monde. Mais, sire, si je vous le rends, qu'en ferez-vous ? Je vous assure que je le ferai traîner à la queue d'un cheval dans Paris, ensuite je lui ferai couper tous les membres et les ferai brûler, puis jeter les cendres au vent.

Sire, lui dit Regnault, voulez-vous accepter des villes ou des châteaux, or ou argent pour sa rançon ? Non, dit le roi. Sire, si vous aviez mes frères prisonniers, et que vous voulussiez les faire pendre, je serais fâché de vous livrer Maugis pour leur rançon. Taisez-vous, jamais nous ne serons d'accord. Sire, puisqu'il en est ainsi, je me défendrai le mieux que je pourrai. Alors le roi courut sur lui, mais Regnault lui dit : Sire, souffrez que je mette la main sur vous ; car si je me laissais tuer par vous, je mériterais d'être blâmé. Charlemagne lui répondit : Tout cela ne vaut rien, il faut vous défendre. Alors il mit l'épée à la main et frappa sur son casque ; le coup tomba sur l'écu, tellement qu'il en coupa une grande pièce. Regnault, sentant ce coup, s'empara du roi, le prit par le milieu du corps, et le mit sur le cou de Bayard pour l'emmener avec lui, mais sans vouloir lui faire aucun mal. Le roi recommença à crier Mont-Joie Saint-Denis, et dit : Roland, mon cher neveu, où êtes-vous ? Olivier, duc Naïmes, et vous archevêque Turpin, si vous me laissiez emmener, vous n'en retireriez pas d'honneur. Regnault cria son enseigne le plus fort qu'il lui fut possible.

Regnault, entendant Charlemagne, dit : Mes frères et vous mon cousin, venez me secourir ! j'ai fait un prisonnier, et si nous pouvons l'emmener nous aurons paix en France. Alors Roland, Olivier et les autres barons vinrent au secours du roi. Les frères de Regnault et Maugis vinrent d'autre part avec quatre cents chevaliers. Quand ils furent assemblés de côté et d'autre, il y eut un

combat terrible, et ils se tuaient les uns les autres. Roland, étant arrivé dans la mêlée, courut sur Regnault et lui donna un si grand coup sur son casque qui l'étourdit entièrement, et lui dit : Vassal, vous avez tort de penser éliminer notre roi de cette manière, vous savez que c'est une bonne prise; vous le lâcherez avant que de m'échapper. Regnault, se voyant ainsi attaqué, et sentant le coup que Roland lui avait donné, mit avec fureur l'épée à la main, et quoique Charlemagne fût pesant sur son cheval, il courut avec précipitation sur Roland, en lui disant : Avancez donc! vous savez comme mon épée est tranchante. Quand Roland l'entendit parler, il courut sur lui, et Regnault, le voyant venir, quitta le roi et tomba sur Roland. Il y eut un combat terrible entr'eux deux. Alors arrivèrent les frères de Regnault, qui donnèrent tant de peine à Roland, qu'il fut obligé de prendre la fuite. Regnault s'apercevant que Roland et le roi étaient sauvés, en fut bien fâché, et dit à ses frères : Mes amis, vous avez bien mal travaillé; car si vous eussiez été avec moi, nous aurions mieux opéré; j'avais pris le roi, que nous aurions amené à Montauban. Sire, dirent ses frères, nous en sommes bien fâchés, mais nous avons eu tant d'affaires autre part, que nous avons eu peine d'échapper. Faites sonner la trompette pour rallier nos gens, à cause de la nuit, et retournons à Montauban. Charlemagne, voyant revenir Roland et ses gens, en fut joyeux, et dit à ses barons : Je crains qu'il ne nous arrive beaucoup de mal, car Regnault nous a mis en fuite. Sire, dit Roland, vous avez eu tort d'aller jouter contre lui, vous vous exposez à être prisonnier.

CHAPITRE XXI.

Comme après la défaite de l'armée de Charlemagne, on lui abattit sa tente, et on lui prit son aigle d'or massif, dont il voulut quitter sa couronne de dépit.

REGNAULT, voyant que Charlemagne était parti, rallia ses gens pour s'en retourner à Montauban; lui, ses frères et Maugis demeurèrent derrière, crainte que les Français ne les suivissent : Car s'ils nous suivent, dit-il, nous souffrirons mieux la peine que nos gens. Je ne voudrais pas que Roland et Olivier se moquassent de nous, ni qu'ils nous trouvassent en désordre. Quand la plus grande partie eut passé Balançon, Regnault prit trois mille hommes, et dit aux autres : Allez à Montauban, car je veux attaquer le roi. Alors

ils passèrent Balançon, et allèrent à l'armée du roi. Regnault approcha de la tente, et dit à ses gens : Mes amis, je vous prie de vous gouverner sagement. Sire, dit Richard, qui veut acquérir de la gloire, ne doit pas manquer de cœur. Quand Richard eut ainsi parlé, il mit l'épée à la main, courut à la tente du roi, en coupa les cordes, et la fit tomber par terre. Il y avait dessus un aigle d'or massif qui était d'un très-grand prix. Richard s'écria : Montauban ! Les gens du roi effrayés, coururent aux armes; mais ils furent bien surpris de voir les tentes renversées par terre.

Richard dit alors à Maugis : Cousin, aidez-moi à emmener le butin que j'ai fait. Ils descendirent de cheval et prirent l'aigle d'or. Il dit à ses gens : Seigneurs, frappez donc sans différer. On vit aussitôt les gens du roi s'armer et sortir de leurs tentes pour combattre contre les quatre fils Aymon. Le combat devint terrible, et le champ de bataille fut couvert de morts et de mourans. Maugis, ayant mis l'aigle d'or en sûreté, s'en retourna vers la tente du roi, et lui dit : Sire, vous nous persécutez depuis long-temps; mais vous vous souviendrez de votre venue en Gascogne; je vengerai la mort de mon père, et vous donnerai un si grand coup que vous ne ferez jamais la guerre à personne. Alors il jeta sa lance contre la poitrine du roi; mais il para le coup en se tournant un peu vite, et la lance entra de deux pieds dans le lit; Charlemagne, voyant cela, fut bien surpris, commença à crier Mont-Joie Saint-Denis, et dit : Mon cher neveu Roland, où êtes-vous? Quand Maugis ouït le roi, il regarda autour de lui, et ne vit point Regnault ni ses frères, car ils étaient retournés. Maugis resta trop long-temps à l'armée de Charlemagne, car Regnault était déjà passé Balançon. Roland et Olivier, tout effrayés, accouraient aux cris du roi. Maugis, les voyant venir, ne resta pas long-temps, mais il partit pour rejoindre Regnault. Quand il fut au-delà de Balançon, il fit rencontre d'une grande compagnie de chevaliers du roi Charlemagne qui venaient à lui. Il en frappa un si rudement dans son écu, qu'il renversa l'homme et le cheval par terre; il brisa l'écu de Milon, et l'étendit mort à ses pieds; aussitôt il cria Montauban, et dit : Regnault, où êtes-vous? secourez-moi; car si vous me perdez, vous en souffrirez. Il vit bien que Regnault était parti.

Cependant Olivier arriva à travers la mêlée, et le frappa si rudement, qu'il lui fit une blessure à la poitrine, et le renversa par terre; il se releva

bien vite et mit l'épée à la main. La nuit était si obscure, que l'un des deux ne pouvait apercevoir l'autre. Olivier, voyant que Maugis se défendait bien, lui dit : Je ne sais qui vous êtes, mais si vous ne vous rendez à moi, je vous tranche la tête. Comment vous nommez-vous, dit Maugis? si vous êtes un brave chevalier, je me rendrai à vous. Je me nomme Olivier de Vienne. Maugis, l'ayant entendu, lui dit : Généreux chevalier, je me rends à vous sur votre parole d'honneur, mais à condition que vous ne me rendrez pas à Charlemagne, autrement il me ferait périr comme un malheureux par le dernier supplice. Olivier lui répondit : Il me serait impossible de vous cacher à lui, rendez-vous, je vous promets de vous aider de tout mon pouvoir; je serai adroitement votre paix avec lui. Sire, répondit Maugis, je me rends volontiers à vous. Il lui donna son épée; Olivier le fit monter à cheval et l'emmena à la tente de Charlemagne; mais ils ne le trouvèrent pas, car il en était sorti comme on l'a vu. Olivier, voyant qu'il ne trouvait pas le roi, craignit que Maugis ne lui échappât par le moyen de son enchantement; il lui dit : Maugis, vous savez que je vous ai pris par les armes et que vous êtes mon prisonnier, je veux que vous juriez de ne pas sortir d'ici sans ma permission. Sire, dit Maugis, très-volontiers. Alors il jura tout ce que voulut Olivier; il le fit désarmer, banda sa plaie, et le fit mettre dans un lit. Pendant que Maugis était pris, Regnault et ses frères firent diligence pour emporter le butin. Frère, dit Allard, où est allé Maugis? Ne vous inquiétez point de lui, lui dit Regnault, il est allé devant Montauban.

Charlemagne fut donc si irrité de ce qu'on lui avait enlevé son butin, qu'il appela le duc Naismes, l'archevêque Turpin, Estou, Salomon, Richard de Normandie, Oger et tous les barons de France; quand ils furent tous assemblés, le roi commença à se plaindre en ces termes : Seigneurs, vous êtes maintenant mes vassaux soumis, depuis cinquante ans, personne ne vous a rien ôté du vôtre, et il n'y a personne de nos voisins qui ose rien vous demander; maintenant je suis vieux, ainsi je ne veux plus être roi; que ferai-je quand vous me manquerez? vous m'avez abandonné par amitié pour Regnault, dont je suis bien fâché, car il m'a pris à pied-levé et m'a chassé hors du camp, dont je suis très-irrité; mais puisqu'il est ainsi, je ne désire plus de vivre, ni être roi; je vous rends la couronne, donnez-la à Regnault, qu'il soit roi de France à ma place.

Quand les douze pairs de France et les barons l'entendirent parler ainsi, ils furent si étonnés que pas un d'eux n'osa dire un mot. Ils commencèrent à se regarder les uns et les autres avec grande honte. Le duc Naismes, qui avait fait attention aux paroles du roi, lui dit : Sire, à Dieu ne plaise que nous ayons du mépris pour vous par égard pour Regnault; mais vous devez penser que ce que nous avons fait n'est pas un mal, mais de bonne part; nous pensions par ce moyen faire cesser une guerre qui a duré si long-temps, et dans laquelle il est péri bien du monde; mais nous voyons que vous ne voulez pas faire la paix avec les quatre fils Aymon. Reprenez votre couronne et calmez-vous, nous promettons de vous servir fidèlement, et nous prendrons Montauban avant qu'il soit un mois passé; nous péririons plutôt et serions périr ceux qui voudraient les épargner. Le roi lui répondit alors : Laissez tout ceci en paix, je vous dis que certainement je ne serai votre roi, si vous ne me rendez Regnault ou Maugis, le méchant qui m'a tant de fois trompé. Olivier arriva alors, et fut si étonné de voir le roi dans la tristesse, qu'il lui dit : Sire, de quoi êtes-vous irrité? Le duc Naismes lui répondit : Le roi nous a tous diffamés, car il a quitté sa couronne et son royaume. Sire, dit Olivier, ne le faites pas, reprenez votre royaume, et celui qui ne vous écouterait pas sera puni. Olivier, dit le roi, je n'en ferai rien si je n'ai Regnault ou Maugis. Sire, dit Olivier, pardonnez-nous donc, et je vous rendrai Maugis dans l'instant. Charlemagne lui répondit : Je ne suis pas homme que l'on puisse tromper, je sais que Maugis ne vous redoute point. Sire, voulez-vous reprendre votre couronne, je vous l'amènerai tout à l'heure? S'il en est ainsi, je ferai tout ce que vous voudrez; car je le hais plus que personne; si Maugis était mort, les quatre fils Aymon ne pourraient me résister. Sire, dit Olivier, je vais bientôt vous l'amener. Il alla avec Roland vers sa tente; plusieurs autres chevaliers y entrèrent pour voir Maugis. Olivier lui dit : Voulez-vous venir vers le roi? Maugis lui répondit : Vous m'avez trahi; mais je sais bien que le roi sera plus honnête que vous, car il ne me fera nul mal. Quand ils furent arrivés vers la tente du roi, Olivier lui dit : Sire, vous m'avez promis que si je vous rendais Maugis, vous reprendriez votre couronne, et que vous vous maintiendriez comme du temps passé. Il est bien vrai, lui dit le roi, si vous tenez ce que vous m'avez promis. Sire, regardez, voici Maugis que je vous présente, je l'ai pris par la

force des armes. Charlemagne fut satisfait plus que personne ne pourrait l'être, et dit ensuite à Maugis : Voilà une partie de mes desirs accomplis. Je te ferai payer chèrement ton orgueil, quand tu emportas l'aigle d'or et tous les larcins que tu as commis : tu m'as irrité plusieurs fois, et j'aurai le plaisir de t'en punir. Sire, dit Maugis, vous ferez de moi ce qu'il vous plaira, car je suis en vos mains; vous ne gagnerez rien à ma mort, j'ai des cousins qui sauront bien la venger par les armes. Ah ! larron ! Je ne puis plus me défendre, puisque vous me tenez entre vos mains. Quand vous m'aurez mis à mort vous ne pourrez plus rien faire, et vous serez courroucé contre moi avant qu'il soit vingt-quatre heures. Malheureux ! dit le roi, ne parles pas si hardiment, car je ferai tout mon possible pour te faire périr avant qu'il soit jour, afin que tes quatre mauvais cousins ne puissent t'en garantir, et toi-même ne pourras te sauver par tes enchantemens.

Regnault et ses frères partirent de l'armée de Charlemagne, et retournèrent à Montauban. La dame vint au-devant, et lui dit : Sire, soyez le bienvenu; avez-vous délivré Richard ? Oui, Dieu merci. Alors elle embrassa Richard, et ils firent des réjouissances. Regnault demanda son cousin Maugis; la dame lui répondit : Je n'en sais pas de nouvelles. Regnault, fâché, retourna vers ses frères, et leur dit : Je vous prie instamment de vous informer si notre cousin Maugis est arrivé, et de l'aller chercher dans tout le logis, peut-être il est allé se désarmer. Alors ils demandèrent à deux de ses gens, qui dirent ne l'avoir pas vu depuis qu'il était avec eux. Ils s'en retournèrent vers leur frère, et lui dirent qu'ils n'en avaient aucunes nouvelles; il en fut si chagrin et si inquiet, qu'il faisait pitié à voir. La chère épouse, voyant le chagrin que Regnault et ses frères avaient, tomba dans une grande faiblesse, où elle fut longtemps sans reprendre connaissance. Regnault dit alors : Mon cher Maugis, vous êtes bien abandonné, que pourrions-nous faire désormais, puisque nous vous perdons ? Il dit alors à ses gens : Seigneurs, je vous invite à cesser vos regrets, d'autant plus qu'ils ne vous serviront de rien, ce n'est pas le remède qu'il faut y apporter. Il faut aller au bois de la Serpente pour parler à l'abbé de Saint-Ladre, il en aura peut-être quelques nouvelles; je pense qu'avant vingt-quatre heures j'en saurai quelque chose; adieu, mes frères. Vous avez bien raison, lui répondit Allard, mais nous irons avec vous. Vous n'y viendrez pas, lui répondit

Regnault. Alors il se fit armer, monta sur Bayard et sortit de Montauban; il arriva à Balançon, passa l'eau, et trouva un page qui venait abreuver les chevaux du roi. Le page, voyant Regnault qui était armé et seul, lui demanda qui il était et pourquoi il était tout seul. Je suis des gens de Ripus qui suis échappé quand les quatre fils Aymon l'ont pendu. Regnault lui demanda ensuite : Que fait le roi ? Sire, dit le page, il est bien content, et il a déjà oublié la perte de Ripus, car on lui a livré Maugis qu'il détestait à la mort. Il le pria ensuite de lui dire si Maugis était mort. Sire, lui dit-il, il est encore vivant. Regnault fut content, et lui dit : Mon ami, je suis bien aise que Maugis n'est pas mort. Tout ainsi qu'il disait cela, le page s'en alla et le laissa tout seul pensant à son affaire; Regnault dit en lui-même : Grand Dieu ! je ne sais ce que je dois faire ni penser, car si je vais attaquer Charlemagne, la nuit est déjà fort obscure, il croira que j'ai beaucoup de gens avec moi et aura peur de perdre mon cousin, ainsi il pourrait le tuer; mais puisque c'est ainsi, j'attendrai jusqu'à demain matin, et s'il le conduit à la mort, je tâcherai de le défendre.

CHAPITRE XXII.

Comme Maugis, condamné à mort, se sauva avec la couronne, l'épée et le trésor du roi, prit aussi les épées des douze pairs de France, et apportatout ce butin au château de Montauban.

CHARLEMAGNE, se voyant maître de Maugis, appela tous ses barons, et leur dit : Seigneurs, je vous prie instamment de faire élever une potence; car je suis décidé à faire pendre Maugis avant de souper, ne le voulant pas garder jusqu'au jour. Sire, dit le duc Naïsmes, puisque vous voulez qu'il meure, faites autrement, si vous voulez me croire. Comment, lui dit-il ? Sire, je vous conseille que vous ne le fassiez pas pendre de nuit, car nous en aurions des reproches; Regnault et ses frères diraient que par appréhensions vous n'avez osé le faire de jour; ainsi attendez qu'il soit jour pour le faire pendre, et quand on le conduira, envoyez y des gens, afin que si Regnault et ses frères viennent pour le secourir, on puisse tous les pendre ensemble. Naïsmes, dit le roi, vous vous moquez de moi, si ce larron m'échappe, je suis diffamé. Si vous avez peur que je m'en aille, je vous donnerai des otages pour preuve de ce que je ne m'en irai pas sans vous dire adieu. Qui voudra en répondre ? J'en trouverai, répondit Maugis. Alors

il regarda autour de lui et vit les douze pairs; il appela Olivier auquel il dit : Vous m'avez promis de me rendre service auprès du roi, quand je me suis rendu à vous, je vous demande pour otage. Volontiers, je le ferai sur ma vie. Il pria ensuite Richard, le duc Naïsmes, Oger, l'archevêque Turpin et Estou, d'être ses otages pour la nuit. Maugis, dit le duc Naïsmes, nous promettez-vous de ne pas vous en aller d'ici sans notre permission ? Oui, dit Maugis, je vous le jure. Alors les douze pairs allèrent vers le roi, et lui dirent : Sire, nous répondons de Maugis sur notre vie et sur ce que nous tenons de vous; ainsi il ne s'en ira sans notre permission, ni sans dire adieu à la compagnie. Charlemagne leur répondit : Prenez garde que ce traître ne vous enchante, et je vous prie de ne pas vous y fier; c'est le plus grand fourbe qui soit au monde. Seigneurs, continua le roi, puisque vous en répondez, je vous le remets en garde, aux conditions que si je ne l'ai pas demain matin, vous perdrez tous vos fiefs, et ne pourrez jamais rentrer en France. Sire, dit Olivier, nous le voulons bien ainsi que vous l'avez dit. Ensuite ils vinrent vers Maugis, qui leur dit : Seigneurs, puisque vous m'avez fait un plaisir, faites-m'en deux; je vous supplie de me faire donner à manger, car je meurs de faim. Quand le roi entendit Maugis parler ainsi, il le regarda, et dit en riant : Mangeras-tu bien, dis, méchant larron ? Oui, répondit-il, quand j'aurai de quoi; qu'on me donne donc à manger. Sire, dit Roland, il sera bien auprès de vous. Vous avez raison, mon neveu, ainsi l'avais-je pensé, car je ne m'en rapporterais à personne qu'à moi. Le roi se mit à table, fit asseoir Maugis auprès de lui et le servit; pendant le souper le roi n'osait ni boire, ni manger, tant il craignait les enchantemens de Maugis; mais celui-ci mangea bien, car il en avait besoin. Quand Olivier vit cela, il commença à rire et poussa Roland en lui disant : Avez-vous vu comme le roi n'osait manger, par crainte que Maugis ne l'enchantât ? Sûrement, dit Roland, il est bien vrai. Après souper, Charlemagne appela son sénéchal, et lui dit : Je vous prie de me faire apporter cent torches, et qu'elles soient ardentes toute la nuit. Vous serez obéi. Quand le roi eut donné ses ordres, il s'en retourna auprès de Roland, et lui dit : Neveu, je vous prie que vous, Olivier et les douze pairs de France, veilliez avec moi ce larron de Maugis; vous ferez armer cent bons chevaliers qui veilleront avec nous; faites jouer aux tables, aux échecs et à d'autres jeux, afin qu'on ne s'endorme

point; vous ferez monter la garde par mille chevaliers, afin que s'il nous échappât, ils le retiennent. Quand il eut parlé, il se mit sur son lit, fit asseoir Maugis auprès de lui, et d'autre côté Roland, Olivier et les douze pairs de France. Sire, dit Maugis, où dois-je reposer ? Comment, dit le roi, voulez-vous dormir ? Oui, sire, dit Maugis, s'il vous plaît. Par ma foi, dit le roi, vous aurez mauvais repos, et ne dormirez de votre vie, car vous serez pendu demain au point du jour. Sire, dit Maugis, vous avez tort, je vous ai donné des otages, n'est-ce pas pour si peu que j'ai à vivre, que je fasse mes volontés; laissez-moi donc me reposer, ou acquittez mes otages. Larron, dit le roi, cela ne sert de rien, car je veux que tes otages soient libres; tu n'est pas encore hors de mes mains. Charlemagne fit apporter de gros fers et lui fit mettre aux pieds avec une longue chaîne autour des reins, attachée à un pilier, puis il lui fit mettre un collier de fer au cou dont il garda la clef. Quand il fut attaché, il lui dit : Maugis, vous ne m'échapperez pas maintenant. Sire, vous vous moquez de moi; je vous dis, devant les pairs de France, que je verrai Montauban avant qu'il soit demain matin. Quand le roi entendit ce que Maugis lui avait dit, il devint furieux, se redressa, mit l'épée à la main, et vint contre Maugis pour lui trancher la tête. Roland, voyant cela, s'avança, et dit au roi : Sire, arrêtez, je vous prie, car si vous le tuez nous en serons diffamés pour toujours; mais vous ne devez pas prendre garde à ce qu'il dit; car s'il parle, c'est en homme désespéré. Et comment pourrait-il arriver qu'il vous échappât ? car comme vous le tenez, il est bien pris. Neveu, je ne sais comment; mais c'est qu'il s'est tant moqué de moi, que je m'en méfie. Laissez-le en paix jusqu'à demain matin, qu'il sera pendu. Maugis, sentant qu'il avait envie de dormir, commença son charme, et les endormit profondément. Le roi lui-même s'endormit si fort, qu'il tomba à l'envers sur son lit. Maugis, voyant que le roi et tous les pairs de France étaient bien endormis, fit un autre charme, qui était d'une si grande vertu, que les fers qu'il avait aux pieds, le collier et la chaîne de fer, tout tomba par terre, puis il se leva; voyant que Charlemagne dormait la tête de travers, il prit un oreiller et la lui redressa; il lui déceignit ensuite Joyeuse sa bonne épée, et la mit à sa ceinture, puis alla vers Roland auquel il ôta Durandal, son épée, ensuite à Olivier, Hauteclaire, après à Oger; puis vint au coffre

où la couronne et le trésor étaient, et prit tout. Dès qu'il eut fait tout cela, il prit une herbe, en frotta le nez et la barbe du roi, et le décharma, puis le poussa du doigt, et lui dit : Sire, je vous ai dit hier que je ne m'en irais pas sans vous parler. Quand il eut dit cela, il sortit de la tente du roi, et se mit en chemin pour aller à Montauban. Le roi, entendant ce que Maugis lui avait dit, se leva dans une grande fureur, s'en vint vers ses pairs et ne put les éveiller. Quand il vit cela, il alla chercher une herbe qu'il avait apportée d'outre-mer, il en prit et en frotta le nez, la bouche, les yeux de Roland, et de tous les autres pairs de France, et incontinent ils se levèrent tous fort étonnés : quand ils furent tous éveillés, ils se regardèrent l'un l'autre. Le premier qui commença à parler fut le duc Naïsmes, qui dit au roi : Où est Maugis ? Par ma foi, dit-il, vous me le rendrez, car c'est vous qui avez facilité son évasion, si vous l'eussiez laissé pendre hier, je serais délivré de lui. Roland, dit Oger, le vites-vous s'en aller ? Non, par Saint-Denis, dit Roland. Je l'ai vu s'en aller, dit le roi. Sire, dit Roland, vous deviez donc le lui dire, il ne s'en serait pas allé. Il regarda aussitôt à son côté et ne vit plus Durandal, son épée, dont il fut bien fâché. Le roi dit ensuite : Neveu, où est votre épée ? Dieu ! je vois bien que Maugis nous a enchantés, aucun n'a son épée. Les douze pairs, voyant qu'ils avaient perdu leurs épées, furent plus fâchés qu'on ne pourrait l'exprimer. Roland dit ensuite : Certainement Maugis a fait un très-grand bruit d'avoir pris nos épées, car elles valent plus que Paris.

Charlemagne, voyant ses coffres ouverts, commença à dire : Ah ! larron Maugis, je n'ai guère gagné à ta prise. Cependant Maugis s'en allait à Montauban, il passa le gué où était Regnault ; quand il fut passé, Bayard le sentit et commença à hennir bien fort ; il alla vers Maugis malgré Regnault. Quand Maugis aperçut Regnault, il lui dit : Vassal, qui êtes-vous qui venez ici ? Cousin, dit Regnault, ne me connaissez-vous pas ? que loué soit Dieu qui vous a délivré des mains de Charlemagne ! Vous m'avez oublié, dit Maugis. Cousin, ce n'est pas ma faute, je vous assure que j'étais décidé à vous secourir ou à périr. Il lui demanda ensuite ce qu'il portait. Cousin, dit Maugis, c'est la couronne du roi et les épées des pairs. Ils allèrent vers Montauban, et rencontrèrent Allard, Guichard et Richard, qui paraissaient plongés dans la tristesse ; Regnault, les voyant venir de loin, leur demanda où ils allaient.

Nous allions vous chercher. Ils approchèrent de Maugis, et lui dirent : Cousin, où s'êtes-vous hier quand nous vous perdîmes ? Alors, dit Maugis, quand Richard fut arrivé à la tente du roi et eut pris l'aigle d'or, je restai dans la tente pour pouvoir le tuer, et bien peu s'en fallut. Lorsque je pensais m'en retourner après vous, j'ai trouvé une compagnie de chevaliers qui m'ont arrêté, je me suis défendu de toute ma force, mais Olivier vint qui m'abattit par terre ; je me rendis à lui, et il m'a livré au roi qui voulait me faire pendre ; mais j'en suis échappé. Ils allèrent à Montauban où ils furent bien traités.

Le lendemain ils allèrent à la messe, et Maugis leur dit : Seigneurs, montrez-vous le butin que vous gagnâtes hier. Richard prit alors l'aigle d'or et la donna à Regnault, lequel dit à Maugis : Cousin, que ferons-nous de cette aigle ? Maugis lui dit : Il me semble qu'on doit la mettre sur le pommé de la tour, afin que Charlemagne et toute son armée la voient. Regnault la fit mettre sur la plus haute tour de Montauban ; lorsque les rayons du soleil tombaient dessus, elle jetait une clarté éblouissante que l'on pouvait voir de cinq lieues. Charlemagne irrité appela les pairs de France, et leur dit : Seigneurs, nous n'avons eu que malheur depuis notre venue ; car les quatre fils Aymon nous ont bien nargués avec l'aide de leur cousin Maugis ; ainsi seigneurs, je me plains à vous, et vous prie de m'aider à me venger, car ils vous nargueront ainsi que moi. Les pairs lui répondirent : Sire, nous sommes prêts à faire ce que vous nous commanderez. Je voudrais bien, dit Charlemagne, que vous, Oger, et le duc Naïsmes, l'archevêque Turpin et Estou, qui êtes de la famille de Regnault, vous alliez lui dire et à ses frères, qu'ils me rendent ma couronne, mon épée et mon aigle d'or avec toutes vos épées, je leur donnerai trêve pour deux ans, et ferai retourner mon armée en France.

Quand ils entendirent son commandement, ils montèrent à cheval et allèrent vers le portier qui montait la garde, qui leur demanda : Seigneurs, qui êtes-vous ? Mon ami, dit Oger, nous sommes des gens de Charlemagne, allez dire à Regnault que le duc Naïsmes, l'archevêque Turpin, Estou et Oger veulent lui parler. Seigneurs, dit le portier, j'y vais. Regnault dit à ses gens : Je vois venir de vaillants chevaliers, montrons-leur, je vous prie, que nous ne sommes pas des enfans. Ils allèrent à la porte, Richard sortit le premier, qui leur fit de grands honneurs, et leur dit :

Mes seigneurs, soyez les bienvenus. Regnault s'avança ensuite et les salua honorablement, prit Oger par la main, les conduisit au donjon, où ils furent tous bien reçus par dame Clarice ; Regnault leur dit : Seigneurs, je vous prie de me dire pourquoi vous êtes venus ici, ce doit être par quelque trahison particulière ? Vous savez bien, lui dit Oger, que tous ceux qui sont ici vous aiment ; je vous assure que s'il n'eût dépendu que de nous, vous auriez la paix avec Charlemagne. Vous n'ignorez pas que Maugis, votre cousin, nous a déshonorés, car nous avons prêté serment au roi, que nous le rendrions à sa volonté ; mais il s'est sauvé, et, ce qu'il y a de pis, c'est qu'il a emporté la couronne du roi, son épée et celles de nous autres pairs.

Ainsi le roi vous mande que vous lui rendiez sa couronne, l'aigle d'or et toutes nos épées ; il vous donnera trêve pour deux ans, et fera retourner son armée en France. Alors Maugis leur dit : Seigneurs, je suis charmé de vous voir, mais ne parlez plus, je vous prie, sur cette matière ; vous demeurerez pour cette nuit avec nous, demain nous rendrons des réponses. Olivier lui dit : Nous resterons volontiers, puisque cela vous fait plaisir. Maugis dit alors au sénéchal qu'il fallait fêter les messagers, et lui ordonna tout ce qu'il fallait préparer. Seigneur, répondit le sénéchal, ne vous inquiétez de rien, vous serez bien servis. Regnault dit à Maugis : Ayez soin que nous soyons bien et magnifiquement traités. J'ai eu soin d'y pourvoir, répondit Maugis.

Ils se mirent ensuite en conversation avec les gens du roi sur différentes matières ; quand le repas fut prêt, Regnault et ses frères emmenèrent les chevaliers dans la salle à manger, où ils se lavèrent les mains ; Maugis fit asseoir le duc Naïsmes auprès de dame Clarice, épouse de Regnault ; il fit ensuite placer l'archevêque Turpin et Regnault, puis Oger et Allard, ensuite Guichard, Estou et Richard. Tout le repas était dirigé en bon ordre. Quand ils eurent pris leur réfection, le duc Naïsmes dit à Regnault : Cousin, je vous prie de nous donner des réponses. Seigneurs, dit Regnault, je ferai tant, que le roi sera content de nous ; car je ferai ce qu'il lui plaira pour avoir la paix avec lui. Alors il fit apporter l'épée du roi, sa couronne, l'aigle d'or et les épées des douze pairs de France.

Quand Oger vit cela, il se mit à rire, et dit : Par ma foi, Regnault, vous aviez un bon butin, si vous l'eussiez gardé. Richard, voyant que Re-

gnault voulait rendre l'aigle, lui dit : Frère, je jure, sur la foi que je dois à Dieu, qu'on ne rendra pas ce que j'ai pris par force d'armes. Frère, dit Regnault, laissez-moi faire. Non pas, dit Richard, car le roi m'a trop maltraité avec un bâton, lorsque j'étais prisonnier en sa tente. Sire, dit le duc Naïsmes, n'en parlons plus, prenons en gré tout ce que Regnault nous donne ; car il nous en fait assez. Ma foi, dit l'archevêque Turpin, c'est bien. Ils reprirent la couronne du roi et toutes leurs épées.

Quand ils les eurent, Oger dit à Regnault : Cousin, je vous conseille de venir avec nous, Maugis restera ici pour garder votre château. Seigneurs, dit Regnault, je crains que le roi ne me fasse mourir indignement. Venez en toute sûreté, dit le duc Naïsmes, car nous vous conduirons, ainsi il n'y a point de danger. Seigneurs, dit Regnault, sur votre assurance, j'obéirai à vos ordres. Regnault étant convenu d'aller avec les messagers de Charlemagne, se fit armer de pied en cap, ainsi qu'Allard, et ils montèrent tous à cheval. La dame Clarice, voyant que Regnault voulait s'en aller avec les messagers, vint au-devant d'eux, et s'agenouillant, elle leur dit : Seigneurs, je vous remercie de l'honneur que vous avez fait à Maugis ; je vous supplie, de rechef, d'avoir mon mari en considération, et de ne pas l'abandonner. Dame, dit Oger, ne craignez rien, Regnault n'aura aucun mal. Regnault prit deux chevaliers avec lui pour lui tenir compagnie ; ils passèrent la rivière au lieu de Balançon ; quand ils furent passés, Oger commença à dire : Seigneurs, vous savez que le roi est vindicatif, je crains beaucoup pour ce pauvre Regnault que nous avons amené ; il faut savoir la volonté de Charlemagne avant qu'il le voie. Oger, dit le duc Naïsmes, vous avez raison, nous irons avec vous, je parlerai au roi, Regnault nous attendra ici jusqu'à ce que nous soyons de retour. Regnault leur dit : Je suivrai vos avis ; mais je vous prie de ne pas manquer à ce que vous m'avez promis. Ne craignez rien, dit le duc Naïsmes.

Oger et le duc Naïsmes allèrent à l'armée de Charlemagne, pour Regnault ; il demeura avec l'archevêque Turpin et Estou. Pinabelle, neveu de Charlemagne, qui était au gué de Balançon avec une grande compagnie, lorsque les susdits parlèrent ensemble, entendit toute la convention, se déroba de sa compagnie et s'en alla vers le roi, auquel il dit : Sire, j'ai laissé Allard et Regnault au gué de Balançon, avec l'ar-

chevêque Turpin et Estou; mais le duc Naimes et Oger, viennent vers vous pour demander s'ils l'amèneront en assurance. Ce que vous me dites est-il vrai? Oui, sire. Charlemagne dans l'instant aperçut Olivier, auquel il dit: Allez au gué de Balançon, vous y trouverez Regnault et Allard, menez deux cents chevaliers bien armés, prenez-les quoi qu'il en arrive, amenez-les auprès de moi, et demandez-moi ce que vous voudrez. Pendant qu'Olivier était allé auprès de Balançon, le duc Naimes et Oger arrivèrent devant la tente de Charlemagne, et y entrèrent aussitôt. Oger salua humblement le roi; mais il ne lui répondit pas un seul mot. Oger, voyant cela, lui dit: Je suis surpris que vous nous fassiez un si mauvais accueil, puisque nous venons d'obéir à vos ordres. Oger, dit le roi, où est Regnault? Je suis certain que vous l'avez amené avec vous. Sire, répondit Oger, il est vrai, nous l'avons amené sur notre foi pour prendre otages de trêve que vous lui avez donnée. Par Saint-Denis, dit Charlemagne, je n'en ferai rien; car si je puis le tenir, il périra. Sire, dit Oger, je suis surpris de ce que vous avez dit de Regnault. Sire, dit le duc Naimes, un roi comme vous êtes, ne devrait pas avoir dit de telles paroles pour la moitié de son royaume. Sire, au nom de Dieu, ne vous attirez point de blâme; si vous faites ce que vous venez de dire, je vous certifie que l'archevêque Turpin, Estou et moi vous en saurons mauvais gré, et sauverons Regnault de toute puissance, puisque nous l'avons amené sur notre foi. On verra, dit Charlemagne, comment vous l'aideriez. Sire, dit Oger, si vous nous faites outrage ou déshonneur, nous vous rendrons la foi que nous vous devons, et nous combattrons tous contre vous.

Quand Olivier fut sur Balançon, il arriva comme par hasard, et vit Regnault qui était à pied, n'ayant pu monter sur Bayard. Regnault, voyant cela, se retourna vers l'archevêque Turpin et Estou, et leur dit: Vassaux, je crois que vous m'avez trahi, je ne l'eusse jamais pensé, c'est mal agir. Sire, dit l'archevêque Turpin, je vous jure sur ma foi que nous ne savons rien de cela; je vous promets que nous vous défendrons de toute notre force. Regnault dit ensuite à Olivier: C'est maintenant que vous devez me rendre la courtoisie que je vous ai faite, lorsque mon cousin Maugis vous abattit aux plaines de Vaucouleurs; vous savez qu'une politesse en demande une autre; car quand vous fûtes à terre, je vous rendis votre cheval et vous aidai à monter. Sire, dit

Olivier, il est vrai, je vous assure que je suis bien fâché de vous avoir trouvé ici et de ne pouvoir vous défendre.

Cependant arriva Roland qui était venu après Olivier, pour lui aider à prendre Regnault et son frère. Quand il fut arrivé auprès, il commença à crier: Regnault, vous êtes pris. Dès qu'il eut dit cela, il vint vers Oger qui l'avait suivi à grande course, et qui lui dit: Certainement Roland, sur ma foi, vous ne ferez aucun mal à Regnault, car le duc Naimes et moi l'avons amené sur notre foi et serment pour prendre des otages et trêve que nous lui avons donnée de par le roi, comme vous savez qu'il nous en avait chargés; je vous dis que si vous lui faites outrage, vous nous le ferez. Roland, je vous jure, par ma foi, que si vous l'attaquez nous l'aiderons. Olivier dit à Roland: Je vous prie que vous laissiez Regnault, car il m'a fait une courtoisie, maintenant je veux lui rendre; si vous voulez me croire, nous le mènerons vers le roi, nous le forcerons tous de faire son apPOINTement. Seigneur, lui dit le duc Naimes, Olivier parle honnêtement, car le roi nous fait passer pour traîtres; ce sera une grande honte à lui et à nous s'il fait outrage à Regnault, nous ne le souffrirons pas. Alors Roland et Olivier menèrent Regnault au pavillon de Charlemagne; mais le duc Naimes, l'archevêque Turpin et Estou, n'abandonnèrent point Regnault: quand Olivier voulut le présenter à Charlemagne, Oger s'avança, et dit: Sire, vous savez que vous nous mandâtes quatre qui sommes ici présents, pour aller à Montauban dire à Regnault ce dont vous nous aviez chargés; il a fait tout ce que nous lui avons dit de votre part; qu'il n'aurait nul mal, et vous l'avez fait prendre. Nous n'aurions jamais pensé à cela, vu que votre couronne, nos épées ainsi que votre aigle d'or, vous les aurez quand il vous plaira, vous lui avez promis que vous ne laisseriez point de mal que vous ne nous en fassiez. Si vous ne tenez votre promesse, vous serez blâmé; mais si vous voulez travailler honnêtement, comme seigneur, prenez garde que nous ne soyons blâmés; envoyez Regnault à Montauban avec ce qu'il nous a donné, alors faites-lui ce que vous pourrez. Oger, dit Charlemagne, vous parlez en vain, vos associés aussi; car je n'en ferai rien qu'à ma volonté, et, l'eussiez-vous juré, je n'en ferai pas de Regnault comme de Maugis.

Quand il eut dit cela, il se tourna vers Regnault, et lui dit: Je vous tiens, vous ne m'enchanterez pas comme a fait Maugis, car je vous ferai brûler.

Sire, dit Oger, ne le faites pas. Oger, dit le roi, voulez-vous défendre mon ennemi contre moi? Sire, que voulez-vous que je fasse? vous m'avez appelé traître; sachez que je ne le suis pas, ni personne de ma famille, et je ne connais personne au monde que s'il disait que je suis traître, je combattrais contre lui. Par ma foi, dit Charlemagne, je vous le vais prouver par les armes. Sire, dit Regnault, parlez maintenant comme roi, je vous donne mon gage et trouverai mon otage. Alors il dit à Oger, au duc Naimes, à l'archevêque Turpin et Estou, de vouloir bien le cautionner. Regnault, dit le duc Naimes, nous vous en cautionnerons bien volontiers. Regnault dit alors: Sire, voici les cautions, les acceptez-vous? Oui, dit le roi, je n'en demande plus. Regnault dit ensuite: Qui voudra combattre contre moi? Ce sera moi, lui répondit le roi. Mon oncle, dit Roland, non pas, s'il vous plaît, je le ferai. Sire, dit Regnault, mettez qui vous voudrez. Bayard fut rendu à Regnault, qui s'en alla à Montauban, et avec lui Oger, le duc Naimes, Estou et Allard. Toute la nuit Regnault et sa compagnie firent bonne chère, et furent honorablement reçus par la dame Clarice. Le lendemain, ils entendirent la messe, Regnault se fit armer, dit adieu à dame Clarice, son épouse, et dit à ses frères: Je vous laisse le château en garde, et vous recommande ma femme et mes enfants, car je m'en vais combattre le meilleur chevalier du monde; je ne sais ce qu'il en arrivera, vous aurez besoin de ce château. Voici mes cautions qui viendront avec moi. Par ma foi, dit Allard, nous irons avec vous, nous verrons le combat et comme votre bon droit sera gardé; car si vous avez besoin de secours, nous vous en donnerons. Regnault dit à Maugis de rester au château, et qu'il lui recommandait toutes choses. Ils se mirent ensuite en chemin et arrivèrent au pied de Montfaucon, lieu destiné pour le combat.

CHAPITRE XXIII.

Comme Regnault combattit contre Roland, et comme Maugis emporta le roi tout endormi à Montauban dessus Bayard.

QUAND Roland vit le jour, il se leva et alla entendre la messe, puis il se fit armer et monta à cheval. Alors Charlemagne lui dit: Mon neveu, je vous recommande à Dieu, qu'il vous ait en sa garde et veuille vous garder de mort et de prison; car vous savez que Regnault a raison et que nous

avons tort, ainsi je ne voudrais pas pour la moitié de mon royaume, qu'il vous en arrivât aucun mal. Sire, dit Roland, votre repentir est trop tardif, puisque vous saviez avoir tort, vous ne deviez pas accepter la bataille; mais puisque la chose est si avancée, je ne puis la laisser sans que ce soit à mon grand déshonneur. Or que Dieu m'ait en sa bonne et sainte garde par sa divine miséricorde. Il trouva Regnault qui l'attendait, et auquel il cria: Regnault, vous avez à faire aujourd'hui à moi. Regnault lui dit: Roland, il n'appartient pas à tel chevalier que vous de menacer, voulez-vous la paix ou la guerre? vous l'aurez. Regnault, dit-il, je ne suis pas venu ici pour la paix, méfiez-vous de moi, vous en serez mieux. Prenez aussi garde à moi, dit Regnault, car aujourd'hui j'abaissai votre orgueil. Alors ils piquèrent leurs chevaux, se donnèrent de si grands coups qu'ils brisèrent leurs lances, et s'entre-heurtèrent si rudement sur leurs écus, qu'il fallut que Regnault tombât à terre, la selle entre les deux cuisses; il abandonna les étriers, se releva promptement, remonta sur Bayard sans selle, et courut contre Roland, à qui il donna un si grand coup d'épée qu'il s'en sentit fort blessé, lequel mit la main à son épée, et courut contre Regnault. Le combat devint terrible entre eux, car ils se déchirèrent leurs hauberts en plus de mille pièces, tant que les barons qui les regardaient eurent pitié d'eux. Quand le duc Naimes eut long-temps regardé le combat, il s'écria: Ah! Charlemagne, maudite soit votre cruauté; car par votre haine vous causerez la mort des deux meilleurs chevaliers du monde, et vous pourrez en avoir affaire un jour. Regnault, voyant qu'aucun ne pouvait gagner, dit à Roland: Si vous voulez m'en croire, nous combattrons à pied, afin de ne pas tuer nos chevaux, car nous ne pourrions jamais en trouver d'aussi bons. Vous avez raison, dit Roland. Quand ils furent descendus, ils coururent l'un contre l'autre comme deux lions. Roland, voyant qu'il ne pouvait vaincre Regnault, courut contre lui et l'empoigna. Regnault lui demanda la lutte; ils se retournèrent long-temps et ne purent se faire tomber ni l'un ni l'autre. Voyant qu'ils ne pouvaient se renverser, ils se laissèrent aller et se reculèrent pour respirer; ils étaient bien fatigués, leurs écus, hauberts et casques étaient tout brisés; où ils s'étaient combattus, la terre était aussi foulée que si l'on eût battu du blé. Charlemagne, voyant que l'un ne pouvait pas gagner l'autre, et que les deux étaient très-mal en ordre, eut peur

pour Roland : il se mit à genoux, éleva les mains au ciel, et dit en pleurant : Grand Dieu ! qui créastes le monde, la mer, le ciel et la terre ; qui délivrâtes la grande sainte Marguerite des dents de l'horrible dragon, et Jonas du ventre de la baleine, je vous prie de vouloir bien délivrer mon neveu, et faire cesser la bataille ; daignez m'inspirer de quelle manière il faut agir pour l'un et pour l'autre. Les frères de Regnault, le voyant ainsi fatigué, eurent grande peur pour sa personne ; ils se mirent à prier notre Seigneur de vouloir préserver leur frère de mort et de prison. Notre Seigneur, à la prière du roi, fit voir un beau miracle, car il fit paraître une si grande nuée, que l'un ne pouvait voir l'autre. Roland dit alors à Regnault : Où êtes-vous allé ? je crois qu'il fait nuit, car je n'y vois rien. Sûrement, dit Regnault, ni moi non plus. Regnault, dit Roland, je vous prie que vous me fassiez une courtoisie, une autre fois j'en ferai bien autant pour vous, si vous voulez me le demander. Alors Regnault répondit : Je le veux, mon honneur sauvé. Grand merci, dit Roland, de votre bonne volonté : sachez que la chose que j'exige de vous, c'est que vous me conduisiez à Montauban. Roland, dit Regnault, si vous voulez le faire, j'en serai content. J'irai, sur ma foi, dit Roland. Sire, lui dit Regnault, que Dieu vous rende l'honneur que vous me faites, car je ne l'ai pas desservi envers vous. Roland, après cela, recouvra la vue et vit aussi clair qu'auparavant ; il aperçut Mélanie son cheval, monta dessus, pareillement Regnault sur Bayard. Le roi, voyant cela, fut très-surpris, et se mit à crier : Seigneurs, regardez, je ne sais ce que tout cela veut dire, car Regnault emmène Roland, on verra si vous le laisserez emmener. Quand les barons de France entendirent le roi parler ainsi, ils coururent tous après Regnault ; Charlemagne les suivit jusqu'aux portes de Montauban, et commença à crier à haute voix : Regnault, ce que vous avez fait ne vaudra rien, tant que je vivrai vous n'aurez pas la paix. Il s'en retourna à son armée vers Montauban. Ses gens, le voyant venir, allèrent au-devant de lui, et dirent : Sire, qu'avez-vous fait de Roland ? Seigneurs, dit le roi, il est allé à Montauban. Je vous commande à tous, qu'incontinent et sans retard, mon siège soit transporté tout auprès de Montauban. Olivier portera l'oriflamme et Richard de Normandie conduira notre armée. Il eut à peine ordonné, que chacun, sans le contredire, se mit en devoir de démonter les tentes pour camper devant Montauban.

Toute l'armée décampa. Richard de Normandie vint près du gué de Balançon, avec dix mille combattans, pour garder le passage jusqu'à ce que l'armée fut passée. Cependant le roi était allé devant pour savoir où il placerait son siège. Quand l'armée fut arrivée devant Montauban, le roi fit aussitôt dresser sa tente au-devant de la porte. Dès que l'armée fut campée, celui qui faisait le guet sur la tour s'en vint vers Maugis, et lui dit : Sachez que le roi est arrivé avec son armée, et l'a fait camper devant la grande porte. Ne vous inquiétez pas, dit Maugis, il cherche sa perte, il la trouvera plutôt qu'il ne pense. Il conta à Regnault comme le roi était venu camper son armée devant Montauban, qui lui dit : Cousin, je vous prie de faire bon guet la nuit, car nous sommes exposés. Après que tout fut couché, Maugis s'en alla dans l'écurie, détacha Bayard, monta dessus, sortit de Montauban, alla à la tente du roi qu'il charma, ainsi que tous ceux de l'armée : il vint vers le roi, le prit et le mit ensuite sur Bayard, puis il l'emmena dedans Montauban, et le coucha dans son lit ; il alluma un flambeau qu'il mit au milieu de la chambre de Regnault, auquel il dit : Cousin, que donneriez-vous à celui qui remettrait le roi entre vos mains ? Par ma foi, répondit-il, il n'y a rien que je ne donnasse si on me l'amenait ici. Cousin, dit Maugis, me promettez-vous qu'il ne souffrira aucun mal, et je vous le ferai voir ? Je vous le jure. Alors Maugis le mena dans sa chambre, où il vit le roi qui dormait, et il lui dit de le bien garder. Il quitta Regnault, prit une écharpe et un bourdon, et sortit de Montauban.

CHAPITRE XXIV.

Comme Maugis, pour sauver son âme, s'en alla se rendre dans un ermitage, où il vécut très-long-temps en pauvreté.

QUAND Maugis eut rendu Charlemagne prisonnier à son cousin Regnault, il s'en alla de Montauban sans le dire à personne du château, sinon au portier. Alors il marcha tant, qu'il arriva à Dordogne et passa la rivière ; quand il fut tout-à-fait passé, il se mit dans un bois épais et marcha jusqu'à l'heure de none, ensuite regarda au loin et aperçut un ermitage fort ancien : il s'en alla dans ce lieu, et le trouva fort agréable, car il y avait devant la porte une belle fontaine. Maugis entra dans la chapelle, se mit à genoux, et adressa son humble prière à notre Seigneur, le priant de lui pardonner ses péchés. Comme il était



Maugis se rend dans un ermitage.

fervent dans ses prières, il fit vœu de passer dans ce lieu le reste de ses jours pour y servir Dieu, et résolut de ne vivre que de racines. Alors il pria Dieu qu'il lui plût que Regnault et ses frères pussent avoir la paix avec Charlemagne, qu'il mourrait content s'il apprenait cela. Il résolut de faire pénitence des maux qu'il avait faits au temps passé pour venger la mort du duc Beuves son père, un des vaillans chevaliers, parce qu'il avait été tué par la trahison de Ganélon.

CHAPITRE XXV.

Comme Charlemagne, dépité du tour de Maugis, qui l'avait si bien fait dormir, ne put oublier cette injure, au point qu'étant mis en liberté par Regnault, il réduisit bientôt à la famine le château de Montauban.

ALORS Regnault appela ses frères, et leur dit : Dites-moi ce que nous ferons du roi que nous tenons en nos mains ? vous savez qu'il nous a longtemps endommagés et fait plusieurs maux, ainsi il me semble que nous devons nous venger de lui, puisque nous le tenons. Sire, dit Richard, je ne sais ce que vous ferez ; mais si vous m'en croyez, il sera bientôt pendu ; car après sa mort, il n'y aura personne en France qui osera nous attaquer. Regnault baissa la tête et se mit à méditer en lui-même sérieusement. Richard lui demanda à quoi il pensait : Pensez-vous qui en fera l'office ? je le ferai bien, et dès à présent, si vous voulez me le livrer. Regnault leva la tête, et dit : Mes frères, vous savez que le roi est notre souverain seigneur, et d'ailleurs, vous voyez comment Roland, le duc Naismes, Oger, l'archevêque Turpin et Estou sont ici pour faire notre appointment. Ils connaissent bien que nous avons le droit, et conséquemment si nous le tuons à droit ou à tort, chacun nous en voudra, et tant que nous vivrons nous aurons guerre. Allard lui dit alors : Frère, vous parlez avec prudence, mais si nous ne pouvons avoir la paix avec lui, il me semble que nous devons la lui demander une fois pour tout ; s'il la donne, Dieu soit loué ; s'il la refuse, gardons-le sans le faire mourir, de manière à ce qu'il ne puisse pas nous faire de mal. Seigneurs, dit Richard, nous avons un bon chef en notre frère Regnault, laissons-le et faisons ce qu'il voudra. Ils laissèrent le roi endormi, et s'en furent dans la chambre de Roland. Regnault commença à dire : Roland, levez-vous, je vous prie, envoyez chercher Oger, l'archevêque Turpin et tous les autres qui sont ici,

car je vous dirai une chose. Roland, voyant Regnault à cette heure, fut bien surpris ; néanmoins il envoya chercher tous ses gens. Quand ils furent arrivés, Regnault leur dit : Seigneurs, vous êtes mes amis, vous devez savoir que j'ai ici un prisonnier par lequel je puis avoir la paix et aussi tout mon héritage. Regnault, dit Oger, je vous prie de me dire qui il est et comment vous l'avez amené ici. C'est Charlemagne notre roi. L'avez-vous pris par la force des armes ? Non sûrement, dit Regnault. Dites-moi, je vous prie, comment cela s'est fait cette nuit ? Sachez, dit Regnault, que je ne sais comment Maugis a travaillé, car il l'a apporté ici et l'a couché dans un lit en la chambre où il est endormi. Seigneurs, dit le duc Naismes, comment se peut-il faire que Maugis ait pris le roi ? vous savez qu'il se fait garder nuit et jour. Tout se fait par Dieu, par amitié pour Regnault ; désormais la guerre sera terminée, dont je remercie notre Seigneur, car plusieurs chevaliers sont morts. Roland et les autres chevaliers allèrent ensuite dans la chambre où le roi dormait si fort, qu'on ne pouvait l'éveiller. Quand les barons virent le roi endormi, ils furent bien surpris ; Roland parla le premier, et dit : Regnault, où est Maugis qui a si bien exploité ? Je vous prie de le faire venir afin qu'il l'éveille ; étant éveillé, nous irons tous à ses pieds pour lui crier merci ; et je vous prie de ne plus l'outrager en paroles. Par ma foi, dit Regnault, j'aimerais mieux mourir enragé que de dire des injures au roi ; mais je lui proposerai mes frères et moi pour obéir à ses ordres, je le prierai qu'il lui plaise nous accorder la paix. Je m'en vais chercher Maugis pour venir avec moi. Il le chercha long-temps et ne put le trouver, dont il fut bien irrité.

Lorsque le portier apprit qu'il cherchait Maugis, il dit : Sire, sachez qu'il s'en est allé cette nuit vêtu avec de pauvres haillons, il m'a prié de lui ouvrir la porte et est parti ; je ne l'ai pas vu depuis. Regnault connut alors que Maugis s'en était allé, parce qu'il ne voulait pas essayer le courroux du roi : il commença à pleurer ; puis s'en retourna auprès des barons, et leur raconta comme Maugis s'en était allé. Richard dit : Ah ! cousin, que ferons-nous désormais, puisque nous vous avons perdu ? nous pouvons dire que nous sommes vaincus ; car vous étiez notre espérance. Il n'y a pas long-temps que je serais mort honteusement si ce n'eût été vous. Si vous avez enduré des peines et encouru la disgrâce du roi, ce n'est que par amitié pour nous. Alors il grince

les dents de colère, mit l'épée à la main, et voulut tuer le roi ; mais Roland l'en empêcha ; Oger et Naismes lui dirent : O Richard ! ce serait bien mal agir que de tuer un homme qui dort, et d'autre part, s'il plaît à Dieu, avant que nous sortions d'ici, nous mettrons tout à bonne paix. Naismes dit : Seigneurs, nous avons grand tort de nous chagriner, car toute notre tristesse ne peut nous apporter aucun bénéfice ; je vous prie en conséquence, de vouloir bien vous apaiser et que nous commencions à parler de votre paix qu'il faudra faire avec Charlemagne, afin que l'on termine cette guerre qui a duré si long-temps ; mais je m'étonne comment nous pourrions lui parler sans avoir Maugis, car nous ne pouvons l'éveiller, et si Dieu n'y remédie, nous ne lui parlerons pas. Comme les barons parlaient ensemble, l'enchantement passa, mais ils ne firent pas attention que le roi était éveillé ; il se leva tout debout, commença à regarder autour de lui, et fut surpris quand il reconnut qu'il était au château de Montauban entre les mains de Regnault : il fut fort fâché, et devint si furieux, que tous ceux qui étaient là crurent qu'il était devenu fou. Quand il fut bien éveillé, il connut bien ce qu'avait fait Maugis, et jura que tant qu'il vivrait, la paix ne se ferait pas tant qu'il serait dans Montauban, et qu'on lui eût livré Maugis pour en faire à sa volonté. Richard lui dit : Comment diable, sire roi, pensez-vous parler ainsi ? Vous savez que vous êtes notre prisonnier, et vous nous menacez encore ; si ce n'était que j'aie promis que je ne vous ferais pas de mal, je vous trancherais la tête. Regnault dit : Laissons dire au roi sa volonté ; demandons-lui grâce, et prions-le d'apaiser son courroux ; car la guerre a duré trop long-temps. Regnault par sa sagesse apaisa ainsi ses frères, et leur dit : Vous viendrez, s'il vous plaît, avec moi demander grâce à notre seigneur Charlemagne.

Regnault, dit Allard, nous ferons ce qu'il vous plaira. Naismes dit : C'est agir avec prudence, et tout vous réussira en agissant ainsi. Regnault, ses frères, Roland, Olivier, Oger, le duc Naismes, l'archevêque Turpin et tous, s'agenouillèrent semblablement, Regnault dit à Charlemagne : Grand monarque, ayez pitié de nous, au nom de Dieu, car mes frères et moi nous nous rendons à vous pour vous servir, moyennant nos vies sauvées ; nous ferons tout ce qu'il vous plaira ordonner ; qu'il vous plaise faire la paix avec nous ; s'il ne vous plaît pas de me pardonner, je vous prie en grâce de pardonner à mes frères, de leur rendre

leurs héritages, je vous donnerai Montauban et Bayard. Charlemagne dit : Quand tout le monde m'en parlerait je n'en ferais rien, si je n'ai Maugis pour le faire mourir. Hélas ! dit Regnault, je me laisserai plutôt pendre que de consentir à la mort de mon cousin Maugis, il ne nous a jamais desservi ; au contraire, il mérite plutôt d'être notre maître. Regnault, dit le roi, ne croyez pas que, malgré que je sois votre prisonnier, je fasse aucune chose contre ma volonté. Sire, je me veux humilier devant vous, j'aime mieux que vous soyiez en tort que nous. Dites-moi, je vous prie, comment vous rendrai-je Maugis, notre vie, notre secours et notre espoir en tous lieux. Ah ! sire, je vous dis que si vous aviez mes frères dans vos prisons, et que vous les voulussiez faire pendre, quand je tiendrais Maugis et qu'il serait en mon pouvoir, je ne vous le donnerais pas pour racheter mes frères et je vous jure que je ne sais où il est allé. Ah ! dit le roi, que Dieu le maudisse, car je suis sûr qu'il est ici. Non, dit Regnault, ma foi. Alors il se tourna devers Roland et les autres barons, et leur dit : Seigneurs, pour l'amour de Dieu, priez le roi qu'il veuille prendre pitié de mes frères et de moi, afin que nous puissions aller en France. Le duc Naismes, qui était alors à genoux, ayant entendu ce que Regnault avait dit, dit au roi : Sire, il me semble que vous pourriez accepter l'offre que Regnault vous fait, avant qu'il n'en arrive un plus grand mal ; car tous ceux de votre cour en sont bien contents. Charlemagne jura par Saint-Denis qu'il n'en ferait rien, s'il n'avait Maugis pour en faire à sa volonté. Regnault, entendant ces paroles, se releva aussitôt tout indigné, ses frères et les barons se relevèrent aussi ; alors il parla à Roland, et lui dit : Sire Roland, et vous, barons de France, je veux que le roi soit instruit de ma volonté, et je lui dirai devant vous. Sachez, puisque je ne puis trouver grâce auprès de lui, je vous prie de ne pas me blâmer dorénavant si je demande mon droit, car je l'ai prié en toute manière comme un loyal chevalier doit faire. Il se tourna du côté du roi, et lui dit : Vous pouvez partir quand bon vous semblera, car je vous promets de ne vous faire aucun mal, parce que vous êtes mon souverain seigneur ; quand il plaira à Dieu, nous aurons la paix avec vous. Tous les barons de France s'étonnèrent de la grande franchise de Regnault. Le duc Naismes dit alors : Dieu ! avez-vous entendu la grande humilité de notre chevalier Regnault ? Richard lui dit : Frère, que voulez-vous faire ? quoique nous tenions

ce méchant roi sous notre puissance, et que sa vie soit entre vos mains; il a un si grand orgueil, qu'il ne veut faire ce qu'on lui conseille, il nous menace encore plus fort, et vous voulez qu'il s'en retourne; nous en souffrirons, car s'il nous tenait comme nous le tenons, tout l'or du monde ne suffirait par pour empêcher qu'il ne nous fit périr honteusement. Je vous dis que vous faites une grande folie de le laisser aller, car si vous vouliez, vous pourriez maintenant avoir la paix. Il me semble que vous ne cherchez que notre mort. Quand il ouït parler son frère, il lui dit tout irrité : Tais-toi, mauvais garçon, que Dieu te punisse ! car il s'en ira malgré vous, et la paix, que vous désirez, ne sera faite que quand il plaira à Dieu.

Il appela alors un de ses gentilshommes, et lui dit : Partez incontinent et me faites amener mon cheval Bayard, car je veux que mon souverain seigneur s'en aille dessus jusqu'à son armée. Richard, ayant entendu cela, s'en alla très-irrité. Cependant le gentilhomme amena Bayard, Regnault le présenta à Charlemagne, et lui dit : Sire, allez-vous-en quand il vous plaira. Il monta sur Bayard et sortit de Montauban pour retourner auprès de ses gens. Regnault le conduisit jusqu'à la porte de la ville. Les Français, le voyant revenir, en furent tous bien contents. Ils lui demandèrent comment il s'en était allé et s'il avait accordé la paix. Seigneurs, assez bien, Dieu merci; mais je n'ai pas voulu faire la paix, et tant que je vivrai, elle ne se fera pas. Sire, demanda un de ses barons, comment Bayard vous a-t-il été délivré ? Ma foi, Regnault me l'a livré à volonté, malgré ses autres frères. Sire, lui dirent les barons, n'avez-vous pas vu Roland, Olivier, le duc Naïsmes, Oger, l'archevêque Turpin et Estou ? Oui, sûrement; mais ils m'ont tous abandonné par amitié pour Regnault, et si je puis les tenir, je leur montrerai qu'ils ont bien mal fait. Il fit remener Bayard à Regnault, qui, le voyant ramené, dit à Roland et à ceux qui l'accompagnaient : Seigneurs, je vois que vous êtes dans les mauvaises grâces du roi par amitié pour moi; ainsi, seigneurs, je vous quitte de toutes les querelles que je pourrais avoir sur vous, vous pouvez vous en aller quand il vous plaira. Alors les barons retournèrent à l'armée du roi, et lui dirent : Sire, nous venons vous demander grâce, vous priant de vouloir apaiser votre colère contre nous; puisque la paix ne vous est pas agréable, nous avons abandonné Regnault et ses frères, et ils ne seront pas secourus par nous tant que nous vivrons. Seigneurs, dit le roi, je

vous pardonne et vous prie d'une chose, c'est que nous allions attaquer Montauban, tant de jour que de nuit, car je suis assuré qu'ils n'ont guère de vivres, le passage est serré de si près, que personne ne peut entrer ni sortir pour leur en procurer, et ils seront bientôt affamés.

Et ce qui est pis, ils ont perdu le traître Mangis qui faisait lui seul toute leur espérance, ainsi je suis décidé à ne jamais lever le siège que je ne les aie à ma volonté. Alors le duc Naïsmes se leva, et lui dit : Sire, vous dites que ceux de Montauban n'ont plus de vivres, et que vous ne leverez pas le siège que vous ne les ayez affamés; je vous jure que vous y serez bien long-temps. Sire, je vous supplie de vous en rapporter à mon avis, s'il est bon; faites d'abord attention à la politesse que Regnault vous a faite; car si ce n'eût été lui, personne au monde n'aurait pu empêcher que Richard, son frère, ne vous eût tranché la tête. De plus, pensez à la grande humilité dont il s'est toujours servi; à la confiance qu'il eut en vous quand il vous donna son cheval qui n'a pas son pareil au monde. Si vous réfléchissez bien à tout, vous verrez que jamais homme ne vous fit tant de générosités que lui; d'ailleurs, c'est qu'ils sont tous, comme l'on sait, vaillans chevaliers. Je vous jure, sire, sur tous les saints, qu'avant que vous preniez Montauban, ses gens et lui vous feront tant de mal, que vous vous en souviendrez. De plus, vous devez considérer que nous ravageons les champs et que vous dépensez votre argent; il serait mieux que vous l'employassiez à faire la guerre contre les Sarrasins, que de l'employer sur les quatre fils Aymon, car les Sarrasins sont maintenant en repos et en grande joie à l'occasion de cette guerre, car si elle leur manque, nous l'aurons à soutenir; elle est si cruelle et si terrible, qu'il y est mort plusieurs nobles vaillans chevaliers.

Charlemagne fut bien étonné quand il entendit le duc Naïsmes lui parler ainsi; tout son sang lui frémît dans les veines; il devint pâle, tant il était transporté de colère; il se mit à regarder Naïsmes de travers, et lui dit par dépit : Duc Naïsmes, par la foi que je dois à mon Dieu, s'il y a personne assez hardi pour me parler jamais de faire la paix avec les frères Aymon, je lui ôte mon amitié, car je suis résolu de n'en rien faire, telle personne qui puisse m'en parler; je les prendrai quoi qu'il m'en coûte ou jamais d'ici je ne pars. Quand les barons l'entendirent parler si rudement, ils en furent bien surpris et ne dirent rien davantage. Oger, voyant que les barons n'osaient

plus parler de cette affaire, il dit au roi : Maudit soit le moment où Regnault empêcha Richard de vous trancher la tête, car vous ne les menaceriez plus. Le roi, ayant entendu ce qu'Oger lui disait, baissa la tête et dit ensuite : Barons, j'ordonne expressément que chacun se mette en armes, car je veux, dès cette heure, que l'on fasse le siège de Montauban. Ses ordres furent aussitôt exécutés. Quand ils furent prêts, ils vinrent en bon ordre, avec des échelles et marteaux pour renverser les murailles, et se présentèrent devant le roi pour exécuter ses ordres. Quand il les vit bien préparés, il leur commanda d'aller attaquer Montauban. Regnault, voyant les ennemis, appela son frère Allard, et lui dit : Frère, je vous prie que vous preniez mon cor et en donniez hautement pour que nos gens s'arment, car voici les Français qui viennent nous attaquer. Ce qu'il fit. Lorsque ceux du château l'entendirent, ils furent bien étonnés, et, sans tarder un instant, ils s'armèrent et se mirent en défense sur les murailles. Les Français arrivèrent et se jetèrent dans les fossés; alors ils dressèrent leurs échelles contre les murailles; mais ceux du dedans se défendirent vaillamment et détruisirent beaucoup de Français, car Regnault et ses frères combattirent si bien qu'on ne pouvait résister à leurs coups, et tous ceux qui étaient avec eux dans Montauban firent une telle résistance, qu'ils firent tomber ceux qui étaient sur les échelles. Le roi, voyant cela, jugea bien qu'il ne pouvait prendre Montauban par la force, et il fit sonner la retraite. Les Français n'en furent pas fâchés, car le roi avait perdu beaucoup de chevaliers, qu'il regretta long-temps.

Quand les Français furent retirés, le roi jura que jamais il ne partirait de devant Montauban qu'il ne l'eût affamé. Alors il ordonna qu'on mit à chaque porte deux cents chevaliers pour empêcher d'en sortir. Regnault, voyant cela, se mit à genoux, et élevant les deux mains vers le ciel, il dit : O mon Dieu ! qui souffrites en croix la mort et passion, je vous supplie de permettre que nous ayons la paix avec le roi. Quand Richard ouït la prière de son frère, il lui dit : Si vous m'eussiez cru nous serions maintenant en paix, et Charlemagne eût été bien heureux de l'accorder pour sauver sa vie. Vous savez que notre cousin nous l'avait rendu prisonnier ici dans l'intention d'obtenir la paix avec lui; mais vous n'avez rien voulu entendre, et je vous promets qu'il ne nous en vaudra rien.

Charlemagne tint pendant si long-temps Montauban assiégé, que les habitans manquaient presque de vivres, car celui qui pouvait avoir un peu de pain était contraint de le cacher, parce qu'on n'en pouvait avoir ni pour or, ni pour argent, tellement qu'ils mouraient de faim dans les rues, et l'un cachait la viande à l'autre, le père à l'enfant, et le fils à la mère : Regnault fut contraint de faire construire un charnier pour enterrer les morts. Richard, voyant son frère Regnault en grand chagrin, lui dit : Frère, cela va bien mal; il eût mieux valu tuer le roi, nous ne serions pas en si grande pauvreté. Il se mit ensuite à pleurer en disant : Hélas ! je devrais me plaindre moi-même plutôt que de plaindre les autres, puisqu'il faut absolument périr comme le dernier. Mon très-cher cousin Mangis, qu'êtes-vous devenu ? vous nous manquez au besoin, et si vous étiez ici, nous ne craindrions ni le roi, ni la mort; je sais bien que vous trouveriez encore assez de viande pour nous nourrir. Hélas ! il faut que nous mourions de faim, car le roi nous déteste plus que les païens et les Sarrasins; il ne faut pas attendre qu'il ait pitié de nous, car c'est le plus cruel des rois. Charlemagne fut informé par un de ses gens que la famine était grande dans Montauban; il en fut bien satisfait, fit assembler tous les barons, et leur dit : Seigneurs, les gens de Montauban se rendront malgré leurs dents, car la plupart sont déjà morts de faim. Je veux que Regnault soit pendu et ses frères aussi; mais avant je veux que son frère Richard soit traîné par un roussin, et je défends à qui que ce soit d'aller contre ma volonté, et de me rien représenter. Quand le duc Naïsmes, Roland, Olivier, l'archevêque Turpin et Estou entendirent le roi parler ainsi, ils furent très-mécontents par amitié pour Regnault et ses frères; ils baissèrent la tête sans dire un seul mot, crainte d'encourir sa disgrâce.

Pendant que Charlemagne faisait le siège de Montauban, en persécutant les quatre fils Aymon, leur père était du parti du roi, faisant la guerre contre ses enfans, car il les avait sommés comme il a été dit. Quand il entendit les menaces que le roi faisait à ses enfans, il en fut courroucé, car il savait bien que si ses enfans mouraient, il n'aurait jamais de joie; quoiqu'il leur fit la guerre, il ne les aimait pas moins tendrement, car un bon sang ne peut se démentir. Ainsi il ne put s'empêcher de dire au roi : Sire, je vous prie d'agir avec mes enfans selon la droiture, car je les aimerai toujours, ce sont mes enfans. Je ne veux rien enten-

dre, dit le roi, car Regnault a tué mon neveu que je chérissais. Il vit ensuite que les barons se parlaient l'un à l'autre; il leur dit : Seigneurs, laissez-le murmurer, car je vous jure sur ma foi que je ne le quitterai pas pour homme du monde, et ferai à ma volonté. Pourquoi je vous ordonne que chacun de vous fasse des engins pour abattre cette tour ainsi que le reste, par ce moyen nous les rendrons tous bien étonnés. Pour vous, mon cher neveu Roland, vous en ferez sept, Olivier en fera six, le duc Naïmes en fera quatre, l'archevêque Turpin et Oger en feront quatre, et vous, duc Aymon, vous en ferez trois. Grand Dieu ! répondit le duc Aymon, comment pourrai-je faire cela ? Sire, vous savez que ce sont mes enfans, et non des coquins; ce sont de vaillans chevaliers, et je vous promets que si je les voyais périr, j'en mourrais aussi de douleur. Quand le roi entendit ainsi parler le duc Aymon, il en fut fort courroucé, et se mit à ronger un bâton qu'il tenait à la main, puis il dit : S'il y a quelqu'un qui ne fasse pas ma volonté, je lui tranche la tête avec mon épée. Sire, dit le duc Naïmes, ne vous irritez point, car ce que vous avez commandé sera fait dès à présent.

Alors les barons firent faire des engins comme le roi leur avait commandé; ils furent promptement travaillés; c'étaient des engins pour jeter grand nombre de pierres. On les éleva contre le château et l'endommagèrent considérablement. Il s'éleva un cri général dans tout le château, chacun s'allait cacher où il pouvait. Ceux de Montauban souffrirent cette perplexité jusqu'à ce qu'ils n'eurent plus à manger. Regnault, voyant une telle extrémité, dit : O Dieu ! que pourrais-je faire ? je vois bien que nous ne pouvons plus résister, car je ne sais où prendre des vivres. Ah ! grand Dieu, où est Mangis ? que ne sait-il mon affaire ? Dame Clarice, entendant Regnault, lui dit : Mon cher ami, vous avez tort de vous alarmer, c'est le moyen de nous décourager tous, et de plus il y a encore plus de cent chevaux ici, je vous prie d'en faire tuer un, et nous le mangerons. Puis elle tomba pâmée aux pieds de Regnault en grande faiblesse. Regnault la releva et la tint dans ses bras; quand elle fut revenue, elle dit en pleurant : Hélas ! vierge Marie, le cœur me manque tant que je sens de besoin. Mes chers enfans, je n'aurais jamais pensé que vous seriez morts de faim. Regnault fit tuer un cheval et le fit accommoder pour en donner à ses gens. Tous les chevaux qui étaient dans Montauban furent mangés l'un après l'autre,

excepté quatre, Bayard avec les chevaux de ses trois frères. Quand il n'y eut plus rien à manger, Regnault dit à ses frères : Que ferons-nous ? il n'y a plus rien à manger, que nos quatre chevaux, faisons-en tuer un afin que nos gens mangent. Richard dit : Ce ne sera pas le mien, si vous avez envie de manger, faites tuer le vôtre, car vous n'aurez pas le mien, et si vous en avez besoin, vous le méritez bien; par votre orgueil nous sommes en cet état, parce que vous avez laissé aller Charlemagne, et si vous m'eussiez cru, nous ne serions pas en cette misère.

Le petit Aymonnet vint ensuite, et dit à Richard : Mon oncle, tout ce qu'on ne peut faire on doit le passer le mieux qu'on peut, on ne doit jamais répéter le passé; faites ce que mon père vous commande, s'il a manqué son attente, il le paie sûrement cher. Richard, entendant son neveu parler si sagement, en eut pitié, et dit à Regnault : Faites tuer mon cheval quand il vous plaira, donnez-en à manger à madame votre épouse et à mes petits neveux, car mon neveu Aymonnet, que voici, mérite bien à manger par le bon conseil qu'il m'a donné. Frère, dit Allard, faites tuer celui que vous voudrez, excepté Bayard, car celui-ci ne mourra point, et ce serait grand dommage. Je vous jure que j'aimerais mieux mourir que Bayard fût détruit. Vous avez raison, dit Richard. Alors on fit tuer le cheval de Richard, et on le mangea. Regnault, voyant qu'il n'avait plus à manger, était plus fâché pour ses frères et sa femme que pour lui-même, alors il dit : Je suis perdu sans ressource, il eût mieux valu croire mon frère, et je ne serais pas dans la misère où je suis. Je vois bien que Charlemagne a tant machiné, qu'il m'a pris dans ses filets et je n'en puis échapper. Je sais que je ne dois m'en prendre à personne, car c'est moi qui ai fourni des armes contre moi; mon repentir est trop tardif. Richard dit à son frère : Que ferons-nous ? il faut nous rendre, puisque nous ne savons plus quoi faire. Regnault lui dit : Frère, nous rendrons-nous au plus méchant roi du monde ? mangeons plutôt, non-seulement mon cheval Bayard, mais mes propres enfans pour résister plus long-temps, en attendant quelque secours, ou au moins du répit; car j'ai entendu dire qu'un jour de répit vaut beaucoup. Frère, dit Allard, je suis d'avis que nous mangions Bayard avant, qui nous a tant de fois gardés de mort. Regnault dit : Frère, voulez-vous manger Bayard qui est le meilleur cheval du monde ? Je vous prie, avant de le tuer, de m'ôter la vie à

moi-même, car je ne pourrais pas voir un spectacle aussi triste; quand vous m'aurez tué, vous pourrez tuer Bayard, et si vous ne le faites pas, je vous défendrai autant que vous m'aimez; ne le touchez pas, car qui mal lui fera, me le fera. Quand la duchesse entendit ainsi parler Regnault, elle ne sut que faire, et dit avec regret : Ah ! gentil duc débonnaire, que feront nos pauvres enfans, voulez-vous qu'ils meurent de faim par faute de votre cheval ? Il y a trois jours passés qu'ils n'ont rien mangé, il faudra qu'ils meurent et moi aussi, car mon cœur tombe par faiblesse; vous me verrez mourir si vous ne me secourez. Lorsque les enfans entendirent leur mère qui parlait ainsi, ils dirent à Regnault : Père, pour Dieu, donnez-nous votre cheval, aussi bien mourra-t-il de faim : il vaut mieux qu'il meure que nous. Quand les frères entendirent ainsi parler leurs neveux, Richard dit à Regnault : Gentil duc, pour Dieu, ne souffrez pas que vos enfans, votre chère épouse périssent par la famine et nous aussi. Lorsque Regnault entendit parler ainsi son frère, son cœur s'attendrit, et dit en pleurant : Mes frères, puisque vous voulez que Bayard meure, je vous prie de le tuer. Quand ils furent tous d'accord pour tuer Bayard, ils vinrent à l'écurie et le trouvèrent qui jetait un grand soupir. Regnault, voyant cela, dit qu'il se tuerait lui-même avant que Bayard ne pérît, parce qu'il lui avait sauvé la vie plusieurs fois. Les enfans de Regnault, entendant cela, s'en retournèrent à leur mère en pleurant de la grande faim qu'ils souffraient. Regnault, voyant que ses enfans s'en étaient allés, vint vers Bayard et lui donna un peu de foin, car il n'avait pas autre chose à lui donner; il revint vers ses frères et trouva Allard qui tenait son neveu Aymonnet, qui pleurait, Richard Yonnet, et Guichard la duchesse qui était pâmée; il leur dit : Ah ! pour Dieu, merci ! je vous prie de prendre courage jusqu'à la nuit; alors je vous promets que nous aurons à manger. Frère, dit Allard, il nous faut souffrir malgré nous. Les chevaliers attendirent patiemment, et quand la nuit fut venue, Regnault dit : Frères, je vais parler à notre père pour voir ce qu'il me dira, et s'il nous laissera mourir de faim. Frère, dit Richard, je veux y aller avec vous, s'il vous plaît, vous en serez plus assuré. Mon frère, dit Regnault, n'y venez pas, je veux y aller tout seul, et si je ne vous apporte pas à manger, je vous livrerai Bayard. Il sortit hors de Montauban le plus secrètement qu'il put, il alla ensuite à la tente de son père, il la connaissait

pour l'avoir vue de jour de dessus la grande tour. Il arriva qu'il trouva le duc Aymon seul dans sa tente, qui était en attente pour savoir s'il aurait des nouvelles du château de Montauban. Quand Regnault vit son père, il lui demanda où il allait et qui il était. Aymon, entendant parler Regnault, le reconnut et fut satisfait; mais il ne le fit pas paraître, et lui dit : Toi-même, qui es-tu, qui marche à cette heure si haut monté ? Regnault, entendant ainsi parler son père, le reconnut bientôt, et dit : Sire, pour Dieu, ayez pitié de nous, car nous mourons de faim, tous mes gens sont morts, nous n'avons plus que Bayard qui ne mourra pas tant que je vivrai, car il a beaucoup sauvé la vie à mes frères et à moi. Si vous ne voulez pas avoir pitié de nous, ayez pitié de mes enfans. Mon fils, dit Aymon, je ne puis vous aider, allez-vous-en, car je vous ai laissé; je ne puis me parjurer pour telle chose qui soit au monde, et par cette raison, je ne puis vous secourir, j'en suis fâché. Mon père, dit Regnault, vous avez tort, ne vous en déplaise, car si vous ne nous secourez, sachez que dans trois jours, ma femme, mes enfans, mes frères et moi nous mourrons de faim, car il y a déjà trois jours que personne de nous n'a rien mangé, et que nous ne savons que faire. Vous êtes notre père, ainsi vous devez nous soulager. Je sais bien que si le roi nous tient, il nous fera pendre, et ce ne sera pas un honneur pour vous; vous ne devez pas nous laisser, c'est la loi naturelle. Au nom de Dieu, mon père, ayez pitié de nous, et ne soyez plus irrité contre vos enfans, ce serait trop de cruauté. Vous savez que Charlemagne a bien grand tort de nous persécuter ainsi. Aymon eut pitié du chagrin de Regnault, il le regarda ensuite en pleurant, et dit : Mon fils, vous avez bien raison, car le roi vous veut grand mal, et pour ce, descendez et entrez dans ma tente, prenez tout ce qu'il vous plaira, car rien ne vous sera caché; je ne vous donnerai pourtant rien contre mon serment. Regnault descendit et s'agenouilla humblement devant son père en le remerciant; il entra ensuite dans la tente et chargea Bayard de pain et de viande fraîche. Bayard en portait plus que n'eussent fait deux autres chevaux. Quand le jour fut venu, Aymon, qui ne pouvait oublier ses enfans, dit à son maître-d'hôtel : Vous savez que j'ai délaissé mes enfans, j'en ai un grand regret, car ils sont dans une grande indigence, et quoique je les aie abandonnés, je ne voudrais pas leur manquer. Nous avons trois engins, que Charlemagne m'a fait faire pour abattre

leurs murailles, et nous les avons déjà beaucoup endommagés. Or il faut maintenant que nous les aidions, et je vous dirai comment : Il faudra que vous mettiez dans les engins du pain, de la viande salée et de la fraîche, au lieu de pierres; on les jettera dans le château, quand je devrais mourir de faim, je ne leur manquerai pas tant que j'aurai; je me repens du mal que je leur ai fait, car tout le monde devrait m'en blâmer. Sire, dit le maître-d'hôtel, vous avez bien raison, vous en avez tant fait, que chacun vous en blâme beaucoup.

Alors il fit remplir les engins de vivres et commanda au maître de les jeter dans Montauban. Plusieurs blâmaient le vieillard Aymon de ce qu'il tenait contre ses enfans, car ils croyaient que c'étaient des pierres. Le lendemain Regnault trouva des vivres à foison que son père lui avait fait jeter, dont il fut content, et dit : Grand Dieu ! je vous rends grâces, je vois bien que celui qui met en vous son espérance, il ne peut lui arriver mal. Il appela ses frères et sa femme, et leur dit : Mes frères, voyez comment notre père a eu pitié de nous. Charlemagne, ayant appris que le vieillard Aymon avait donné des vivres à ses enfans, lui dit aussitôt : Aymon, pourquoi avez-vous été si hardi de procurer à manger à mes ennemis ? eux que je déteste, et je sais comme la chose va. Vous ne pouvez vous en excuser honnêtement; mais je vous jure que je m'en vengerai avant que la nuit soit venue, car vous en perdrez la tête. Sire, dit Aymon, je ne veux pas le nier; mais je vous dis que, quand vous devriez me faire mourir et jeter dans le feu, je soulagerai mes enfans tant que j'aurai de quoi. Sire, mes enfans ne sont ni larçons, ni traîtres, ni meurtriers; mais ce sont les meilleurs et les plus vaillans chevaliers du monde, et vous les voulez détruire de cette façon : il y a trop long-temps que cette guerre dure, ce que vous avez fait devrait suffire.

Quand il entendit parler Aymon, il fut fâché, et peu s'en fallut qu'il ne le frappât. Le duc Naismes lui dit : Sire, renvoyez Aymon, car vous l'avez trop tenu. Vous savez bien qu'il ne souffrira pas que ses enfans soient détruits; vous ne devez pas même l'en blâmer. Charlemagne lui dit : Puisque vous avez jugé, vous n'en serez point dédit. Il se tourna vers le duc Aymon, et lui dit de quitter son armée, qu'il lui avait fait plus de dommage que de profit. Je m'en irai volontiers, répondit Aymon. Alors il fit seller son cheval, monta dessus, et dit aux douze pairs de France :

Seigneurs, je vous recommande mes chers enfans. Seigneurs, dit ensuite le roi, je vous ordonne de faire défaire vos engins, car par eux j'ai perdu le château de Montauban. Et ainsi Regnault resta long-temps en paix. Cependant les vivres commencèrent à lui manquer une seconde fois, il dit alors : Grand Dieu ! que ferai-je donc ? Je vois bien qu'à la longue nous ne pourrions plus y tenir, Charlemagne n'aura pas pitié de nous. Ah ! Maugis, que n'êtes-vous ici pour nous empêcher de souffrir tant de peines. Comme Regnault se plaignait en lui-même, il vit venir Allard qui était si faible qu'à peine il pouvait se soutenir, il dit à Regnault : Seigneur, il faut tuer Bayard, car nous ne pouvons plus résister au besoin. Regnault vint vers Bayard pour le tuer; quand Bayard le vit, il commença à témoigner de la joie. Regnault dit : Ah ! pauvre Bayard, si j'avais le cœur pour te faire du mal, je serais trop cruel. Quand Younet, l'un de ses enfans, entendit cela, il dit à son père : Sire, qu'attendez-vous à tuer Bayard ? j'enrage de faim, et si je n'ai quelque chose à manger, vous me verrez bientôt mourir avec mon frère et ma mère, car nous ne pouvons résister. Regnault, entendant parler son fils, en eut grande pitié, et d'autre part il n'osait tuer Bayard qui le caressait; il imagina un moyen pour ne point le faire mourir; il demanda un bassin et saigna Bayard au côté, dont il sortit beaucoup de sang. Quand il eut assez saigné, Regnault banda la plaie, Allard prit le sang et le porta cuire; quand il fut bien cuit, ils en mangèrent tous un peu, ce qui les soutint. Regnault et toute sa compagnie demeurèrent pendant quatre jours qu'ils ne mangèrent rien autre chose. Au cinquième jour on voulut le resaigner, mais il était si faible qu'il ne jetait point de sang. La duchesse se mit à pleurer, et dit : Sire, puisque votre cheval ne rend plus de sang, tuez-le; vos enfans, vous, vos frères et moi en mangerons, autrement nous mourrions de faim. Je ne le puis faire, dit Regnault, car il nous a sauvé la vie.

CHAPITRE XXVI.

Comme Regnault et ses gens, allarmés par le siège, sortirent de Montauban et s'en allèrent à Dordogne, où Charlemagne les alla assiéger de nouveau.

Au temps passé était un homme fort ancien qui dit à Regnault : Sire, je vois que nous mourrions tous de faim, si Dieu n'a pitié de nous. Je vous

montrerai un chemin par où vous pourrez sortir d'ici, à l'insçu de Charlemagne. Vous devez savoir que cette place a été autrefois bien fermée, le seigneur fit faire un chemin qui conduisit au bois de la Serpente; il faut faire ouvrir à l'endroit où je vous montrerai, et vous trouverez le chemin.

Regnault fut content, et dit : J'ai trouvé ce que je désire, car je m'en irai à Dordogne où je serai en sûreté. Il fit seller Bayard, et prit le chemin de la caverne avec sa femme, ses enfans et ses gens; il fit allumer un grand nombre de torches pour y voir plus clair; il ordonna son avant-garde du peu de gens qu'il avait, et fit faire l'arrière-garde à ses frères. Regnault, ayant bien arrangé son affaire, se mit en chemin vers la caverne, qui était grande et spacieuse; quand ils eurent marché un long espace de temps, Regnault dit à ses frères : Nous avons très-mal fait, car nous avons laissé le roi Yon en prison; certes j'aimerais mieux mourir que de le laisser mourir ainsi, car il périrait de faim comme un loup enragé, ce serait un grand péché à nous. Parbleu, dit Richard, vous le protégez et vous ne devriez pas avoir pitié d'un homme aussi traître que lui. Regnault s'en retourna pour le retirer de prison, et l'emmena avec lui; étant à la fin de la caverne, ils se trouvèrent au bois de la Serpente au point du jour. Ils étaient bien contents de ce qu'ils étaient échappés de Charlemagne; Regnault regarda ensuite autour de lui, et vit bien où il était; il appela ses frères, et leur dit : Il me semble que nous sommes ici près l'ermitage de mon bon ami Bernard. Frère, dit Allard, vous dites vrai; mais que ferons-nous ? Regnault dit : Je pense que le mieux serait que nous y allions, et il faudrait y rester jusqu'à ce que la nuit fût venue, puis après nous irons à Dordogne, car je ne me soucie pas d'y aller de jour; et d'ailleurs, il peut se faire que l'ermitage eût quelque chose à manger, pour lors nous le donnerions à ma femme et à mes enfans. Ils trouvèrent l'ermitage; mais en allant dans le bois ils s'écartèrent, et, comme des bêtes sauvages, mangeaient de l'herbe tant ils avaient faim. Regnault leur dit : Seigneurs, vous pourriez vous causer du dommage en vous séparant ainsi. Je vous prie que chacun se rallie, et allons-nous-en à l'ermitage, nous y trouverons Bernard, qui nous fera faire bonne chère. Regnault frappa à la porte, Bernard vint lui ouvrir, et l'embrassa en lui disant : Seigneurs, vous êtes les bienvenus; d'où venez-vous, et comment vous va ? Regnault lui dit : J'ai laissé Montauban par force

de famine, et je m'en vais à Dordogne, je ne puis faire autrement pour le présent. Je vous prie, si vous avez à manger, d'en donner, pour l'amour de Dieu, à ma femme et à mes enfans, car ils sont affamés. Bernard eut pitié de l'état où il le voyait et ses gens, et d'autre part il fut content de les voir hors du danger de Charlemagne; il vint vers la duchesse, et lui dit : Dame, soyez la bienvenue, ne craignez pas, car vous êtes dans un lieu où vous aurez du repos. Il entra dans sa chambre, et apporta du pain et du vin, puis il s'assit vers Regnault, et lui dit : Seigneur, prenez à gré, s'il vous plaît, le bien que Dieu m'a donné. Grand merci, dit Regnault, voici de bonnes nouvelles pour nous. Ils demeurèrent tout le jour avec l'ermitage; quand la nuit fut venue, il dit à l'ermitage qu'il voulait s'en aller; il leur donna trois chevaux dont la duchesse en eut un, les enfans les deux autres, et se mirent en chemin vers Dordogne. Quand ceux de la ville surent que leur seigneur était arrivé, ils le reçurent honorablement, et le conduisirent jusqu'à la forteresse; les bourgeois firent ensuite de grandes réjouissances par toute la ville.

Alors les barons du pays vinrent lui rendre hommage comme à leur prince et seigneur. Charlemagne, marchant autour de Montauban, n'aperçut personne sur les murs; il dit alors à ses barons : Je crois que Regnault et ses frères sont morts. Sire, dit le duc Naismes, il serait bon qu'on sût la vérité. Charlemagne et tous ses barons montèrent à cheval, et s'en allèrent devant Montauban; étant arrivés devant la porte, ils firent semblant d'attaquer le château, mais nul ne paraissait sur les murs; on pensa que Regnault et ses gens étaient morts de faim. On fit apporter une échelle bien haute, et on la posa contre les murailles. Roland monta le premier, Oger, Olivier et le duc Naismes ensuite. Quand ils furent sur les murs, ils regardèrent dans la ville, et ne virent personne. Ils descendirent dedans, ouvrirent les portes au roi et à ses gens. Alors il dit que tout cela avait été fait par l'art de Maugis, et qu'il les avait tous sauvés. Le roi Charlemagne se promena parmi le château de Montauban pour trouver Regnault ou quelqu'un de ses frères; enfin il trouva le chemin par où Regnault et ses gens étaient sortis, il vit la caverne et fut surpris; il appela Oger, lui montra le chemin par où ils étaient sortis, et dit : Maugis a fait cela. Sire, dit le duc Naismes, vous blâmez Maugis; mais il y a cent ans que cette issue est faite. Charlemagne dit :

Cherchez en cette caverne pour savoir où elle va ; car je ne serai pas content que je ne le sache. Roland fit allumer beaucoup de flambeaux pour y descendre ; il y entra avec grand nombre de Français, et marchèrent tant qu'ils se trouvèrent au bois de la Serpente. Alors il dit à ses gens : Seigneurs, il me semble que d'aller plus avant ce serait grande folie. Sire, dirent-ils, retournons auprès de votre oncle pour lui dire ce que nous avons trouvés à la caverne. Charlemagne demanda à son neveu : N'avez-vous pas trouvé l'issue de cette caverne ? Sire, dit Roland, Regnault et ses frères sont partis, ils emmènent Bayard ; voici les pas tous formés. Le roi, irrité, envoya des messagers par tout le pays pour avoir des nouvelles de Regnault et ses frères. Il fit camper son armée à Montauban, et ils y restèrent six jours.

Les barons furent bien satisfaits de ce que Regnault et ses frères étaient échappés. Il vint un messager qui dit au roi : Sire, j'ai vu les quatre fils Aymon en grande joie, qui tiennent cour ouverte à Dordogne, où ils font de grands présents à chacun, et je suis surpris où ils ont pris un si grand trésor ; il a fait une grande assemblée de gens de guerre pour se défendre à la rencontre de vous si vous l'alliez attaquer. Le roi Charlemagne jura qu'il ne se coucherait jamais qu'il n'eût assiégé Dordogne ; il commanda que chacun allât s'armer pour l'aller assiéger. Incontinent ils se mirent en chemin et arrivèrent à Montorgueil qui était assez près de Dordogne, tant qu'on pouvait voir les clochers. Cette nuit l'armée de Charlemagne y campa, et fit faire un bon guet toute la nuit. Quand le jour fut venu, il fit camper ses gens et se mit à marcher vers Dordogne. Regnault, voyant qu'on venait l'assiéger, jura qu'il ne ferait pas comme à Montauban, mais qu'il irait attaquer Charlemagne, et que s'il pouvait tomber entre ses mains, il n'en aurait pas de pitié. Frère, dit Richard, vous parlez en chevalier ; je jure sur ma foi, qu'avant qu'il nous assiège, j'en tuerai plus d'un cent. Regnault fit sonner son cor et fit armer ses gens. Ils sortirent de la ville, rangèrent son armée, et dit : Mes frères, voici le jour que nous mourrons tous, ainsi je vous prie que chacun se montre vaillant chevalier. Frère, dit Allard, nous ferons notre devoir, et mettez-vous devant quand il vous plaira. Regnault piqua Bayard et se mit dans les ennemis. Le roi Charlemagne, le voyant venir, fut bien surpris, et dit : Dieu ! où ont-ils amassé tant de gens, car ils sont autant que jamais ; si je puis le tenir, je m'en ven-

gerai. Il fit ranger son armée et monta à cheval. Regnault, voyant que les deux armées s'approchaient, dit à son frère Richard qu'il voulait parler au roi, pour savoir s'il voulait lui accorder son pardon. Frère, dit Richard, vous ne valez plus rien, car vous manquez de courage. Je veux y aller, dit Regnault, s'il me refuse, il s'en repentira. Frère, dit Allard, vous avez raison. Regnault piqua Bayard et courut auprès de Charlemagne, auquel il dit : Sire, si c'est votre plaisir, souffrez que nous ayons la paix avec vous, et que cette guerre, qui a tant duré, prenne fin ; je ferai tout ce qu'il vous plaira, et je vous donnerai mon cheval Bayard. Malheureux ! dit Charlemagne, retire-toi, car si je te tiens, je te ferai mourir. Sire, dit Regnault, vous ne le ferez pas, car nous nous défendrons. Frappez, chevaliers, dit le roi, je ne vous estime plus, si ce malheureux m'échappe. Regnault piqua Bayard, courut contre un chevalier, et le frappa si rudement qu'il le renversa. Charlemagne, voyant cela, s'écria : Frappez, seigneurs, ils seront bientôt vaincus. Quand Roland entendit crier Charlemagne, il se mit à courir après Regnault, mais il ne put le rejoindre. Richard, voyant revenir son frère, vint vers lui, et lui dit : Frère, quelles nouvelles apportez-vous ? aurons-nous enfin la paix ? Dieu veuille nous la procurer, car je pense faire aujourd'hui une chose dont le roi pourra en souffrir. Frère, dit Regnault, je vous prie de vous montrer vaillant contre nos ennemis. Charlemagne, voyant qu'il était temps de frapper, appela aussitôt le duc Naimes, et lui dit : Naimes, tenez mon oriflamme, et faites comme un bon chevalier en gardant mon honneur. Sire, dit-il, je suis fâché que vous n'accordiez pas la paix, car la guerre est trop longue. Naimes, je vous ordonne de prendre votre épée et de frapper sur les ennemis ; car tant que je vivrai, ils n'auront point la paix. Regnault, voyant l'oriflamme, alla dans la plus grande presse et frappa si rudement un chevalier, qu'il le renversa mort ; il se lança ensuite à travers les ennemis, renversa beaucoup de chevaliers, et au troisième coup, il brisa sa lance en morceaux, puis il mit l'épée à la main et frappa si rudement un chevalier sur son casque, qu'il le fendit jusqu'aux dents, et lui fit voler la tête de dessus les épaules. Quand il eut fait ce coup, il cria Dordogne pour rallier tous ses gens, et dit : Francs chevaliers, nous vengerons aujourd'hui les maux que Charlemagne nous a faits, et nous gagnerons la bataille.

Quand Allard, Guichard et Richard entendirent parler Regnault, ils se mirent tous à courir sur leurs ennemis ; ils renversèrent du premier coup sept chevaliers chacun, car depuis qu'ils furent assemblés, les gens de Charlemagne ne purent résister contre eux. Regnault et ses frères les détruisaient comme des bêtes, et la plupart furent vaincus. Le roi courut sur les gens de Regnault, et frappa si rudement un chevalier qu'il le renversa mort à terre ; il mit alors l'épée à la main, et frappa si fort, que les gens de Regnault furent contrainits de fuir. Regnault, s'apercevant que ses gens se retiraient, vint à l'enseigne, et lui dit : Mon ami, allez jusqu'à Dordogne le plus sagement que vous pourrez, car nous nous sommes trop combattus, il est temps de nous reposer. Sire, dit le chevalier, je le ferai volontiers. Aussitôt il se mit en chemin vers Dordogne. Regnault appela ses frères, et leur dit : Mes frères, tenons-nous derrière, car autrement nous sommes perdus. Frère, dit Richard, ne craignez rien. Charlemagne, voyant que Regnault s'en allait avec la compagnie, s'écria : Seigneurs, nous sommes vaincus, plusieurs de nos chevaliers ont perdu la vie. Regnault en avait tué plus d'un cent en dépit du roi. Lui et ses frères entrèrent à Dordogne ; Richard, frère de Regnault, resta auprès de la porte de la ville ; comme ils voulaient y entrer, Richard de Normandie vint avec les gens du roi ; Regnault fit fermer les portes, et ils allèrent se désarmer, car ils en avaient besoin. Charlemagne, voyant que les quatre fils Aymon s'étaient sauvés, et qu'ils avaient fait Richard de Normandie prisonnier, qui était un des douze pairs, en fut fâché, car il avait peur que Regnault ne le fit mourir.

Quand il vit qu'il ne savait plus que faire, il commanda qu'on assiégeât la ville de Dordogne, cette chose fut faite aussitôt ; Charlemagne jura qu'il ne s'en irait jamais de là, qu'il n'eût pris la ville, et fait pendre honteusement les quatre fils Aymon. Sire, dit Roland, vous savez bien que je suis celui qui a fait le plus de mal aux quatre fils Aymon, jamais je ne vous ai parlé de paix ; mais à présent je suis contrainct de vous en parler. Sire, vous savez bien qu'il y a quinze ans que vous faites la guerre à ces quatre chevaliers, et nous avons toujours eu du pis ; car Regnault et ses frères sont trop vaillants, comme chacun sait ; je vous promets que si vous eussiez autant fait la guerre aux Sarrasins, vous seriez seigneur d'une grande partie, et vous auriez en grand honneur. Et qui est pis, vous savez que Richard de Normandie, l'un

de vos bons chevaliers, est pris, dont vous en auriez déshonneur ; car si Regnault le fait tuer, vous aurez grand dommage, et la France en sera troublée, car Richard de Normandie a de grands amis, et je vous dis que, si j'étais au lieu de Regnault, je le ferais mourir, puisque je ne pourrais avoir la paix avec vous ; ainsi, sire, si vous me voulez croire, pour votre honneur, vous ferez savoir à Regnault qu'il vous rende Richard de Normandie, tout armé sur son cheval, et vous ferez accord avec lui ; je vous assure qu'il le fera volontiers, et tout ce qu'il vous plaira commander. Charlemagne demanda à Roland s'il n'avait rien autre chose à lui dire. Non, dit Roland. Je vous jure que les quatre fils Aymon n'auront jamais paix avec moi, et je vous dis que je ne crains rien pour Richard ; car Regnault se laisserait plutôt crever les deux yeux, que de lui faire aucun mal. Après que Regnault et ses gens furent arrivés à Dordogne, il posta son guet sur le mur de la ville, puis il fit venir le duc Richard de Normandie, et lui dit : Richard, vous savez le tort que Charlemagne m'a fait, ainsi je vous dis que si vous ne faites la paix, je vous ferai trancher tous les membres. Sire, dit le duc, vous le pouvez, agissez à votre volonté ; et si vous me faites aucun mal, vous en aurez déshonneur toute votre vie. Sachez que tant que je vivrai, je ne ferai point parjurer Charlemagne. Regnault commanda qu'il fût conduit dans sa chambre où il le fit garder, et ordonna de ne lui rien refuser de tout ce qu'il demanderait. Pendant que Charlemagne était devant Dordogne, le roi Yon, de Gascogne, fut attaqué d'une grande maladie ; il se confessa de tous ses péchés, pria notre Seigneur dévotement qu'il lui plût d'avoir pitié de lui, et de lui accorder le pardon de toutes ses fautes.

CHAPITRE XXVII.

Comme Maugis, étant en chemin pour aller voir Regnault, tua des brigands qui avaient volé des marchands, et ils retrouvèrent leurs effets.

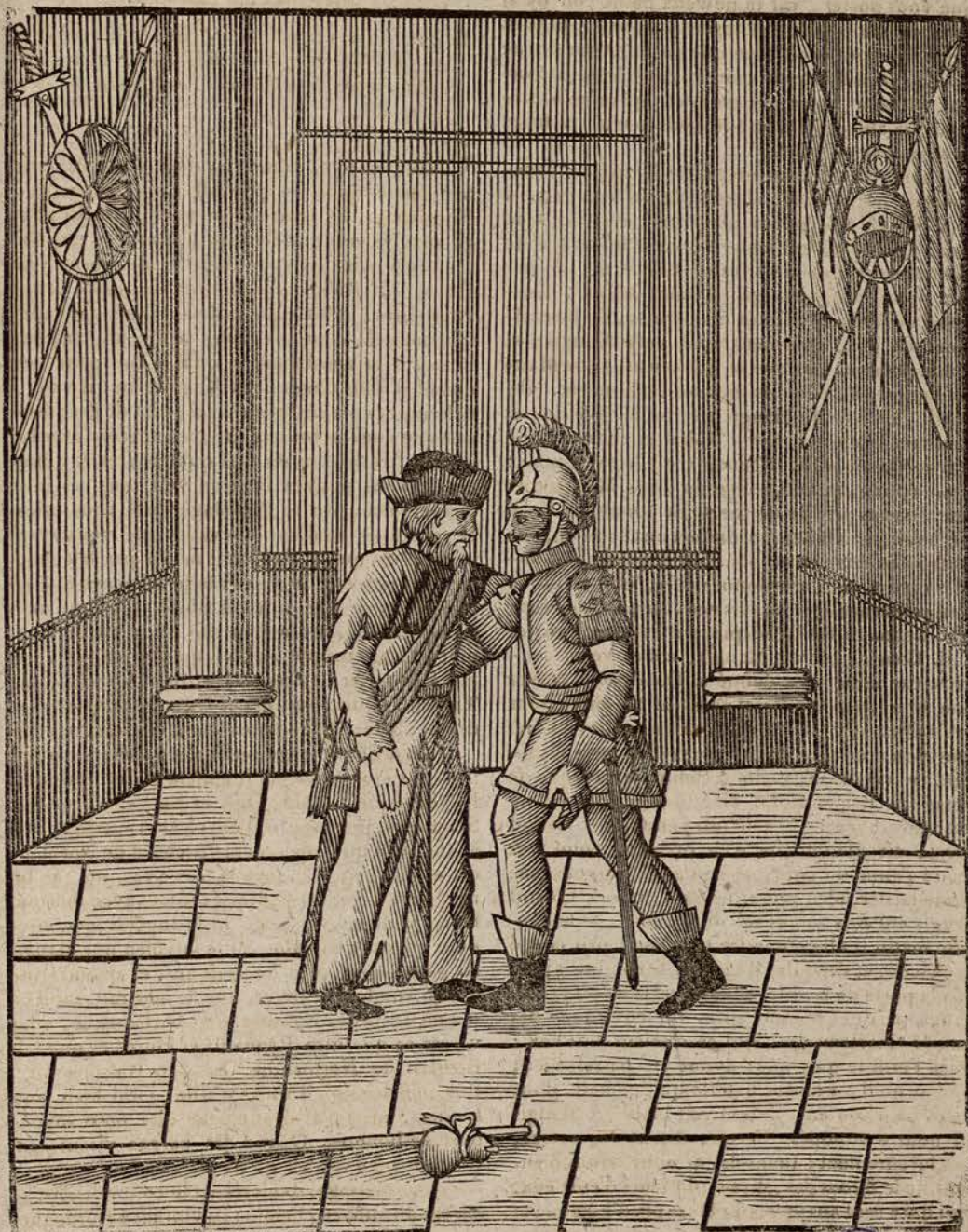
MAUGIS, ayant long-temps demeuré dans son ermitage en contemplation, s'endormit et songea qu'il était à Montauban, et y voyait Regnault et ses frères, qui venaient au-devant de lui, en se plaignant de Charlemagne qui voulait avoir Bayard ; mais Regnault ne voulait pas le lui laisser emmener. Maugis s'éveilla en sursaut, se leva furieux, et jura qu'il ne s'arrêterait de sa vie. Auparavant il entra environ sur les quatre heures,

après midi dans un grand bois, où il trouva deux marchands que des brigands avaient détournés et qui se lamentaient. Alors il vint vers eux, et leur dit : Messieurs, qu'avez-vous donc à vous tourmenter ainsi ? Bon homme, dit l'un de ces deux marchands, il y a dans ce bois des brigands qui nous ont détournés des draps que nous portions vendre, ils ont tué un de nos compagnons, parce qu'il leur a parlé trop rudement. Maugis en eut pitié, et leur dit : Venez avec moi, et je prierai ces larrons de vous rendre le vôtre, et s'il ne le font, je leur donnerai des coups de mon bourdon. Quand les marchands entendirent Maugis parler ainsi, ils se regardèrent; un d'eux lui dit : Ils sont sept et vous êtes seul, sans armes, et ils sont armés; et d'ailleurs, à peine pouvez-vous tenir votre bâton. L'autre dit : Laissez aller ce sot, car il ne sait ce qu'il dit; voyez comme il remue la tête. Il dit à Maugis : Frère, passe ton chemin, et nous laissons en repos, ou je te donnerai un tel coup que tu le sentiras. Maugis lui répondit : Frère, tu as grand tort de m'injurier ainsi, mais je ne te peux faire du bien par force.

Maugis quitta ensuite les marchands, et marchant qu'il trouva les brigands; il leur dit : Seigneurs, je vous prie de me dire pourquoi vous avez pris le bien de ces marchands, vous savez qu'il ne vous appartient pas; ainsi je vous prie de remettre leurs marchandises. Quand les larrons entendirent Maugis parler ainsi, ils furent irrités. Le capitaine des larrons dit à Maugis : Retire-toi, mon ami, ou bien je te donnerai un tel coup de pied, que je te creverai le ventre. Maugis, voyant que ce larron ne le craignait pas, en fut fâché; il prit son bourdon, et frappa le larron si fort, qu'il le fit tomber. Les larrons, voyant que leur maître était mort, coururent tous sur Maugis pour le tuer; mais il les mit en tel point avec son bourdon, qu'il en tua cinq, et les deux autres se mirent en fuite parmi les bois; quand il vit cela, il les poursuivit, et leur cria à haute voix : Eh ! mauvais larrons, retournez en arrière, et rendez le larcin. Les marchands, qui entendirent crier Maugis, accoururent aussitôt vers lui, et trouvèrent que les larrons étaient morts; alors ils se dirent l'un à l'autre : Voici un bon pèlerin. Ils vinrent vers Maugis, s'agenouillèrent devant lui, lui demandant pardon de ce qu'ils l'avaient blâmé à tort. Levez-vous, leur dit-il, prenez vos balles et vous en allez. Mais avant de partir, je vous prie de m'informer si Charlemagne a pris Montauban et les quatre fils Aymon qui étaient dedans ? Sire,

dirent les marchands, il a pris Montauban, mais non pas les quatre fils Aymon ni leurs gens, car ils étaient allés par une cave sous terre à Dordogne; là il les a, comme on dit, assiégés de nouveau, et ne veut pas avoir paix ni accord. Maugis, entendant ces paroles, leur dit : Adieu, marchands. Il prit le chemin de Dordogne et arriva à l'armée de Charlemagne; il vint vers la ville et feignit de tomber en faiblesse, s'appuyant sur son bourdon. Quand les gens de Charlemagne virent Maugis, ils se dirent l'un à l'autre : Ce pèlerin paraît être bien malade, il ne pourra pas aller bien loin. Par son serment, dit un autre, ce pourrait bien être Maugis, qui est ainsi déguisé pour nous tromper. Non, dirent les autres, il est mort. Tandis qu'ils disaient ces paroles, Maugis s'approcha de la porte, et trouva le moyen d'entrer en demandant la charité.

Dès qu'il fut entré, il s'en alla au palais, et trouva Regnault qui tenait sa cour; il entra aussitôt dans la grande salle, où il trouva Regnault, ses frères, dame Clarice, les deux enfants et autres chevaliers qui étaient assis pour dîner. Maugis se mit contre un grand pilier qui était au milieu de la salle, devant Regnault et ses frères qu'il aimait plus que le reste du monde. Le sénéchal aperçut Maugis; et pensant que c'était un ermite, il commanda qu'il fût servi au nom de Dieu. On lui donna du pain, du vin et de la viande; quand il vit cela, il dit : Seigneurs, je vous prie de me faire donner du pain noir et de l'eau dans un hanap de bois, alors je serai comme il faut, car je ne mangerai point de viande. Lorsque Maugis eut tout ce qu'il avait demandé, il prit son pain noir, en fit des soupes dans son hanap de bois, et en mangea de bon appétit. Regnault, voyant ce pauvre homme si maigre et si pâle, en eut pitié; il prit un plat de gibier et le lui envoya par un de ses serviteurs, qui le présenta à Maugis, en lui disant : Tenez, prud'homme, voici ce que le duc vous envoie. Merci, dit Maugis. Alors il le prit et le mit devant lui, mais n'en mangea point. Regnault, voyant que Maugis ne voulait point manger, s'en alla s'armer pour se mettre en défense. Quand il vit que chacun s'en était allé, il vint à Maugis, et l'embrassa en lui disant : Sire, je vous prie que vous me disiez si vous êtes Maugis ou non, car vous lui ressemblez. Maugis ne put se cacher, et lui dit hautement : Mon cousin, je le suis sans doute, et je suis bien satisfait de vous voir en bonne santé. Regnault lui dit : Cousin, je vous prie d'ôter cette chappe



Entrevue de Regnault et de Maugis.

que vous portez, car je ne veux point voir de si pauvres habits. Alors Maugis dit : Cousin, ne vous déplaie, vous savez bien que j'ai fait vœu de ne manger jamais que du pain et des herbes sauvages, et de ne boire que de l'eau ; je ne m'habillerai pas autrement, car je veux porter la haire pour sauver mon âme.

Quand il entendit ainsi parler Maugis, il commença à le regarder, et ne l'eût pas reconnu, si ce n'eût été une petite plaie qu'il avait près de l'œil. Quand il l'eut bien reconnu il lui fit grande fête ; alors il appela ses frères et leur dit : Venez voir notre cousin Maugis. Quand Allard, Guichard et Richard ouïrent ces paroles, ils tressaillirent de joie, coururent tous vers Maugis, et l'embrassèrent. Dès que la duchesse sut que Maugis était venu, elle alla aussitôt l'embrasser. On apprit l'arrivée de Maugis par toute la ville, et plusieurs le vinrent voir : il était si changé, que sa vue faisait pitié. Regnault dit à sa femme : Chère épouse, allez chercher du linge. Maugis dit : Sire, je vous prie de ne me point donner de linge ni d'habit, mais faites-moi donner un chaperon, une écharpe de serge et un bourdon ferré ; je vous serai obligé si vous me donnez cela, et aussitôt je m'en retournerai ; je ne suis venu ici que pour vous voir. Regnault fut fâché quand il l'entendit parler ainsi. Cousin, lui dit Maugis, cessez votre chagrin, car je me suis donné à Dieu pour sauver mon âme : je retournerai au saint Sépulcre pour servir Dieu, j'y passerai ma peine, et reviendrai vous voir ; ensuite je me rendrai à mon ermitage, y vivant de racines comme avant que je vinsse ici. Regnault lui dit : Cousin, prenez un bon cheval avec de l'argent, car j'en ai assez. Grand merci, dit Maugis, je n'en prendrai point, et quand j'aurai du pain, ce sera assez. Je vous prie de me laisser m'en retourner sain et sauf. Quand Maugis eut pris toutes ses dimensions, le lendemain matin il alla entendre la messe, prit congé de chacun, et s'en alla. Regnault le conduisit jusqu'à la porte de la ville, et l'embrassa en pleurant. Maugis partit et bientôt après fut environné des gens de Charlemagne, qui se disaient entr'eux : Voici l'ermite que nous avons vu passer hier ; je pense qu'il est mieux habillé qu'il n'était, dont je suis bien content. Ce pourrait bien être Maugis qui nous a trompés. Certes, dirent les autres, c'est lui sûrement ; tuons-le, et nous ferons bien. Nous ne le ferons pas, dirent plusieurs d'entr'eux, celui qui a cent ans passés doit être prudent homme ; et il vit saintement comme doit faire un bon ermite.

Comme les douze pairs de France prièrent le roi de faire la paix avec Regnault, pour avoir Richard de Normandie, craignant qu'il ne fût pendu.

CHARLEMAGNE, étant au siège de Dordogne, fort fâché qu'il ne pouvait avoir Richard de Normandie, fit venir ses barons et leur dit : Seigneurs, je vois que Regnault se moque de moi, car il n'a point renvoyé Richard de Normandie. Oncle, dit Roland, je suis fort surpris de ce que vous dites ; nous vous avons donné un excellent conseil, vous ne l'avez pas voulu écouter. Pensez à la considération qu'il a eue pour vous quand il vous tenait dans Montauban : il vous a délivré, et vous ne lui en savez point de gré ; mais, puisque vous ne voulez faire aucun accord avec lui, il vous fera le plus de mal qu'il pourra et à nous aussi, vous pouvez bien en voir tous les jours l'expérience, par le dommage qu'il nous cause. Il retient le meilleur chevalier que vous ayez ; je vous dis que si Regnault ne l'a pas fait mourir, il a fait voir la plus grande clémence que jamais homme fit ; je crois plutôt qu'il est mort qu'autrement, car nul ne sait de sa vie ou de sa mort. Charlemagne vit bien qu'il disait vrai, il se mit à soupirer. Après ces paroles, l'archevêque Turpin, le duc Naimes et Oger s'appuyèrent et dirent : Sire, Roland a raison d'être contre vous.

Quand Charlemagne entendit parler ses barons, il en fut étonné : alors il appela le duc Naimes, l'archevêque Turpin, Oger et Estou, et leur dit : Seigneurs, je vous prie d'aller à Dordogne, et dire à Regnault qu'il me renvoie Richard de Normandie et Maugis, et il aura la paix avec moi ; je lui rendrai sa terre, et tiendrai ses enfans avec moi tout le temps de ma vie. Sire, dit le duc Naimes, vous nous envoyez en vain, car je sais bien que Maugis est parti depuis plus de trois ans, et quand Regnault voudrait le livrer, il ne le pourrait, car il ne sait où il est allé. Naimes, dit Charlemagne, vous verrez ce que dira Regnault et saurez ce que fait Richard de Normandie. Le duc Naimes dit : Puisqu'il vous plaît que j'y aille, j'irai bien volontiers, mais j'ai grand peur que nous soyons tous déshonorés. Quand les barons virent que Charlemagne voulait qu'ils allassent à Dordogne faire leur message, ils n'osèrent le contredire, et se mirent aussitôt en chemin : ils vinrent à Dordogne, portant chacun un rameau d'olivier en signe de

paix. Quand ils furent arrivés, on leur ouvrit la porte de la ville, puis ils s'en allèrent au palais ; le duc Naimes le premier salua Regnault et lui dit : Charlemagne vous mande que vous lui rendiez Richard de Normandie et Maugis ; vous aurez la paix et il vous rendra toutes vos terres, il tiendra vos deux enfans à sa cour, et les fera chevaliers. Seigneurs, dit Regnault, soyez les bienvenus, et je dois bien vous aimer.

Je suis surpris que Charlemagne me mande cette chose, car chacun sait que je n'ai point Maugis, je l'ai perdu par lui ; mais si je tenais Charlemagne entre mes mains comme j'y tiens Richard de Normandie, et qu'il ne voulût pas m'accorder la paix, je jure qu'il me laisserait sa tête pour gage, et je serais vengé de tous les maux qu'il m'a faits. Je pensais qu'il serait plus humain qu'il n'est ; si j'eusse su qu'il fût si irrité contre moi, je me serais vengé de lui, mais mon repentir est trop tardif : je vous prie de vous en retourner, et de dire à votre roi que je n'ai point Maugis, et que je l'ai perdu par lui ; d'autre part, si j'en avais je ne le voudrais pas rendre, et puisque par lui j'ai perdu Maugis, je ferai pendre Richard sur cette porte-là en dépit de lui ; et je défends à tous ceux qui sont gens de Charlemagne de venir ici, car je vous promets que je ferai trancher la tête à tous ceux qui viendront. Les barons, le voyant si courroucé, n'osèrent plus rester ; ils prirent congé de lui et retournèrent à l'armée du roi, qui les attendait, et qui leur dit : Seigneurs, quelles nouvelles apportez-vous ? avez-vous Richard de Normandie ? Sire, dit le duc Naimes, Regnault mande que vous n'aurez pas Maugis, car il l'a perdu par vous ; et pour vengeance de cela, il dit que demain il fera pendre Richard sur la grande porte ; il en fera pareillement de tous vos gens autant qu'il en tiendra ; il a dit encore qu'il vous tenait, et que vous ne fissiez pas la paix avec lui, il vous couperait la tête. Roland lui dit : Sire, ne vous déplaie de ce que je vous dirai. Nous trouvons en la sainte Ecriture que maudit est le fruit qui n'est jamais mûr. Ainsi, il arrivera que si vous ne voulez mûrir, ni consentir à la paix avec les quatre fils Aymon, qui vous en ont prié si humblement, je vous jure que, si Richard est pendu, vous en serez déshonoré le reste de votre vie. Charlemagne lui dit : Vous pensez m'épouvanter par vos paroles, je ne suis pas un enfant que l'on amuse ainsi, et si Regnault est assez hardi pour faire le moindre mal à Richard, je le pendrai le lendemain lui et toute sa famille. Naimes, voyant le roi si courroucé, lui dit : Sire,

nous sommes surpris de ce que vous nous menacez tant de part et d'autre, et je ne le suis plus si Regnault est si irrité, c'est parce que vous êtes cause qu'il a perdu Maugis ; et par dépit il fera pendre le duc Richard et vous fera trancher la tête, nous n'en sommes pas cause ; et puisque vous nous menacez, je conseille à tous mes parens de partir et de vous laisser faire la guerre contre les quatre fils Aymon. Les autres pairs dirent que Naimes avait raison.

Charlemagne, fâché d'entendre ces paroles, ne répondit rien, et se sentit ému, car il avait peur que Regnault ne fit pendre Richard de Normandie. En ce même jour, Regnault appela ses frères et leur dit : Je suis fâché que nous ne pouvons avoir la paix avec Charlemagne, car il est irrité contre nous ; je pense que s'il nous tenait il n'aurait aucune pitié de nous, ainsi je suis d'avis de pendre le duc Richard. Frère, dit Allard, je vous prie de faire faire ce que vous dites ; ce sera moi qui le pendrai. Frère, dit Regnault, je le veux bien ; il faut faire élever la potence sur la grande tour de la porte, afin que Charlemagne puisse la voir. Roland la vit le premier, et se mit à crier tant qu'il put : Sire, regardez comme on pend Richard ! c'est la récompense des services qu'il vous a rendus ; vous lui rendez là un beau service ! cela n'engage point du tout à vous servir. Hélas, dit Olivier, le duc Richard sera bientôt pendu, à notre grand déshonneur. Paix ! dit le roi, ils le font pour m'éprouver, afin d'avoir la paix avec moi, mais ils ne l'auront pas, et je vous promets qu'ils ne lui feront pas de mal. Olivier, voyant qu'on dressait l'échelle, dit à Roland : Mon ami, l'échelle est dressée ! Regnault appela dix de ses gens, et leur dit : Allez chercher le duc Richard de Normandie, car je veux qu'il soit pendu. Aussitôt ils s'en allèrent, et le trouvèrent qui jouait avec Yonnet, fils de Regnault ; ils le prirent et lui dirent : Venez avec nous, Regnault veut que vous soyez pendu. Le duc les regarda de travers et ne répondit rien : mais ils lui dirent : Mon ami, cessez votre jeu, il est temps de partir. Quand les gens de Regnault virent qu'il ne répondait rien, ils commencèrent à le prendre, et lui dirent : Levez-vous, Richard, car vous serez pendu en dépit de Charlemagne. Quand il vit qu'ils le tenaient par le bras, il voulut frapper Yonnet à coups du damier qu'il tenait à la main, et renversa par terre trois des gens de Regnault.

Alors Richard leur dit : Malheureux, puissiez-vous ne jamais vous en retourner ! Il dit ensuite à

Yonnet : Jouez maintenant en paix , je crois que ces gens étaient ivres , de vouloir m'emmener ainsi , ils y ont bien gagné . Lorsqu'Yonnet l'entendit parler ainsi , il joua son jeu sans le contredire . Richard appela ensuite son domestique , et lui dit : Va prendre ces gens qui sont morts , et jette-les par les fenêtres . Le domestique lui obéit aussitôt , car il n'osait le contredire , tant il avait peur qu'il ne lui en fit autant qu'aux autres qu'il avait vu tuer en sa présence . Allard était hors du château , attendant le duc Richard pour le pendre . Il vit comme on jetait les morts par les fenêtres de la tour , et en fut indigné . Il alla trouver Regnault , et lui dit : Frère , je vois que le duc Richard ne veut pas se laisser prendre , il en coûtera cher avant qu'il soit pris : voyez comme il les a jetés par la fenêtre . Frère , dit Regnault , le duc Richard est bien à craindre , allons secourir nos gens , autrement ils sont en grand danger . Les gens qu'il avait envoyés pour le prendre , dirent à Regnault : Le duc Richard ne sera pas pris aisément , car il a tué trois de nos compagnons , et s'est remis à jouer avec Yonnet . Regnault jura que s'il n'avait la paix avec Charlemagne , le duc Richard serait pendu , quoi qu'il pût en arriver . Il alla alors vers lui , et lui dit : Pourquoi avez-vous tué mes gens ? Cousin , dit le duc Richard , ils sont venus dix mettre la main sur moi , disant que vous l'aviez commandé , ce que je ne pouvais croire : je les ai fait sortir d'ici avec une grande précipitation , et en ai tué je ne sais combien : je n'aurais pas agi ainsi , si je vous eusse tenu comme vous me tenez ; d'ailleurs , si j'ai mal agi , je suis prêt à le réparer . Regnault lui dit : Vous direz tout ce qu'il vous plaira ; mais si je n'ai aujourd'hui la paix avec Charlemagne , je vous ferai mourir honteusement . Richard lui dit : Je n'ai pas peur que vous fassiez ce que vous dites , tant que Charlemagne vivra .

Regnault lui répondit : Vous savez ce que je sais faire . Alors il le fit lier étroitement et conduire au lieu où la potence était dressée ; il dit à Richard : Pensez deux choses à faire , que j'aie la paix avec le roi , ou que vous l'abandonniez , car si l'une des deux n'arrive , vous vous en repentirez . Richard répondit : Pensez-vous que , par crainte de la mort , je renonce à Charlemagne mon souverain seigneur ? je ne le ferai jamais ; s'il me manque , il le trouvera au jour du jugement ; mais si vous voulez bien agir , prêtez-moi un messenger . Regnault appela un de ses gens , et lui dit : Allez faire le message que Richard vous ordon-

nera . Mon ami , vous irez vers le roi , et lui direz de ma part que je le supplie , comme mon souverain seigneur , de vouloir accepter la paix aux barons ; que , s'il a reçu quelqu'outrage , je lui en donnerai satisfaction , et que s'il ne veut pas le faire , je serai perdu .

Vous direz aussi à Roland et aux douze pairs de faire voir au roi que ce serait à son déshonneur . Le messenger s'en alla aussitôt à l'armée du roi , qu'il trouva dans sa tente , et lui dit : Sire , le duc Richard se recommande bien à vous , et vous supplie , si vous l'aimez encore , de lui faire voir à présent toute l'amitié que vous lui portez , car il en a besoin ; parce que si vous ne faites pas la paix avec Regnault , à mon retour vous verrez pendre le duc honteusement ; vous voyez la potence sur la porte . Il retourna vers les douze pairs , d'abord vers Roland , puis vers les autres , et leur dit : Seigneurs , le duc Richard de Normandie vous prie que , si vous l'aimez , vous priiez le roi de faire la paix avec Regnault , autrement il va périr indignement . Roland dit alors au roi : Sire , ne souffrez pas que vous soyez blâmé ; vous savez que Richard est un noble chevalier qui vous a toujours bien servi . Faites la paix avec Regnault , car c'est dommage de laisser mourir Richard .

Le duc Naïsmes , Oger , l'archevêque Turpin , Estou et Olivier dirent au roi : Si vous ne faites la paix avec Regnault pour recouvrer Richard de Normandie , vous perdrez votre terre . L'empereur , voyant les barons si émus , crut mourir de dépit , et il jura que jamais Regnault n'aurait la paix avec lui , s'il ne lui livrait Mangis pour en faire à sa volonté ; il dit aux douze pairs : Mes amis , ne craignez rien de Richard , car Regnault se laisserait plutôt crever les yeux que de lui faire aucun mal . Olivier dit : Sire , vous nous avez donc bien récompensés , Richard sera sûrement pendu . Roland dit : Je le connais de telle façon , que s'il vous tenait , il vous ferait pendre vous-même . Le messenger répondit : Sachez que Regnault n'a cessé d'engager Richard à demander la paix au roi , et qu'il n'a pas voulu le faire .

Le messenger dit alors au roi : Sire , donnez-moi , s'il vous plaît , la réponse que je dois rendre au duc Richard . Ami , dit le roi , vous lui direz qu'il ne craigne rien , car Regnault ne lui fera pas de mal . Le messenger lui répondit : Croyez que Regnault ne vous craint point ; je vous dis qu'Allard attend mon retour , je ne voudrais pas gager qu'il ne pendît Richard .

Roland , ayant parlé aux douze pairs , dit au roi :

CHAPITRE XXIX.

Comme les douze pairs de France abandonnèrent tous l'empereur Charlemagne , parce qu'il ne voulait pas faire la paix avec les quatre fils Aymon , et comme il les fit appeler , leur promettant de faire ce qu'ils voudraient .

L'EMPEREUR Charlemagne , voyant tous les barons s'en aller , en fut bien fâché , et se mit à ronger une demi-lance qu'il avait à la main ; il appela ensuite un chevalier , auquel il dit : Montez à cheval , courez après Roland et les autres barons , dites-leur qu'ils viennent me parler , que je ferai tout ce qu'ils voudront , et que je pardonnerai à Regnault la faute qu'il m'a faite . Le chevalier lui dit : Je suis charmé de votre bonne volonté . Il courut après les pairs de France . Regnault , qui était sous le portique de Dordogne avec le duc Richard de Normandie , aperçut d'abord le chevalier qui allait après les douze pairs , et dit au duc Richard : Cousin , je vois un chevalier qui court après les douze pairs pour les faire retourner . Nous aurons aujourd'hui la paix . Sire , dit le duc Richard , vous l'aurez bonne malgré ceux qui le veulent détourner ; vous devez bien aimer nos compagnons . Sachez que le chevalier a tant marché , qu'il a parlé à Roland , et lui a dit : Seigneur , le roi vous mande de retourner et qu'il pardonnera à Regnault . Naïsmes , dit Roland , je tiens la paix faite , et cette guerre va bientôt finir . Naïsmes , ayant entendu parler Roland , fut bien satisfait ; ils s'en retournèrent vers le roi .

Regnault , voyant que les douze pairs retournaient , dit au duc Richard : Cousin , je crois que la paix est faite . Quand Charlemagne vit les barons qui revenaient , il leur dit : Ma foi , messieurs , vous avez grand tort de vouloir faire la paix contre mon gré . Je hais tant Regnault , que je ne puis le souffrir à cause de son orgueil , et si vous voulez que j'aie la paix avec lui , je veux qu'il aille mal vêtu au-delà de la mer ; je veux qu'il me rende Bayard ; je rendrai à ses frères leurs terres et héritages ; s'il veut le faire , j'accorderai la paix , autrement non ; car je vous assure que jamais ne le ferai ; ainsi voyez entre vous qui fera le message . Sire , dit Naïsmes , si vous le voulez , j'irai volontiers . Charlemagne dit à Naïsmes : Je le veux bien . Aussitôt le duc Naïsmes partit pour aller à Dordogne . Quand Regnault le vit venir , il le reconnut bientôt , et le salua humblement en

Sire , je quitte votre service , sans prendre congé de vous . Il dit à Oger : Que ferez-vous ? allons-nous-en , laissons-le ici , car il est trop obstiné ; à cause que nous lui avons obéi , il s'en tient trop fier . Oger dit à Roland : Vous avez bien raison , je n'y veux plus rester de ma vie , mais je m'en irai avec vous sans vous délaisser au besoin ; puisqu'il souffre qu'un vaillant homme qu'il aimait soit pendu , il le souffrirait bien de nous , car il n'a pas de pitié . Olivier leur dit alors : Je m'en irai avec vous et avec le duc Naïsmes .

Quand l'archevêque Turpin vit cela , il fit un grand soupir , et lui dit : Sire , il vous a rendu service , et vous ne lui en savez pas gré , comme vous en montrez l'exemple au duc Richard , qui vous a si bien servi ; pourquoi si je reste je serai mis à honte . Charlemagne leur dit : Seigneurs , ne craignez rien , car le duc Richard n'aura aucun mal . Sire , dit le duc Naïsmes , vous avez tort de dire cela , je ne le croirai jamais ; pensez-vous nous amuser par vos paroles ? nous voyons le gibet élevé pour pendre notre compagnon ; c'est pourquoi je ne veux plus demeurer avec vous . Quand Naïsmes eut dit cela , il sortit de la tente du roi , tous les pairs sortirent avec , et s'en allèrent aussitôt faire abattre leurs tentes . Quand ceux de l'armée virent cela du roi , ils furent si émus , qu'il n'y demeura pas un seul chevalier , sinon de pauvres gentilshommes . Roland frémit et alla avec les autres ; l'armée fut diminuée de plus de quatre mille hommes .

Quand le messenger qui avait été envoyé vers Charlemagne fut retourné , Regnault lui dit : Dites-moi , que vous a-t-il dit ? Sire , dit le messenger , vous avez manqué d'avoir la paix ; mais il n'en veut rien faire , et il vous enjoint que vous ne soyez pas assez hardi pour vouloir faire aucun mal au duc Richard . Dès qu'il eut dit cela , il se tourna vers le duc Richard , et lui dit : Sire , vous pouvez bien connaître comme le roi vous aime ; sachez que vous n'aurez point de secours de lui , et pour l'amour de vous , Roland et tous les pairs sont irrités contre lui , car ils ont démonté leurs tentes , et je suis assuré que la plupart de l'armée s'en ira ; il n'est resté que Ganélon et sa famille , car leurs tentes sont dressées . Regnault , entendant que pour l'amour du duc Richard , les pairs avaient abandonné le roi , lui dit : Cousin , je vous prie de me pardonner le grand mal que je vous ai fait . Regnault , dit Richard , je ne vous blâme pas ; mais je ne donne le blâme qu'au roi .

lui disant : Sire, quelles bonnes nouvelles m'apportez-vous, et quel sujet vous amène ici ?

Le duc Naismes dit à Regnault : Charlemagne m'envoie ici, il mande qu'il n'aura pas la paix avec vous, que vous ne partiez pour aller en mer, mal habillé et en demandant votre vie ; il rendra à vos frères tous leurs héritages. Naismes, lui dit Regnault, soyez le bienvenu, je vous promets que je ferai le commandement du roi, je consens de partir demain. Regnault, ayant accordé ce que le duc Naismes lui avait dit, prit Bayard et le lui donna ; puis il prit l'étendard et le mit sur la grande tour, en signe de paix. Le roi, l'ayant aperçu, le montra à Roland qui, le voyant, lui dit : Regnault est vraiment bien généreux d'avoir fait la paix de cette manière ; honneur à celui qui a donné cette bonne idée. Roland dit à Oger : Regnault possède la douceur d'un agneau et la bravoure d'un chevalier. Cependant le duc Naismes amena Bayard, le présenta au roi, en lui disant : Sire, Regnault est tout prêt à faire ce que vous avez commandé ; il partira demain. S'il plaît à Dieu, dit le roi, j'en suis content. Dites-moi, je vous prie, où est le duc Richard ? car je veux le savoir. Naismes lui répondit : Sire, il est sur le point de demeurer avec Regnault, car il le veut conduire lorsqu'il s'en ira.

Regnault fit bonne chère à ses frères, et leur dit : Seigneurs, ne soyez pas fâchés de ce que je m'en vais, car la paix que j'ai faite est plus pour l'amour de vous que pour moi ; je vous prie de vous bien maintenir jusqu'à mon retour. Alors il commença à s'habiller d'une serge violette, chaussé de gros souliers, et se fit donner un gros bourdon pour porter à la main ; il vint ensuite auprès de la duchesse : lorsqu'elle le vit ainsi accommodé, elle tomba en faiblesse. Regnault la releva, et lui dit : Madame, ne vous affligez pas, car je reviendrai bientôt ici, s'il plaît à Dieu, et mes frères vous serviront comme leur dame. Je suis content que la paix soit faite et de pouvoir revenir. Je prie notre Seigneur Jésus-Christ qu'il veuille bien vous préserver de mort subite, de tous maux et adversités. Il la baisa en pleurant et en prit congé. La duchesse, le voyant partir, lui dit : Mon cher ami, le nonpareil au monde, hélas ! jamais je ne vous reverrai. Alors elle se retira dans sa chambre, prit toutes ses robes et les jeta dans le feu ; ensuite elle prit une robe de serge qui était d'une couleur violette, ainsi que son mari avait fait ; elle la mit, puis elle commença à dire qu'elle n'en mettrait jamais d'autre, jusqu'à ce qu'elle vit

son mari de retour d'où il était allé. Regnault se mit en chemin ; Richard et ses frères avec ses gens le conduisirent loin, et Regnault leur dit : Seigneurs, je vous prie de vous en retourner, car tant que je serai avec vous je ne serai pas à mon aise ; allez consoler la duchesse ; pour vous, mes frères, je vous recommande mes enfans. Après que Regnault leur eut dit adieu, Allard lui dit : Mon frère, je vous prie de vous en retourner, car je suis si fâché de votre départ, que peu s'en faut que je ne meure ; je vous dis, pour vrai, que je ne sortirai pas de ce vallon que vous ne soyez de retour. Quand Allard eut dit cela, il embrassa son frère et prit congé de lui en pleurant, ainsi que le duc Richard de Normandie, auquel Regnault dit : Mon cousin, je vous recommande mes frères, ma femme et mes enfans, car ils sont tous de votre sang. Regnault, dit le duc Richard, je vous jure que je les aiderai de tout mon pouvoir, c'est pourquoi ne vous inquiétez pas d'eux, car rien ne leur manquera.

CHAPITRE XXX.

Comme Richard de Normandie présenta au roi les frères de Regnault, et comme le cheval Bayard fut jeté dans la rivière après que le siège fut levé ; Maugis avec Regnault s'en allèrent à Jérusalem contre les Perses.

QUAND Regnault fut parti, Richard et ses frères se préparèrent pour aller trouver Charlemagne ; aussitôt ils sortirent de Dordogne et s'en allèrent à la tente du roi, qui fut joyeux quand il les vit, il ordonna à ses barons d'aller au-devant. Roland dit : Voici les trois frères, fort doctes, que le duc Richard amène. Quand ils furent devant le roi, ils s'agenouillèrent, puis Allard dit : Notre frère Regnault vous salue et se recommande à vos bontés ; il renvoie le duc Richard de Normandie, et l'a prié de nous recommander à vous, car il est outre mer pour faire votre commandement. Amis, dit le roi, soyez les bienvenus, puisque nous sommes bons amis ; si je peux voir revenir Regnault, je l'aimerai autant que Roland mon neveu, car il est de grande valeur.

Quand il eut parlé aux frères de Regnault, il baisa Richard, et lui demanda quelle prison, quelle viande Regnault lui avait données ? Sire, répondit-il, je n'ai de ma vie été si bien traité. Le roi commanda alors que chacun décampa pour s'en aller auprès de Liège ; quand ils furent sur le pont de Meuse, il fit amener Bayard, le bon

cheval de Regnault, et quand il le vit, il lui dit : Ah ! Bayard, tu m'as irrité bien des fois, mais je suis venu à bout de me venger. Alors il lui fit lier une pierre au cou et le fit jeter par-dessus le pont, dans la rivière de Meuse ; Bayard alla au fond. Quand le roi vit cela, il eut grande joie, et dit : J'ai tout ce que j'ai demandé, enfin le voilà détruit. Bayard frappa tant des quatre pieds, qu'il vint à bout de se débarrasser et revint à bord, où il se mit à hennir hautement ; il prit sa course avec tant de rapidité, qu'il semblait que la foudre le poussât, et entra dans la forêt d'Ardenne. Charlemagne, voyant que Bayard était échappé, en fut très-irrité ; mais tous les barons en furent bien satisfaits. Beaucoup de gens disent que Bayard est encore vivant dans les bois des Ardenne ; mais que quand il voit homme ou femme, il fuit et on ne peut l'approcher. Après toutes ces choses, le roi appela ses barons, et leur donna congé de s'en retourner dans leurs terres, dont ils furent contents ; car ils désiraient y retourner pour voir leurs femmes et leurs enfans. Regnault vint à Constantinople, et logea chez une sainte femme qui le reçut du mieux qu'elle put, lui donna à manger de ce que Dieu lui avait envoyé, ensuite lui lava les pieds comme elle faisait aux autres pèlerins ; elle le conduisit dans sa chambre, et lui dit : Bon homme, vous coucherez ici, car vous ne pourriez dormir dans l'autre chambre, il y a un pèlerin qui est bien malade. Dame, je vous prie de me vouloir montrer ce pèlerin qui est si malade. Volontiers, lui répondit la dame, je vous promets qu'il attirera votre compassion. Elle le mena alors où était couché le pèlerin ; Regnault vit bien que c'était Maugis, dont il fut fort joyeux, et commença à lui dire : Ami, comment vous portez-vous ?

Quand Maugis l'entendit ainsi, il sortit du lit, comme s'il n'eût point eu de mal, et l'embrassa en lui disant : Comment vous va, et quelle aventure vous amène ici, en si pauvres habits ? Dites-moi si vous avez la paix avec Charlemagne ? Oui, enfin par telles manières que je vous dirai. Alors il lui conta toute la manière comme dessus avez ouï, et tout le traité qu'il avait eu avec lui, sans en manquer une parole. Quand Maugis entendit ces paroles, il fut content, rendit grâce à Dieu, embrassa Regnault, et lui dit : Cousin, je suis guéri par les bonnes nouvelles que vous m'avez annoncées, et nous nous en irons ensemble ; nous ne mourrons point de faim, car je sais bien mentir. Et moi aussi, répondit Regnault. La dame,

voyant que les pèlerins se faisaient tant d'amitiés, pensa que c'étaient des personnes de nobles familles, et qu'ils avaient eu quelque affaire ; elle leur dit : Je vois bien que vous vous connaissez ; je vous prie de me dire qui vous êtes, et d'où vous venez ? Dame, sachez que nous sommes deux pauvres gentilshommes qui sommes bannis de France, et il faut que nous allions outre mer avec les habits que vous voyez : nous sommes cousins-germains, et nous ferons voyage ensemble s'il plaît à Dieu. La dame en fut joyeuse, et fit venir des vivres en grande quantité. Maugis qui depuis longtemps n'avait pas bu de vin, en but avec Regnault.

On ne pouvait s'imaginer ni dire toute l'amitié que les deux cousins se témoignèrent l'un à l'autre. Quand le jour fut venu, Regnault et Maugis se levèrent, prirent journées, arrivèrent à une lieue près de Jérusalem ; ils commençaient déjà à apercevoir le temple, la tour de David et une partie de Jérusalem. Quand Regnault et Maugis virent cela, ils en furent fort joyeux et rendirent grâces à Dieu de ce qu'ils étaient arrivés jusqu'à la sainte cité ; quand ils eurent fait leurs prières, ils se mirent en chemin pour entrer dans Jérusalem ; mais ils eurent à peine marché, qu'ils aperçurent un grand camp autour de la ville : tout au-devant de la ville de David, il y avait plusieurs tentes et pavillons des chrétiens qui étaient venus pour détruire l'amiral de Perse, assiégé dans Jérusalem. Regnault s'arrêta alors, et dit à Maugis : Cousin, quels gens sont en ce camp ? sont-ils chrétiens ou Sarrasins ? Assurément, dit Maugis, je n'en sais rien, je suis surpris qui ce peut être. Ainsi que Regnault et Maugis parlaient, il arriva un vieillard qui venait de l'armée. Regnault lui dit : Chevalier, dites-moi, s'il vous plaît, quels gens ce sont qui campent devant la ville ? Pèlerin, lui répondit-il, ce sont des chrétiens qui assiègent Jérusalem, et ne la peuvent prendre.

Dites-moi, dit Regnault, qui est dans Jérusalem ? Sachez, dit le chevalier, que c'est l'amiral de Perse qui l'a prise par trahison. Comment l'a-t-il prise, dit Regnault ? Vous devez savoir, dit le bon homme, que l'amiral se vêtait en habit de pèlerin, et beaucoup d'autres gens avec lui, ils entrèrent dans Jérusalem l'un après l'autre, et quand ils y furent, ils sonnèrent hautement, mirent la main à leurs épées, et combattirent rudement ; enfin, ils se rendirent maîtres de la ville, avant que le roi Thomas et ses gens se fussent armés ; il s'est sauvé avec le peu de gens qui lui sont restés. Le pays s'est aussitôt soulevé, de manière

que les Persans sont assiégés dans la ville, et on espère, avec l'aide de Dieu, qu'en fort peu de temps la ville sera prise. Or, dites-moi, dit Regnault, ceux de dedans la ville sortent-ils souvent sur les chrétiens? Oui, dit le bon homme; car ils sont en grand nombre, et ce qui nous détruit le plus, c'est que nos gens sont sans chef. Quand Regnault entendit ces paroles, il se mit à sourire, et dit : Nous y allons pour voir ce qu'il en arrivera. Ils allèrent dans l'armée; chacun regardait Regnault qui était un très-beau pèlerin; il regardait de côté et d'autre : ne sachant où se mettre, il dit à Maugis : Cousin, il faut trouver un moyen pour nous loger au coin du mur. Maugis et Regnault travaillèrent aussitôt à se construire un petit logement.

Cependant le vaillant comte de Rames retourna pour leur parler, et les trouva qui faisaient leur logis; il se mit alors à les regarder sans rien dire. Quand il vit qu'ils étaient grands et bien faits, principalement Regnault, il lui dit : Mon ami, je vous prie de me dire la vérité sur ce que je vous demanderai, et par la foi que vous devez au temple que vous venez adorer, c'est que vous me disiez votre nom, qui vous êtes, de quel pays et pourquoi vous êtes si pauvrement habillé? Sire, dit Regnault, je vous dirai volontiers mon nom et mon pays; sachez que je suis Regnault de Montauban, dont Charlemagne m'a déshérité à grand tort. Le duc Aymon était mon père. Je suis venu dans la terre sainte pour servir notre Seigneur contre ses ennemis; car Charlemagne, mon souverain seigneur, me l'a ainsi recommandé, quand je fis la paix avec lui; et qui pis est, il m'a forcé d'y venir, comme vous voyez, en demandant mon pain, à laquelle chose je n'ai point voulu contredire pour avoir la paix. Le comte Rames fut bien content, et joignant les mains vers le ciel, il dit : Ah! noble chevalier Regnault, le meilleur des chevaliers du monde, recevez mon hommage, car je me donne à vous avec mes biens. Regnault lui dit : Levez-vous, car vous me badiuez. Parbleu, dit le comte, jamais je ne me leverai que vous ne m'accordiez un don. Sire, dit Regnault, je vous l'accorderai volontiers et de bon cœur. Grand merci, dit le comte. Alors il se leva, et lui dit : Est-il vrai que vous avez la paix avec Charlemagne? Où sont donc vos frères et Maugis votre cousin, en qui vous aviez si grande confiance, et votre bon cheval? Sire, répondit Regnault, mes frères sont demeurés en France avec ma femme, mes enfans,

et le roi nous a donné notre héritage; vous voyez ici mon cousin Maugis.

Le comte fut charmé d'apprendre cela, et s'écria hautement : Ah! comte Regnault, soyez le bienvenu, vous êtes le plus vaillant chevalier du monde, loué soit Dieu qui vous a inspiré de venir ici : je vous prie de me recevoir pour ami; vous sauvez l'honneur du roi Thomas qui est ici détenu prisonnier par les infidèles; ils l'ont pris depuis que nous sommes ici devant; car si vous voulez être notre conducteur, je ne doute point que dans peu nous n'ayons Jérusalem, et que le roi Thomas soit délivré. Tous les barons de Syrie arrivèrent; ils furent joyeux de l'arrivée de Regnault de Montauban, auquel ils firent grands accueils et bonne chère. Enfin ils le prièrent tous d'être leur seigneur et leur guide, comme était auparavant le comte Rames. Regnault, voyant que les barons de Syrie l'engageaient tous à recevoir leurs hommages, leur dit : Seigneurs, puisqu'il vous plaît de me faire cet honneur, j'accepte, sauf l'honneur du roi Thomas, qui est votre roi et souverain seigneur. Sire, dirent les barons, nous le voulons ainsi. Quand il l'eut reçu, le comte s'agenouilla devant lui, et lui dit : Sire, je vous prie de m'accorder le don que vous m'avez promis. Sire, dit Regnault, dites ce qu'il vous plaira, car vous l'aurez. C'est que vous venez loger dans ma tente et que vous ne receviez rien hors de chez moi, et si vous voulez, je vous serai délivrer tout ce que vous me demanderez. Je vous remercie de l'honneur que vous me faites de ces beaux présens, ils ne sont certainement pas à refuser. Le comte prit Regnault par la main et le mena dans sa tente; les barons prirent congé et s'en retournèrent chacun dans leurs tentes, louant Dieu de ce qu'il leur avait donné un si bon chef. Le comte fit venir de très-bons chevaux, avec des habits bien fourrés et de diverses couleurs; plusieurs hauberts, grand nombre d'épées, plusieurs vaisseaux d'or et d'argent, lesquels furent présentés à Regnault; mais il n'en voulut pas, sinon un cheval, un haubert et une épée; pour ce qui restait, il le distribua aux pauvres chevaliers. Le comte lui dit : Sire, prenez un autre habit, car vous savez qu'il n'appartient pas à un homme comme vous êtes de porter un si pauvre habillement. Celui que j'ai me plaît, répondit Regnault, et je n'en mettrai point d'autre que je n'aie baisé le saint Sépulcre, où Dieu fut mis au sortir de la croix. Le comte commanda alors que l'on servît le souper.

Quand ils eurent soupé, le comte appela Galaran, Geoffroy et le comte Jasse, et leur dit : Seigneurs, pensons à louer Dieu, puisqu'il nous a envoyé le secours de Regnault et de Maugis; il me semble que chacun devrait avoir en sa tente un grand cierge allumé, en louant notre Seigneur du secours qu'il nous a envoyé. Les barons lui dirent qu'il avait raison. Alors chacun se retira dans sa tente et fit allumer un grand cierge; c'était beau à voir la grande clarté qui se répandait dans toute l'armée. Alors ils se mirent tous à danser à l'entour de leurs tentes. Les Turcs, qui gardaient la tour de David, ayant aperçu une si grande lumière en l'armée des chrétiens, en furent surpris; un d'entr'eux alla le dire à l'amiral. Quand il apprit ces nouvelles, il s'écria très-hautement : Mahomet! qu'ont-ils donc trouvé ces méchants, qu'ils font si bonne fête? je crois qu'ils font comme les cygnes qui chantent quand ils doivent mourir; car je répons de leur perte, et cependant ils se réjouissent.

Il jura par Mahomet, devant tous ses barons, qu'il sortirait dès le lendemain, afin de détruire tous les chrétiens. Le roi Thomas, qui était prisonnier, voyant la grande joie que menaient les chrétiens, ne sut que penser, et dit en lui-même : Qu'ont maintenant ces gens qui mènent si grande joie? Hélas! ne se souviennent-ils plus de moi? je crois qu'oui, car la fête qu'ils font ne peut être sans une grande occasion. Ceux de Rames et des environs, voyant une si grande lumière, s'imaginaient que Jérusalem était en feu; les autres avaient peur qu'on eût quelque grande affaire. Quand ceux de l'armée eurent fait bonne chère, on disposa une sentinelle. Aussitôt que le jour fut venu, les barons allèrent saluer Regnault qui était dans sa tente, et lui dirent : Sire, que vous semble-t-il que nous devions faire? attaquerons-nous la ville? Seigneurs, dit Regnault, il me semble que cela est. Comme ils étaient à décider s'ils attaqueraient la ville, l'amiral en sortit avec dix mille hommes bien armés. Regnault et les barons de Syrie coururent aussitôt aux armes. Regnault fut bientôt armé, il prit ensuite son casque et son épée, et monta sur le cheval que le comte de Rames lui avait donné. Maugis s'arma comme lui, puis monta à cheval et commença à crier : Barons, ne craignez rien, car je promets à Dieu que je ne m'en retournerai être ermite, que les Turcs ne soient vaincus. Il dit à Geoffroy : Baron, tenez-vous auprès de Regnault, car si tous les autres chevaliers étaient comme lui, l'amiral

serait bientôt vaincu. Quand les barons furent armés, ils ordonnèrent la bataille le mieux qu'ils purent. L'amiral arriva et se mit parmi les chrétiens. Le premier bataillon sarrasin avait à sa tête un roi nommé Margaris, qui portait sur son écusson un dragon peint avec une horrible figure. Margaris, voyant qu'il était temps de frapper sur les chrétiens, vint contre Regnault, qui, l'ayant aperçu, dit aussitôt au comte de Rames : Le voici qui s'avance à la mort! Lorsque Regnault eut ainsi parlé, il courut très-rudement contre Margaris, et le frappa de telle force, qu'il lui perça la poitrine avec sa lance, dont il tomba par terre. Quand il eut fait ce coup, il lui dit : Que Dieu te punisse; va faire compagnie à tes prédécesseurs en enfer. Il mit ensuite l'épée à la main, et frappa un Sarrasin si rudement sur son casque, qu'il lui fendit la tête jusqu'aux dents; il en frappa ensuite un autre sous son étendard, dont la tête roula par terre. Dès qu'il eut tué ces trois, il s'écria : Montauban! Maugis, l'ayant entendu, se précipita à travers la mêlée, et abattit mort le premier qu'il rencontra; puis mit l'épée à la main, se mit dans la grande foule, frappa à droite et à gauche avec tant de force, qu'il jeta quantité de Sarrasins sur la poussière, tellement que les barons et Regnault en étaient surpris. Regnault dit alors au comte de Rames : Que pensez-vous de mon cousin? vites-vous un si bon ermite? Par ma foi, dit le comte, il mérite d'être estimé. Heureuses les entrailles qui l'ont porté et l'heure où vous êtes venus en ce pays, car maintenant je suis sûr que par votre arrivée la ville de Jérusalem sera prise, et le roi Thomas délivré de prison. Quand le comte de Rames eut parlé, il piqua son cheval et frappa un Turc avec tant de fureur, qu'il lui passa sa lance au travers du corps, dont il mourut. Il mit ensuite l'épée à la main, et cria Rames tant qu'il put, en disant : Frappez, barons, car les Sarrasins vont être vaincus, si Dieu nous garde les vaillans Regnault et Maugis. Les barons du pays se mirent en la presse et commencèrent à faire merveille d'armes contre les Sarrasins. Chacun craignait de trouver Regnault et Maugis, car on n'osait pas se trouver devant eux. Les Sarrasins, voyant qu'ils ne pouvaient souffrir le tort que Regnault et Maugis leur faisaient, se mirent en fuite du côté de Jérusalem.

Quand l'amiral vit que ses gens étaient vaincus, il dit : Malheureux! pourquoi me fuyez-vous? Ne savez-vous pas que je suis votre seigneur, et que je vous défendrai contre ces faux chrétiens?

Qu'est devenu Margaris? Sire, dit un Sarrasin, il est mort. L'amiral, entendant ces paroles, pensa enragé, et dit : Qui est celui qui a tué Margaris, est-ce celui qui a la grande fourche? Oui, sire, c'est le meilleur chevalier du monde, il a mis quantité de vos gens à mort. L'amiral jura, par Mahomet, qu'il percerait le ventre au grand vilain. Sitôt qu'il eut fait ce serment, il piqua des deux, se mit dans la mêlée, et le premier qu'il rencontra fut Galeran, auquel il donna parmi son écu si rudement, qu'il lui passa sa lance par derrière. Il mit ensuite l'épée à la main et se mit dans la mêlée en criant : Frappez, barons, frappez sur ces mauvais chrétiens, car ils vont être bientôt vaincus. Quand le comte de Jasse et Geoffroy virent qu'il maltraitait si fort les chrétiens, ils se jetèrent dans la mêlée. Il y eut une grande destruction de gens de part et d'autre, mais à la fin les chrétiens auraient été détruits sans Regnault et Maugis.

CHAPITRE XXXI.

Comme la ville de Jérusalem fut prise par le moyen de Regnault et Maugis, et délivrée de la tyrannie des païens.

REGNAULT, voyant le combat, se jeta dedans comme un lion sur des bêtes, il frappa un Persan, qui était cousin de l'amiral, et qui avait nom Orient; il lui donna un si grand coup d'épée sur son casque, qu'il lui fit sauter la tête à la distance d'une lance, puis en frappa un autre qui était neveu de Maybon, tua l'homme et le cheval. Il montra tant de courage, que les païens en furent étonnés, car il avait jeté son écu sur ses épaules; il tenait les rênes de son cheval autour de son bras, et son épée à deux mains, et, abandonnant son corps, il frappait à droite et à gauche, à chaque coup il tuait un païen. Quand l'amiral vit le dommage que Regnault faisait à ses gens, il jura, par son dieu Apollon, qu'il ne mangerait pas qu'il n'eût tué le grand vilain.

Sire, dit le comte Amaury, je vous prie de laisser cette entreprise, car je vous dis que si vous allez au-devant de lui, il vous tuera d'un seul coup. Maugis faisait un grand carnage partout où il allait. Regnault, voyant que Maugis allait si bien, en fut très-satisfait; il donna un si grand coup d'épée sur le casque d'un Turc, qu'il lui sépara la tête, et cria Montauban, en disant : Frappez et ils seront vaincus! L'amiral, ayant entendu crier Montauban, fut très-surpris, car il

connut bien que celui-là, qu'il appelait et nommait le grand vilain, c'était le vaillant Regnault, duquel il avait entendu parler plusieurs fois pour le chevalier le plus courageux du monde; quand il vit cela, il désira être en Perse. Il tourna alors ses pas vers la ville, et s'en alla tout droit à la Porte-Dorée, pour entrer dedans et se garantir de Regnault; mais le vaillant comte de Rames le suivit de si près qu'il l'atteignit. L'amiral, voyant qu'il était tant poursuivi, et craignant d'être pris, se sauva aussitôt dans Jérusalem, laissant tous ses gens dehors, dont il y eut une grande partie de tuée; car Regnault, Maugis, Rames, Geoffroy et Jasse, en tuèrent tant qu'il en échappa bien peu. Quand Regnault s'aperçut que l'amiral s'était échappé, il en fut bien fâché; il vit un chevron qui avait quinze pieds de long, il descendit de cheval, le prit et le mit sous la porte coulisse, de manière qu'elle ne pouvait nullement tomber; la porte ne pouvait plus se fermer. Il y avait tant de Turcs étendus morts sur le chemin qu'on ne pouvait passer. Regnault et ses compagnons ne firent point cela sans grande fatigue. Regnault, voyant la porte coulisse arrêtée, mit l'épée à la main, et, sans tarder davantage, entra dans le château de Jérusalem en criant Montauban. Il combattit si bien, que Maugis et le comte de Rames entrèrent dans le château. L'amiral, voyant les chrétiens entrés dans la ville, en devint furieux, et jura, par son dieu Apollon, que si le roi Thomas ne lui sauvait la vie, il le ferait mourir; alors il courut vers lui, et lui dit : Thomas, si vous ne me sauvez la vie, je vous ferai mourir et vous jetterai en bas. Le roi Thomas lui dit : Ayez un peu de patience que j'aie parlé à mes gens. Allez leur parler, dit l'amiral, dépêchez-vous. Le roi Thomas se mit alors aux fenêtres, il vit Regnault et Maugis qui venaient les premiers attaquer la tour où il était prisonnier, et ne les connut point; mais après il vit venir le comte de Rames, qu'il connut, Geoffroy et le comte de Jasse dont il fut content; il leur cria : Seigneurs, regardez votre roi qui est prisonnier. L'amiral vous mande que si vous ne le laissez retourner en son royaume, il me jettera du haut en bas de la tour. Ah! bon roi, dit le comte de Rames, Dieu vous sauve! il est vrai que nous servons à ce seigneur, que vous voyez, qui est notre maître et gouverneur, c'est le plus vaillant chevalier du monde; dites-lui votre affaire, car sans lui nous ne pouvons rien. Le roi Thomas, entendant cela, crut qu'il allait mourir. Il dit alors en

colère au comte de Rames : Ah! comte, vous m'avez trahi en acceptant un autre seigneur. Sire, dit le comte, pas de crainte, nous l'avons fait pour vous, et vous n'y perdrez rien, ce chevalier a assez en France. Vous devez savoir que lui et son cousin ont pris cette ville par leur courage. N'ayez aucun soupçon ni pour lui ni pour vous, je réponds qu'il sera comme vous voudrez; car il n'est ici que pour vous délivrer, et aussitôt qu'il aura visité le saint Sépulcre, il retournera en France.

Le roi Thomas dit : Seigneurs, comment se nomme ce chevalier? Sire, il s'appelle Regnault de Montauban, fils du duc Aymon, le meilleur chevalier du monde, car il est tel que Charlemagne ne l'a pu vaincre; ils ont fait la guerre pendant quinze ans l'un contre l'autre : il a tant fait de prouesses qu'il s'est acquis une grande renommée par tout le monde. Comte, dit le roi, je vous prie de lui dire de ma part tout ce que je vous ai proposé. Sire, dit le comte, je le ferai très-volontiers. Il vint vers Regnault, et lui dit ce que le roi Thomas lui mandait. Seigneur, dit Regnault, nous ne le ferons pas ainsi, mais il faut l'aller attaquer impétueusement; car au pis-aller nous pourrions toujours accorder à l'amiral la demande qu'il nous a faite; et je vous dis qu'elle sera prise, que nous délivrerons le roi Thomas, et ferons mourir le traître amiral. Alors ils escaladèrent la tour de tous côtés avec des échelles; Regnault monta le premier, Maugis, le comte de Rames, Geoffroy, et bien vingt autres chevaliers y montèrent après.

Le vieux comte de Jasse resta avec les archers et arbalétriers. L'amiral dit au roi Thomas : Par Apollon, vous et moi sauterons en bas. Sire, pour Dieu! ne vous tuez ni moi, et je ferai cesser l'assaut. Mais il le mena à la fenêtre, le prit par les jambes, et commença à crier à Regnault : Je jetterai en bas le roi Thomas, si vous ne me pardonnez. Regnault, voyant que le roi Thomas allait tomber, en eut pitié et dit : Sires, ce nous serait grande honte d'abandonner l'assaut, car la tour est presque prise, et ce serait dommage aussi si le roi Thomas mourait. Alors tous les barons se mirent à crier : Sire, pour Dieu, ne souffrez pas que notre roi meure si honteusement. Seigneurs, dit-il, je ne voudrais pas que le roi mourût pour moi. Alors il cria à l'amiral : Laissez le roi Thomas, vous serez délivré sans autre inconvénient que vous et vos trois hommes vous en irez à pied, et laisserez tous vos équipages. Par Mahomet, dit l'amiral, je ne le ferai pas; je m'en irai à cheval et

mes trois hommes aussi; si vous ne voulez pas, je laisserai tomber le roi. Regnault dit à l'amiral : Je vais vous accorder ce que vous me demandez. L'amiral fut content quand il entendit Regnault parler ainsi; il retira le roi et lui dit : Roi Thomas, vous êtes quitte de moi. Alors il descendit, ouvrit la porte, et s'en alla avec ses gens. Là fut fait grand chère entre le roi Thomas, Regnault et tous les barons de Syrie.

Après cela l'amiral prit son sauf-conduit, et s'en retourna en Perse. Thomas et Regnault, avec tous les barons, montèrent ensemble à la tour. Quand ils furent en haut, le roi Thomas s'agenouilla devant Regnault, qui lui dit : Sire, vous avez tort d'agir ainsi. Non, dit le roi. Regnault le prit par la main et le releva. Alors le roi l'embrassa et lui dit : Béni soit notre Seigneur qui vous a conduit en ce pays, car vous avez secouru Jérusalem la cité sainte, et m'avez délivré de prison. Or, dites-moi si vous avez paix avec Charlemagne, qui vous a tant fait de mal? Sire, dit Regnault, oui, et à l'occasion de la paix, je suis en pauvre habit, demandant mon pain. Ils descendirent de la tour pour aller au saint Sépulcre, où ils rendirent grâces à Dieu, et firent grande fête en toute la ville de la victoire qui était remportée. Quand Regnault et Maugis eurent adoré le saint Sépulcre, ils furent menés, par le roi Thomas et les barons, au palais, où ils furent fêtés honorablement; cette fête dura plus de cent jours, et ils donnèrent de beaux présents à Regnault; on lui donna des chevaux et des draps d'or; mais Maugis ne voulut rien accepter, ni changer d'habillement; car il voulait rester en habit de pèlerin, et nu-pieds, dont Regnault fut bien fâché. Le roi fit préparer un vaisseau au port de Japhet, pour emmener Regnault. Quand tout fut prêt, le roi Thomas envoya Regnault au port de Japhet, et les comtes de Rames et Geoffroy l'y accompagnèrent et furent bien fâchés de son départ. Regnault prit congé du roi Thomas et de ses barons en pleurant, ensuite ils se mirent en mer. Ils y demeurèrent environ huit mois, et abordèrent enfin un jeudi dans un lieu nommé Palerme, et, arrivés au port, Regnault commanda qu'on le mit à terre et que l'on déchargeât le vaisseau. Le roi de Palerme, qui était aux fenêtres de son palais, voyant cela, dit aussitôt à ses barons : Je vois que l'on décharge un vaisseau sur le bord de la mer, peut-être que c'est quelque grand seigneur ou de pauvres pèlerins. Le roi, sans attendre davantage, alla au port avec plusieurs de ses chevaliers, et là ils trouvèrent Regnault qui

était descendu à terre. Quand le roi l'aperçut, il fut fort joyeux et le reçut bien. Regnault, dit le roi, soyez le bienvenu, je vous invite à venir loger dans mon palais, nous parlerons ensuite de votre voyage et de la guerre. Comme le roi était en conversation, il arriva un chevalier qui dit au roi : Sire, l'amiral de Perse est venu, accompagné de gens, devant Palerme. Quand le roi ouït ces nouvelles, il fut irrité, et Regnault fut content. Il dit au roi : Je vous prie de ne pas craindre, car vous serez vengé. Le roi ordonna à chacun des armer, et fit mouvoir toute la ville. Regnault, à cette vue, demanda des armes, et Maugis lui dit : Je suis décidé à porter les armes par amitié pour vous, car je ne pourrais vous souffrir en danger. Quand le roi entendit ainsi Maugis, il lui en sut bon gré, et l'embrassa en lui disant : Ma foi, voici un très-bon ermite, car il sait mettre l'épée à la main quand il faut. Sire, dit Regnault, vous avez raison, car il serait difficile de trouver un meilleur chevalier. Aussitôt chacun s'arma : le roi alla auprès de Maugis, et lui dit en riant : Mon ami, je vous fais mon porte-étendard, et je ne puis en choisir un meilleur.

Si vous me le donnez, dit Maugis, je le mettrai en tel danger que je vous ferai appréhender. Le roi, entendant Maugis parler ainsi, en fut fort content. Maugis, portant l'étendard, dit au roi : Sire, qui m'aime me suive ! car l'amiral sera vaincu. Alors il piqua son cheval et se mit avec les Sarrasins. Regnault le suivait de près ; il rencontra un Persan, et lui donna un si grand coup de lance, qu'il le renversa mort à terre, dont les autres furent surpris ; il mit l'épée à la main et frappait si rudement, qu'il renversait par terre tout ce qu'il trouvait sous sa main. L'amiral, voyant le grand courage de Regnault, dit : Ma foi, je n'ai jamais vu deux chevaliers si vaillants, d'où viennent-ils donc ? Je m'aperçois bien qu'ils sont étrangers, et je les crains tant, que mon sang se glace. Cependant le roi Siméon et ses gens firent une grande destruction des païens. Quand l'amiral vit que ses troupes perdaient courage, il ne sut s'il devait fuir ou non. Tout à coup il entendit crier Montauban. Stupéfait, glacé d'épouvante, il s'écria : Par Mahomet ! par Apollon ! je ne sais d'où vient la fureur qui le tient ; je l'ai laissé à Jérusalem, et il est déjà ici.

Tout tremblant de peur, il dit à son neveu : Par Mahomet ! nous avons eu tort d'être venus faire la guerre au roi Siméon, puisqu'il a le diable avec lui, c'est le premier du monde en chevalerie. Plût

à Apollon que je fusse dans mon vaisseau, car je crains de perdre la vie dans cette bataille. Sire, dirent ses gens, ne craignez rien, car s'il tombe dans nos mains, il périra. Seigneurs, dit l'amiral, vous ne savez pas son courage ; quand nous serions dix fois autant, nous ne pourrions lui résister, ainsi je ne veux plus rester ici. Il tourna bride, et, à la tête de ses gens, regagna ses vaisseaux.

Regnault, voyant que les païens étaient vaincus, commença à crier à Maugis : C'est fait des païens ! Il se mit à les poursuivre avec le roi Siméon, et ils les tuaient comme des bêtes. Ils en détruisirent un nombre très-considérable, et le reste regagna les vaisseaux, tout en désordre.

Quand l'amiral fut dans son vaisseau, il regarda vers la terre, et vit la perte de ses gens par Regnault et Maugis, car le rivage de la mer était couvert de païens étendus morts sur le sable. Il en fut si fâché qu'il s'en arrachait la barbe, et maudissait l'instant de sa naissance. Regnault arriva sur le port, et vit que l'amiral s'était sauvé ; il en fut très-irrité, et jeta des fusées dans son vaisseau, ce qui en brûla une bonne partie, et les païens furent forcés de changer de navire. Le roi Siméon voyant qu'il avait vaincu ses ennemis, courut embrasser Regnault, en lui disant : Je vois bien que c'est par vous que je suis roi, ainsi je vous fais seigneur de tous mes biens. Sire, dit Regnault, je vous remercie de vos bontés. Après avoir parlé quelque temps sur le rivage de la mer, le roi prit Regnault par la main, et ils s'en retournèrent vers la ville. Le roi fit apporter le butin qu'ils avaient fait, et le présenta à Regnault et à Maugis, qui n'en voulurent point, et le donnèrent aux chevaliers. Quand Regnault se fut diverti pendant quatre jours, il demanda au roi la permission de s'en aller.

Quand le roi vit qu'il voulait s'en retourner, il lui fit de riches présents, et fit ravitailler son vaisseau de bonnes provisions, alors Regnault prit congé du roi et des barons, qui l'accompagnèrent au navire. Lorsqu'il fut prêt à partir, le roi l'embrassa en pleurant, puis s'en retourna au palais. Regnault et Maugis s'en allèrent à Rome, et confessèrent leurs péchés au pape, puis s'embarquèrent pour aller à Dordogne, où ils furent bien reçus des habitants, qui le dirent à Allard et à ses frères, qui, entendant ces nouvelles, vinrent embrasser Regnault et Maugis ; ils montèrent au palais et menèrent grande joie. Alors Regnault regarda Allard, qui avait le visage pâle, en fut surpris, et lui dit : Frère, comment se portent ma femme et mes enfans, car



Regnault et Maugis s'embarquent au port de Japhet.

je ne les vois point ? Frère, dit Allard, ne soyez pas inquiet, ils se portent tous bien, et depuis votre départ nous avons fait fermer le bourg et fortifier le château, à cause des ennemis. Regnault fut alors bien content d'entendre les nouvelles de son frère; mais dans le même moment Maugis vint, qui dit: Ce que vous dit Allard n'est pas véritable, car madame votre épouse est morte; depuis votre départ elle n'a cessé de pleurer, elle a jeté toutes ses robes au feu, et n'a voulu porter qu'un manteau de serge comme vous, et a eu un tel chagrin qu'elle en est morte. Quand Regnault eut appris cela, il se mit à pleurer en disant: Roi Charlemagne, je dois bien vous détester, car vous êtes cause que j'ai perdu ma femme, en me chassant hors de France. Puis il dit à Allard: Je vous prie de me faire voir le tombeau de ma femme. Alors Allard le conduisit dans l'église, et lui fit voir le tombeau de la duchesse, sur lequel il pleura et dit: Ah! quel pèlerin je suis, je crois qu'il n'en est pas un plus malheureux au monde; je vois maintenant que j'ai perdu tout mon bien, en perdant la plus aimable femme possible. Comme il disait ces paroles, ses enfans arrivèrent et s'agenouillèrent devant lui; il les embrassa affectueusement, et leur dit en pleurant: Mes enfans, pensez à bien faire, car je sens que je vous quitterai sous peu de temps. Quand il eut dit cela, il commença à faire plus grand deuil qu'auparavant, et Maugis était aussi triste que lui.

Le deuil commença alors par toute la ville, et dura l'espace de dix jours. Le onzième Regnault partit pour retourner à Montauban, emmenant Maugis avec lui, et ils firent le voyage à pied. Quand les habitans de Montauban apprirent l'arrivée de leur seigneur, ils furent contents, firent tapisser les rues par où il devait passer, et vinrent respectueusement au-devant de lui. Regnault les reçut honorablement, car il cachait en ce moment tout son chagrin, pour faire honneur à ses gens qui lui faisaient si grand accueil.

Quand Regnault fut dans son château de Montauban, il fut fort joyeux, et se mit à la fenêtre pour regarder en bas: voyant tant de gens, il fut surpris d'où ils étaient venus, car il ne pensait jamais se trouver si bien.

Après que Regnault et ses frères eurent séjourné quelque temps à Montauban, Maugis se rencontrant un jour seul avec Regnault, lui dit: Cousin, il est temps que je prene congé de vous; vous savez qu'il est mort tant de gens par rapport à nous, dont vous êtes tenu de demander par-

don à Dieu aussi bien que moi. Il l'embrassa ainsi que ses frères, et retourna à son ermitage, ne voulant point que personne le reconduisît. Lorsqu'il y fut il mena une très-sainte vie, et ne vivait que de racines. Il y vécut pendant sept ans de cette manière, et quand ce vint au huitième, le bon Maugis mourut vers Pâques. Nous ne parlerons plus désormais de lui, et nous reviendrons à Regnault et à ses frères.

CHAPITRE XXXII.

Comme Regnault envoya ses enfans à Paris vers Charlemagne, honorablement accompagnés, afin qu'il les reçût chevaliers.

REGNAULT eut beaucoup de chagrin, tant du départ de Maugis que de la mort de sa femme; mais il se consola avec ses frères le mieux qu'il put. Dans ce temps le duc Aymon mourut, et fit ses enfans héritiers de tous ses biens. Regnault partagea les biens de son père à ses frères, et ne retint pour lui que Montauban; il les maria ensuite fort richement. Il demeura à Montauban avec ses enfans, qu'il instruisit aux bonnes mœurs, et les retint jusqu'à ce qu'ils purent porter les armes. Un jour il les mena dans la campagne, y fit porter des écus et des lances pour les essayer à jouter, et mena avec lui vingt chevaliers avec lesquels il les fit exercer; ils jouèrent aussi bien que s'ils eussent été depuis deux ans à la guerre. Alors, voyant qu'ils se défendaient bien, il leur dit: Mes enfans, vous êtes grands, il est temps que vous soyez chevaliers; c'est pourquoi je veux que vous alliez au service de Charlemagne, votre souverain seigneur, qui vous fera chevaliers; car vous ne le pourriez être sans lui. Père, dit Aymonnet, nous sommes prêts à vous obéir en ce que vous commanderez; il me semble que vous faites bien de nous faire suivre la guerre. Père, dit Yonnet, vous n'en serez pas fâché, et puisqu'il vous plaît de nous faire recevoir chevaliers, nous sommes tout prêts à partir quand il vous plaira.

Regnault et ses enfans retournèrent alors en grande joie au château de Montauban. Quand ils y furent arrivés, il appela son sénéchal, et lui dit: Je vous recommande de faire promptement vêtir mes enfans d'habillemens selon leur rang, car je veux les envoyer à la cour du roi pour être faits chevaliers. Aussitôt le sénéchal exécuta le commandement de son maître: il fit acheter deux beaux chevaux couverts de riches housses; il leur mit deux très-belles selles d'éprouves pour les

deux jeunes chevaliers. Ensuite quand il les eut bien arrangés, il les fit venir devant Regnault, qui, les voyant en si bel ordre, fut bien satisfait; il fit armer environ cinq cents chevaliers pour accompagner ses enfans, et leur dit: Mes très-chers enfans, vous êtes bien arrangés, Dieu merci, et voici une bonne compagnie de gens de bien pour vous accompagner; pourquoi vous vous rendez auprès du roi Charlemagne, qui, comme je pense, vous fera sûrement beaucoup d'amitiés par rapport à moi.

Vous êtes de noble famille, ainsi je vous prie de ne rien faire qui puisse vous attirer des reproches. Je vous recommande, sur la foi que vous me devez, de dépenser honnêtement l'argent que je vous donne, et de ne le point épargner aux pauvres gentilshommes; quand vous n'en aurez plus, envoyez-en chercher. Surtout je vous recommande de servir Dieu, quelque chose que vous ayez à faire. Je vous recommande aussi les pauvres chrétiens, et que de votre bouche il ne sorte pas de mauvaises paroles, ni à fille ni à femme. Rendez honneur aux gens de bien, je vous le recommande, et ne dites de mal de personne; mais conservez-vous toujours dans une fidélité inviolable. Pour vous, Yonnet, il faut que vous portiez honneur et respect à Aymonnet, votre frère, parce qu'il est plus âgé que vous.

Yonnet lui répondit: Soyez sûr que je servirai mon frère comme je voudrais vous servir. Je vous jure, mon fils, si vous agissez ainsi, que vous en serez estimé toute votre vie, quelque part que vous soyez; mais je vous recommande encore de prendre garde de trop parler; car si vous parlez trop, les Français diront que vous ne ressemblez ni à moi ni à vos oncles, car nous ne parlons pas volontiers. Père, dirent les enfans, nous avons espérance en notre Seigneur Jésus-Christ, qu'il nous préserve de nous méprendre, et feront telles choses que vous serez content. Quand Regnault entendit ainsi parler ses enfans, il fut content, et les tirant à part, il leur dit: Mes enfans, vous allez en France, souvenez-vous de ce que je vous dis. Vous devez savoir qu'il y a beaucoup de gens de Charlemagne qui ne vous aiment guère; ce sont ceux de Mantes.

Je vous recommande de n'aller ni venir avec eux, telle chose qu'ils puissent vous dire, et s'ils vous outragent, pensez à vous bien venger, et montrez-leur que vous êtes fils de Regnault de Montauban. Père, dirent les enfans, ne craignez pas que nous souffrions qu'on nous outrage. Mes

enfans, leur dit-il, mettez-vous devant moi. Alors les enfans s'agenouillèrent devant lui, et leur donna sa bénédiction, et les embrassa en pleurant.

CHAPITRE XXXIII.

Comme les deux enfans de Regnault de Montauban se combattirent avec les fils de Foulques de Morillon et les vainquirent.

AYMONNET et YONNET arrivèrent à Paris où ils s'habillèrent honorablement; ils montèrent ensuite au palais en se tenant tous deux par la main. Lorsque les barons les virent venir si richement habillés, et avec eux une si bonne compagnie, ils s'étonnèrent beaucoup qui ils pouvaient être; ils les suivirent quand ils montèrent au palais pour savoir qui ils étaient. Ils entrèrent dans une grande salle où ils trouvèrent le roi Charlemagne. Quand ils virent le roi, ils s'agenouillèrent devant lui et lui baisèrent les pieds. Aymonnet parla le premier, et dit au roi: Sire, Dieu vous préserve de malheurs ainsi que la compagnie. Nous sommes venus vers vous pour être reçus chevaliers, si c'est votre bon plaisir, nous serons à votre service jusqu'à ce que vous nous donniez l'ordre de chevalerie. Qui êtes-vous, dit Charlemagne, pour parler ainsi? Sire, dit Aymonnet, nous sommes fils de Regnault de Montauban.

Quand Charlemagne entendit qu'ils étaient fils de Regnault, il se leva, les reçut honorablement, et leur dit: Mes enfans, soyez les bienvenus; comment se porte votre père? Sire, dirent les enfans, il se porte bien, Dieu merci, il se recommande bien à vous, et vous prie qu'il vous plaise de lui faire savoir de vos nouvelles: nous l'avons laissé à Montauban; mais il vieillit beaucoup. Ainsi va le monde, mes enfans, répondit le roi; chacun doit passer. Charlemagne, voyant devant lui les enfans de Regnault, fut joyeux, et dit à ses barons: Seigneurs, si ces enfans voulaient renier leur père, ils auraient grand tort, car il est impossible de se mieux ressembler; je pense qu'ils seront un jour de vaillans chevaliers. Il se tourna ensuite vers eux, et leur dit: Beaux enfans, vous serez chevaliers quand vous voudrez par attachement pour votre père; mes amis, je vous donnerai même plus de pays que votre père n'en tient.

Je recevrai aussi avec vous cent autres chevaliers, car vous êtes nés d'une famille qu'on doit honorer et chérir. Lorsque le duc Naimes, Roland, Olivier et les autres pairs de France les virent, ils

furent contents; chacun les embrassa, puis on leur demanda comment Regnault et ses frères se portaient. Seigneurs, dirent les enfans, qui êtes-vous, qui montrez tant de joie de notre arrivée? Enfans, dit le duc Naïsmes, nous sommes vos parens de bien près.

Le duc Naïsmes leur dit alors le nom de tous. Quand les enfans surent qui ils étaient, ils s'inclinèrent devant eux, et leur dirent : Seigneurs, notre père vous salue et vous prie que vous nous recommandiez comme vos parens. Les barons, entendant ces enfans parler ainsi, furent contents de les voir; mais les deux fils de Foulques de Morillon en étaient bien fâchés. Le roi, voyant qu'ils se comportaient si bien, les aima et commanda qu'ils fussent servis au repas comme ils méritaient. Les deux fils de Foulques, voyant que le roi les aimait tant, en devinrent extrêmement jaloux, et jurèrent qu'ils les feraient mourir avant de sortir de la cour. Il arriva que le roi était à Paris voulait tenir cour plénière; Aymonnet et Yonnet y étaient avec tous les barons de la ville. Cependant il arriva un chevalier d'Allemagne qui présenta au roi un beau couteau à la mode du pays. Alors Charlemagne appela Yonnet et lui en fit présent. Yonnet, ayant reçu ce beau présent de la main du roi, retourna en sa place; il heurta Constant sans y penser, lequel en eut dépit, et dit : Quest-ce ceci? faut-il faire une si grande bombance pour deux traîtres qui ne valent pas une pomme pourrie? Il lui dit encore plusieurs injures qu'il ne convenait pas de dire. Yonnet, s'étant entendu appeler traître, devint furieux, il vint contre Constant, et lui dit : Vous avez appris un très-mauvais métier, c'est de médire; car j'ai entendu que vous avez traité mon frère et moi de traître. Charlemagne sait bien comme mon père a tué le vôtre, comme traître, extrait de famille traître; mon père n'est pas ainsi ni mes oncles. Mon père a tué le vôtre, mais ce fut à son corps défendant et comme vaillant chevalier qu'il est; et si vous êtes assez hardi d'oser dire que ce fut par trahison, voici mon gage dès à présent, car vous en avez menti fausement, sauf l'honneur du roi et de la compagnie. Lorsque Charlemagne vit que les barons ne disaient rien du débat entre Yonnet et Constant, il en fut fâché, et dit : Constant, vous avez tort de dire que les pairs de France et moi savons bien que Regnault a tué votre père par trahison; taisez-vous et n'en parlez jamais; je vous commande que vous démentiez Yonnet de ce que vous avez dit, ou que vous sortiez de ma

cour, car vous l'avez trahie, dont je suis mécontent. Rohars, ayant entendu ce que le roi avait dit à Constant, son frère, se leva, et dit : Sire, je suis prêt à prouver sur Yonnet, que leur père a tué le nôtre par trahison, voici mon gage.

Constant, dit Charlemagne, vous prenez un mauvais ton, vous vous en repentirez. Aymonnet et Yonnet s'agenouillèrent devant le roi, et lui dirent : Sire, acceptez le gage que Rohars a jeté, nous vous promettons de soutenir la querelle; on ne leur a jamais fait de trahison. Mes enfans, leur dit-il, je le prendrai, mais sur ma foi j'en suis fâché. Constant dit : Sire, nous voulons être deux contre deux, chacun le sien. Le roi, ayant les gages de Constant et de Rohars, leur demanda caution. Alors s'avancèrent vers le roi, le traître Ganelon et Béranger, Estou de Morillon, Pineple et Griffon de Haute-Feuille, qui dirent au roi : Nous cautionnerons Constant et Rohars, ils sont de noble famille, nous devons les soutenir, Seigneurs, dit le roi, je vous les donne en garde, et vous commande de les amener quand il sera temps. Aymonnet et Yonnet s'avancèrent, et dirent : Sire, voici nos gages comme nous voulons nous défendre que notre père n'a pas tué Foulques de Morillon par trahison. Alors Roland, Olivier, le duc Naïsmes, Oger, Richard de Normandie, et Estou, fils d'Odon, dirent : Nous serons cautions des fils de Regnault, et nous les représenterons au jour de la bataille. Seigneurs, dit le roi, il me plaît bien; les enfans ne sont pas chevaliers, mais, avec l'aide de Dieu, ils le seront demain. Nous manderons à Regnault de venir pour voir la bataille des deux enfans. Quand ce vint environ l'heure de vêpres, Charlemagne appela son sénéchal, et lui dit : Faites venir les deux enfans de Regnault, car je veux que demain ils soient faits chevaliers. Tâchez qu'ils soient bien mis, je le veux faire par amitié pour Regnault. Le sénéchal amena Aymonnet et Yonnet bien arrangés, avec tous les autres qui devaient être chevaliers, et qui avaient veillés en l'église Notre-Dame. Lorsqu'ils furent arrivés devant le roi, Aymonnet et Yonnet s'avancèrent et demandèrent l'ordre de chevalerie, ce que le roi leur accorda ainsi qu'aux autres par amitié pour eux, puis il fit grande fête ce jour-là. Quand la fête fut finie, le roi manda à Regnault de venir à la cour en bonne compagnie, car ses fils étaient accusés de trahison par les enfans de Foulques de Morillon, disant que leur père avait été tué indignement; et comme ses enfans avaient tous deux jeté leurs gages

en disant qu'ils en avaient tous menti comme des geus traîtres, extraits de famille traître.

Quand Regnault apprit ces nouvelles, il en fut satisfait et envoya dire à ses frères de s'armer, ce qu'ils firent aussitôt et se rendirent à Montauban. Dès qu'ils furent arrivés, Regnault leur conta l'affaire. Frère, dit Richard, ne craignez rien, cela ira autrement que vous ne pensez; je suis d'avis que nous allions à la cour, nous verrons pour lors tout ce qu'ils prétendent, et s'il y a du mépris envers nos neveux; mais Dieu, ayez pitié de mon âme, si je ne les tue quoi qu'il arrive. Quand ils furent arrivés, les douze pairs de France allèrent, avec Aymonnet et Yonnet, au-devant de Regnault et ses frères, en grande joie. Regnault dit à ses enfans : A cette heure on verra si vous êtes de mon sang ou non, car il faut que vous me vengiez de cette grande honte dont ces traîtres m'accusent à grand tort. Père, dirent les enfans, ne craignez rien; car si les traîtres étaient dix, encore ne dureraient-ils pas contre nous.

Le roi, apprenant l'arrivée de Regnault si bien accompagné, en fut fort joyeux, et lui manda qu'il vint lui parler; quand il le vit, il lui fit bon accueil ainsi qu'à ses frères. Quand Regnault eut resté quelque temps, il prit congé du roi et s'en alla à son logis; il appela ses enfans et leur dit : Mes enfans, dites-moi comment s'est comporté le roi envers vous? Père, sachez qu'il nous aime tous et nous entretient honorablement; il nous a fait chevaliers et a toujours soutenu notre querelle contre les traîtres et contre les autres. Regnault et ses frères, entendant ainsi parler les enfans, en furent bien contents; car ils craignaient qu'il n'en fût autrement. Regnault dit ensuite : Je reconnaitrai ce bienfait. Le lendemain il alla trouver le roi à son lever, et le remercia de l'honneur qu'il avait fait à ses enfans. Le roi lui dit : Depuis que vous m'avez obéi et fait mon commandement, j'ai abandonné toute haine contre vous; je veux que vous sachiez que je suis et serai toute ma vie votre ami, et vous rendrai service. Regnault, entendant le roi, se jeta à ses pieds et le remercia humblement.

Regnault avait fait faire deux bons harnois d'épreuve pour ses enfans, et fait provision de deux bons chevaux de grand prix. Quand le jour du combat fut arrivé, les enfans de Foulques de Morillon vinrent se présenter devant le roi, préparés pour combattre; le roi leur dit : Vous aviez mauvais conseil de faire faire un si fol appel, je crois que vous vous en repentirez; ce n'est pas la

première faute que ceux de votre famille ont faite, aussi ne sera-ce pas la dernière. Quand Ganelon et ceux de sa famille entendirent ainsi parler le roi, ils en furent si surpris qu'ils ne surent que répondre. Constant dit au roi : Sire, nous vous prions de vouloir nous signifier l'endroit où nous devons combattre nos ennemis, si nous combattons deux contre deux ou un contre un. Alors le duc Naïsmes se leva, et dit : Sire, il me semble, puisque Constant appela Aymonnet traître, sans nommer d'autre, et Rohars Yonnet, qu'ils doivent se combattre deux à deux. Regnault dit : Sire, le duc Naïsmes a fort bien parlé. Cela est vrai, dit le roi; mais je veux que la bataille se fasse à l'île Notre-Dame-sur-Seine. Le lendemain matin, Regnault mena ses deux enfans avec lui. Les deux enfans de Foulques de Morillon s'en vinrent pareillement avec leurs parens et amis. Quand Regnault et ses frères eurent mangé et fait bonne chère, il fit apporter les harnois. Allard, Guichard et Richard amenèrent les deux enfans Aymonnet et Yonnet, ils leur montrèrent comme ils devaient se défendre contre leurs ennemis, et de la manière dont ils devaient attaquer. Après cela, Regnault envoya ses deux enfans à Saint-Victor; les traîtres allèrent à Saint-Germain-des-Prés. Quand le jour fut venu, un évêque, qui était de la parenté de Constant et de Rohars, leur chanta la messe; l'archevêque Turpin la chanta à Saint-Victor devant Regnault, ses enfans et les douze pairs de France. Les jeunes chevaliers, ayant entendu la messe, vinrent tout armés au palais, et parurent devant le roi. Quand il les vit, il appela Roland, Olivier, le duc Naïsmes et le duc Richard de Normandie, et leur dit : Seigneurs, je vous commande de garder honorablement le champ de bataille, et de porter avec vous le saint Evangile; vous leur ferez prêter serment qu'ils y entreront en règle; je vous recommande surtout que mon honneur y soit gardé. Je crains qu'il n'y ait de la mêlée, car Roland est plein de volontés ainsi que ses amis.

D'autre part, Regnault et ses frères sont puissans et sages, ils ne souffriront point qu'on leur fasse tort ni à leurs parens, même Richard, le frère de Regnault; car lorsqu'il est courroucé, il n'épargne ni comtes ni chevaliers, et pour cela je le redoute plus qu'un autre; car une fois il a voulu me tuer moi-même, dont je me souviens encore; je ne crains rien de Regnault, car il est sage et raisonnable. Sire, dit le duc Naïsmes,

n'appréhendez rien, car nous garderons bien vos droits et votre honneur, sans faire tort à autrui. Cependant les enfans de Foulques s'en allèrent à l'île que Charlemagne leur avait désignée; après qu'ils furent arrivés dans l'île avec leurs chevaux, ils descendirent et les attachèrent, ensuite ils s'assirent sur le pré en attendant leurs parties adverses. Voici comme les traîtres s'étaient arrangés : vous saurez que pendant que Charlemagne parlait à ses barons, Béranger, Hardes et Griffon de Haute-Feuille se mirent en embuscade près de l'île, dans l'intention que si les fils de Regnault étaient vainqueurs des deux fils de Foulques, ils sortiraient alors en grand nombre de leur embuscade pour les faire périr indignement. Quand Regnault vit qu'il était temps que ses fils partissent pour aller au combat, il appela Aymonnet auprès de lui, et lui dit : Avancez, mon cher fils, vous êtes l'aîné, et pour cela vous devez avoir plus d'honneur que le jeune; recevez Flamberge ma bonne épée que je vous donne, avec elle vous pourrez vous venger contre ces traîtres; vous avez droit et ils ont tort. Mon père, répondit Aymonnet, soyez certain que vous verrez quelque chose dont vous serez content, car nous ferons mourir les traîtres, s'il plaît à Dieu. Regnault, l'entendant ainsi parler, en fut très-satisfait, il l'embrassa, puis lui donna sa bénédiction ainsi qu'à Yonnet; il les mena ensuite, accompagné de ses frères, dans l'île Notre-Dame. Quand ils furent arrivés, Regnault et ses frères retournèrent pour venir vers Charlemagne; en même temps vint un messager qui cria à Regnault : Ayez donc pitié de vos chers enfans, car ils seront perdus sans ressource; Griffon est en embuscade pour les faire périr.

Quand Regnault entendit cela, il tomba en faiblesse, et dit : Ah ! France, quel dommage que vous ne puissiez jamais être sans traîtres. Dès qu'il eut dit cela, il appela son frère Richard, et lui dit : Allez vous armer et faites armer tous nos gens, menez-les à l'île, et si le traître Griffon vient pour tuer mes enfans, tuez-le. Quand vous y serez, faites que l'on vous voie, et prenez garde, si les deux fils de Foulques ont l'avantage, de n'aider aucunement à mes enfans, mais laissez-les périr si cela arrive, car ce serait un grand déshonneur pour nous, si vous agissiez ainsi. Ne vous inquiétez pas, dit Richard. Il alla s'armer avec ses gens, et s'en alla où Regnault lui avait dit.

Le roi, voyant venir Regnault sans Richard, eut quelque soupçon, et lui dit : Où est Richard,

votre frère, qu'il n'est point venu ici comme les autres ? Sire, il est parti pour certaines affaires ; mais ne craignez rien de lui.

Non, certes, dit le roi, tant que je serai en vie ; mais il faut aller sur la tour de Seine, pour voir la bataille de vos enfans. Allons-y quand il vous plaira, dit Regnault. Alors ils s'en allèrent avec l'archevêque Turpin, Salomon, Oger, Idelon et plusieurs autres. Comme Charlemagne était monté sur la tour pour voir le combat, il vit venir Richard, le frère de Regnault, avec un grand nombre de gens armés. Le roi le reconnut bien, car il portait ses propres armes ; Richard l'avait fait pour être reconnu. Charlemagne, voyant cela, en fut surpris, il appela Regnault, et lui dit : Qu'est-ce que vous voulez faire ? me voulez-vous déshonorer avec vous ? avez-vous oublié votre loyauté ? Sire, dit Regnault, non, sauf votre honneur ; mais je veux vous servir et honorer comme mon légitime seigneur.

Quand Aymonnet se vit par terre, il se releva promptement et frappa Constant sur son casque ; mais il était si dur, que Flamberge ne put entrer, le coup glissa dessus la visière, la brisa, lui coupa le menton de manière qu'on lui voyait toutes les dents ; le coup tomba ensuite sur le cheval devant l'arçon de la selle, et tomba de son cheval en deux pièces ; Constant tomba à terre, dont il fut très-surpris ; mais il se releva aussitôt du mieux qu'il put. Alors Aymonnet lui dit : Traître, il faut que vous mouriez, vous avez mal agi d'avoir accusé mon père de trahison ; mais aujourd'hui le jour est arrivé que vous le pairez bien cher. Quand Regnault ouït ainsi parler son fils, il fut content. Aymonnet, voyant Constant se relever, courut sur lui et le frappa à grands coups, tant que Constant n'avait pouvoir de frapper un seul coup ; mais il se retira. Constant, voyant qu'il ne savait plus que faire, jeta son écu par terre et prit Aymonnet à travers le corps pour lutter. Aymonnet ne fut pas surpris de cela, car il était fort puissant ; il prit Constant par son casque, et le tira à lui avec tant de force, qu'il lui ôta de la tête. Constant appela son frère Rohars, et lui dit : Mon frère, secourez-moi, car je n'ai plus aucun pouvoir de me défendre. Rohars, entendant son frère ainsi crier, fut bien fâché de ce qu'il ne pouvait le secourir, car il avait perdu tout son sang, et pouvait à peine se soutenir ; cependant il s'efforça tant qu'il vint auprès de son frère Constant, et pensa frapper Aymonnet par derrière, mais il ne put ; car Aymonnet le frappa

si rudement sur les épaules, qu'il le fit tomber par terre, et courut sur Constant, auquel il coupa le visage ; alors Constant s'écria : Mon frère, secourez-moi, car je suis fort blessé. Le roi dit alors : Les deux fils de Foulques de Morillon sont morts par leur faute. Sire, dit Oger, il ne faut pas s'en inquiéter, car ils voulaient soutenir de mauvaises querelles. Regnault, voyant que ses enfans étaient les vainqueurs, en fut fort satisfait ; mais Ganélon ne l'était pas, car du courroux où il était, il devint noir comme le diable. Ganélon appela alors Béranger, Hardes et Henry de Lyon, et leur dit : Seigneurs, nous sommes déshonorés, car les enfans de Foulques sont vaincus ; je les secourrais volontiers, mais je crains trop le roi. Sire, dit Hardes, j'en suis bien fâché, nous ne pouvons rien dire autre chose que de montrer que nous n'en sommes point irrités ; souffrons-le jusqu'à ce que viendra le moment de nous venger sur leurs parens et amis.

Aymonnet, voyant qu'il avait frappé Constant mortellement, en fut bien satisfait ; alors son frère Yonnet lui dit : Frère, vous avez mal fait d'avoir tué un si grand traître, je le voudrais tuer moi-même ; mais puisqu'il est ainsi, allez donc l'achever, et j'irai tuer Rohars. Aymonnet lui répondit : Vous parlez bien, c'est ainsi qu'on doit les traiter.

Quand les deux frères se furent accordés, chacun courut sur son ennemi. Aymonnet dit à Constant : Pourquoi accuser mon père de trahison ? je vous dis que mon père est un des plus courageux du monde, et qu'il a tué le vôtre à son corps défendant, car il l'avait voulu tuer par trahison ; reconnaissez votre méchanceté, ou autrement vous êtes mort. Aymonnet, lui dit Constant, pour Dieu, je me rends à vous. Aymonnet prit son épée et le mena devant le roi, auquel il dit : Sire, tenez ce traître, je vous le rends pour en faire ce que vous voudrez. Le roi lui dit : Ami, vous avez assez bien fait, et je ne vous demande rien de plus ; lorsque nous aurons l'autre, je les ferai pendre tous deux. Aymonnet, tenant son épée à la main, retourna auprès de son frère pour l'aider, et dit à Rohars : Traître, vous allez périr. Alors il courut contre lui pour le frapper. Lorsque Yonnet aperçut cela, il dit : Frère, ne le tuez pas, je veux conquérir le mien comme le vôtre. Frère, dit Aymonnet, vous avez tort, je veux vous aider, car le mien a été pardonné. Yonnet lui dit : Frère, si vous touchez Rohars, je ne vous aimerai jamais. Frère,

dit Aymonnet, je m'en déporterais puisque cela vous déplaît ; mais je vous promets que si je vois qu'il ait pouvoir sur vous, je vous aiderai. Frère, répondit Yonnet, je le veux bien. Yonnet courut sur Rohars, et lui donna un coup sur l'épaule qui la lui abattit toute, le bras tomba par terre. Traître, dit-il, apprends que Regnault de Montauban n'est point un traître, mais un des bons chevaliers du monde, et si tu ne l'avoues pas, tu mourras sur-le-champ. Il prit Rohars par le casque, le lui arracha, et le frappa ensuite à grands coups de pommeau de son épée. Lorsque Rohars vit qu'il était si maltraité, il cria : Dieu ! ayez pitié de mon âme, je vois que je suis vaincu. Quand Constant entendit parler son frère, il se mit à pleurer, ne pouvant faire autre chose. Yonnet, voyant que Rohars ne voulait pas se dédire, ni lui demander grâce, lui coupa les cuisses et le mit sur le corps, en lui disant : Traître, accusez votre méchanceté, ou vous êtes mort ! Il ne voulut rien répondre à cela. Alors Yonnet lui coupa la tête.

Quand Aymonnet et Yonnet eurent vaincu leurs ennemis, ils se prirent par la main et s'en retournèrent vers le roi Charlemagne, à qui Aymonnet dit : Sire, vous semble-t-il que nous ayons assez fait ? nous sommes prêts d'en faire encore davantage si vous nous le commandez. Enfans, dit Charlemagne, vous avez assez fait ; Constant est blessé, et Rohars est mort. Allez vous reposer, je vous promets que je ferai des traîtres ce qui sera nécessaire. Charlemagne ordonna que Constant fût pendu et le corps de son frère auprès de lui, car il était bien mécontent. Quand Ganélon les vit pendre, peu s'en fallut qu'il ne perdît la tête ; il appela Hardes, Béranger et Malu, gens très-méchans, et leur dit : Seigneurs, vous voyez comment Charlemagne nous a fait un grand déshonneur ; nous saurons le reconnaître, car il a fait pendre vilainement nos bons amis ; mais nous verrons encore l'heure que cette honte sera vengée. Il avait raison, le traître Ganélon car il a tué les pairs de France, et les fit mourir à Roncevaux.

Regnault, voyant ses enfans vainqueurs, en rendit grâce à Dieu, ainsi que ses frères ; il demanda à ses enfans comment ils se portaient. Très-bien, lui répondirent-ils, Dieu merci. Allard et Guichard bandèrent leurs plaies, elles furent bientôt guéries. Après cela ils allèrent au palais pour voir le roi, qui leur fit un bon accueil, et des présens considérables ; il leur donna châteaux

et forteresses. Regnault et ses frères prirent congé du roi, qui le leur accorda en leur recommandant de venir bientôt; ils marchèrent tant qu'ils arrivèrent enfin à Montauban. Regnault appela ses enfans, et leur dit : Je veux, dès à présent, que Yonnet ait Dordogne pour sa part, Aymonnet aura Montauban; car j'ai ouï dire que notre Seigneur maudit l'arbre qui n'est jamais mûr. Sachez que notre Seigneur Jésus-Christ est considérablement irrité contre moi; ainsi le temps est venu de me corriger; je tremble beaucoup pour ma pauvre âme, et je veux, en conséquence de cela, faire pénitence, afin de la rendre à Dieu qui m'a fait à son image et ressemblance.

CHAPITRE XXXIV.

Comme Regnault partit de Montauban, en habit de pèlerin, après avoir distribué son bien à ses enfans, qui menèrent grand deuil quand ils surent qu'il s'en était allé sans leur rien dire.

APRÈS que Regnault eut distribué tous ses biens à ses enfans, il retourna dans sa chambre et y demeura jusqu'à la nuit; il mit ensuite une grande robe et prit son bourdon pour se défendre des chiens; il partit du palais et s'en vint à la porte de la ville qu'il se fit ouvrir. Le portier, voyant son seigneur si mal habillé, lui dit : Sire, où allez-vous? je vais éveiller vos frères et vos enfans, car vous êtes en grand danger des voleurs, vu que vous ne portez rien pour vous défendre. Ami, dit Regnault, n'y va point, j'ai espérance en Dieu; mais tu diras à mes frères et à mes enfans, que je leur souhaite salut et amitié, qu'ils pensent toujours à bien faire; qu'ils fassent ce que je leur ai dit, et que jamais ils ne me reverront; je m'en vais sauver mon âme, s'il plaît à Dieu, et mourrai quand il lui plaira; car j'ai fait mourir bien des gens dont mon âme est chargée; si je pouvais bien faire qu'elle en fût délivrée, je ne demande rien autre chose. Alors il regarda à son doigt et il vit sa bague où il y avait une pierre valant cinq marcs d'argent; il la donna au portier, lequel le remercia de ce présent, et lui dit : Hélas! sire, vous faites grand tort à ce pays. Lors il se mit à pleurer.

Cependant Regnault se mit en route en habit de pèlerin. Comme il s'en allait, le portier le suivait des yeux, et quand il ne put plus le voir, il tomba par terre en faiblesse et y resta très-long-temps; quand son chagrin fut passé, il ferma la

porte et retourna à son hôtel. Quand il fut dans sa chambre, il regarda l'anneau que Regnault lui avait donné, et quand il vit qu'il était si riche, il en fut bien content. Le lendemain, sitôt qu'il fut jour, le portier alla trouver les frères de Regnault, et leur raconta tout ce qu'il mandait; ils commencèrent tous à former des regrets de ce que Regnault s'en était allé sans leur rien dire.

CHAPITRE XXXV.

Comme Regnault se mit à servir des maçons à Cologne; ils le tuèrent par une jalousie indigne et le jetèrent dans le Rhin.

QUAND Regnault partit de Montauban, il se mit à marcher parmi les bois tout à travers, sans rien trouver à manger que des pommes sauvages et des nêfles; quand il fut nuit il se coucha dessous un arbre, et comme il voulait s'endormir, il fit le signe de la croix sur lui, se recommandant à Dieu, puis il s'endormit. Quand le jour fut venu, il se mit en chemin dans le bois, où il demeura l'espace de huit jours sans manger que des fruits sauvages. Il marcha tant qu'il sortit du bois et trouva une maison de religieux où il coucha; les frères voulurent lui donner à manger, mais il ne voulut que du pain. Le lendemain il prit son chemin devers Cologne, où l'on bâtissait l'église de saint Pierre; il y entra et se mit à genoux devant l'autel, où il offrit son cœur à Dieu. Il lui prit envie de servir en ce lieu, pour l'honneur de Dieu et de saint Pierre, et qu'il valait mieux servir l'église que d'être dans les bois.

Après avoir pensé, il s'en alla vers l'architecte, et lui dit : Monsieur, sachez que je suis homme étranger, vous plaît-il que je serve ici? Alors l'architecte lui dit : Mon ami, allez donc aider ces quatre qui ne peuvent porter cette pierre. Maître, dit-il, ne vous irritez pas contre ces pauvres gens, je vais chercher la pierre dès maintenant. Ami, dit le maître, ne vous hâtez point; car si autre que vous n'y met la main, la pierre pourra bien rester où elle est, car c'est un trop lourd fardeau. Maître, dit-il, vous l'aurez incontinent, sans aide d'autre que moi, s'il plaît à Dieu. Alors il prit la pierre et la porta au maître maçon, et, fit tant par son service, qu'il fut en grâce de l'architecte, dont les autres manœuvres devinrent tellement envieux, de manière qu'ils le tuèrent en dormant, le mirent dans un sac, puis ils le

jetèrent dans le Rhin; mais, par la puissance de Dieu, les poissons le soutinrent, et il parut une si grande clarté autour du corps, que les habitans du pays en furent fort surpris; ils prirent le corps et le mirent dans le tombeau; alors les barons du pays voulurent l'emmener en la ville de Cologne, mais ils ne le purent, ce qui leur fit dire : Nous voyons bien que nous ne sommes pas dignes de toucher le corps de ce saint homme, car nous sommes trop grands pécheurs. Pendant que les barons parlaient, le chariot partit seul par la puissance de Dieu; il alla très-vite devant tout le peuple. Quand le clergé et le peuple virent cela, ils se mirent tous à pleurer. Vous devez bien savoir que lorsque ce chariot se mit à marcher, passant devant la tombe où on le voulait enterrer, il roulait si vite qu'on ne pouvait l'arrêter; il sortit ensuite dehors de Cologne, et, quand il fut sorti, il continua le long du grand chemin, et tout le peuple se mit à pleurer. L'évêque leur dit alors : Seigneurs, vous pouvez voir que ce corps est saint par les beaux miracles qu'il a faits aujourd'hui devant vous; ainsi, allons après pour le conduire, ce serait mal agir que de le laisser aller tout seul. Alors le clergé et tout le peuple, petits et grands, se mirent après le saint corps, tout le clergé chantait auprès par grande dévotion. Le chariot marcha tant qu'il vint à une petite ville nommée Croine, où il s'arrêta. Notre Seigneur fit voir plusieurs beaux miracles pour l'amour du corps saint; car plusieurs personnes de quelques maladies qu'elles fussent attaquées, qui venaient voir le corps saint, étaient guéries. Sa renommée était si publiée par tout le monde, qu'on y allait du pays de France et d'Allemagne; et tant valurent les offrandes qu'on donnait au corps saint, que d'une petite chapelle qui était de Notre-Dame, où il s'était arrêté, on en fit une belle église. L'évêque Turpin, voyant que le corps s'était arrêté, lui découvrit le visage, afin que chacun le vît et pût savoir son nom, et si quelqu'un le pouvait reconnaître; mais nul ne le connaissait. Quand l'évêque vit que personne ne pouvait le reconnaître, il en fut bien fâché.

Vous saurez que les frères de Regnault, étant un jour au bord d'une fontaine, fort inquiets de ce qu'ils ne pouvaient avoir des nouvelles de leur frère, aperçurent un pèlerin qui passait et qui les salua. Pèlerin, dit Allard, d'où venez-vous? si vous savez des nouvelles, dites-nous-les. Seigneurs, dit-il, je viens d'une petite ville d'Allemagne nommée Croine, auprès de Cologne,

sur le Rhin, où j'ai vu de grands miracles que fit un homme qui vint à Cologne; il était fort grand, et chacun disait que c'était un géant. Quand il fut à Cologne, il vit qu'on maçonnait l'église de Saint-Pierre; il se présenta au maître pour travailler à manœuvrer, et fut reçu bien volontiers. Pour abrégé, cet homme faisait merveille à bien servir, car il portait plus en un coup que ne faisaient dix autres, dont les maçons se trouvaient bien contents. Quand les autres manœuvres virent cela, ils en furent jaloux et le tuèrent; ils le précipitèrent ensuite dans le Rhin; et par la volonté de Dieu, il a été levé corps saint, et fait plusieurs miracles. Il leur conta de point en point tout ce qui s'était passé. Allard, Guichard et Richard, ayant entendu le pèlerin, se mirent à pleurer de chagrin d'avoir perdu leur frère, car ils sentirent bien que c'était de lui que le pèlerin parlait. Hélas! dit Richard à ses frères, nous sommes perdus, car je vois bien que c'est notre frère que nous avons tant cherché. Tout affligés, ils prirent congé du pèlerin, dirigèrent leur marche vers Croine, et vinrent descendre à l'église, où ils trouvèrent une si grande foule de monde, qu'à peine ils purent entrer; cependant étant dans l'église, ils approchèrent du corps qui était posé sur une belle pierre, et aperçurent tant de clarté autour de lui, qu'il semblait y avoir cent flambeaux. Ils approchèrent de plus près, et le regardèrent; ils reconnurent bien que c'était leur frère, alors ils tombèrent en faiblesse, et dirent : Hélas! nous avons perdu notre frère par qui nous étions craints et redoutés. Hélas! qui a été si hardi d'avoir mis la main sur lui, je pense qu'ils ne connaissent pas sa bonté et sa valeur, car ils ne l'eussent pas si cruellement tué. Alors Allard se tourna vers ses frères, et leur dit : Mes frères, nous devons être bien fâchés puisque nous avons perdu notre frère, qui était toute notre consolation et notre aide. Alors l'archevêque alla vers eux, et leur dit : Seigneurs, ne vous déplaie ce que je vous dirai; il ne faut pas vous affliger ainsi, vous devriez, au contraire, être jaloux de ce que votre frère est saint en paradis, il a souffert le martyre pour la gloire de notre Seigneur; vous voyez que Dieu l'a récompensé; vous voyez aussi les beaux miracles qu'il a faits; ainsi, je vous prie de vous consoler : dites-nous qui vous êtes, et comment se nomme le corps saint, afin que nous fassions mettre son nom sur sa tombe. Quand ils entendirent parler l'archevêque, ils commencèrent à modérer leur chagrin. Alors Allard, qui était l'aîné après

Regnault, lui dit : Seigneur, puisqu'il vous plaît de savoir qui nous sommes, et comme ce corps s'appelle, vous saurez que c'est le vaillant Regnault de Montauban, un des meilleurs chevaliers du monde; nous sommes ses frères : il n'est pas que vous n'ayez entendu parler des quatre fils Aymon; Regnault de Montauban en était un. Alors ils se mirent tous trois à répandre des larmes de douleur et de joie, de ce qu'ils voyaient que le plus brave des chevaliers était mort pour la

gloire de notre Seigneur. Après que les trois frères eurent un peu passé leur chagrin, ils firent enter rer leur frère fort honorablement. Il fut mis en un riche tombeau que l'archevêque avait fait faire, où il est encore à la connaissance de tout le monde; il est appelé saint Regnault, martyr; sa mémoire fut mise en écrit authentiquement, et on en fait tous les ans grande solennité dans tout le pays. Après que le corps de ce saint fut enterré, ses frères retournèrent dans leur pays.

FIN.

